

# **La planète folle**

**Herault, P. J.**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

ANTICIPATION



FICTION

P. J. HERAULT

# LA PLANÈTE FOLLE



**P. – J. HÉRAULT**

# **LA PLANETE FOLLE**

COLLECTION  
« ANTICIPATION »

**ÉDITIONS FLEUVE NOIR**

**69, Bd Saint-Marcel – PARIS XIIIe**

*... que sommes-nous pour définir la Folie, et cette folle qui nous effraie  
tant n'est-elle pas plutôt la Paix ?*

Tsen Hou

# FICHE D'IDENTIFICATION PLANÉTAIRE

0/48/5BH/23

(Extraits de document Loy)

*Origine* : Division Centrale de Navigation Intergalactique. Ordinateur du Type HI 20314.

*Destinataires* :

- Tout chef de bord d'Unité intergalactique,
- Tout chef de base-relais et adjoint,
- Tout chef de base et adjoint,
- Division d'Administration des bases-relais et bases des zones lointaines.

*Planète* : OMA 4, du second système OMARU, comprenant 11 planètes.

*Type* : bleu.

*Satellite naturel* : Un seul, petit et éloigné ; sans intérêt stratégique, non inventorié.

*Approches* : Sans difficulté particulière. Un soleil. Orna, puissant et assez jeune de rayonnements au sol A5. Micro-satellites de navigation autour du soleil en orbite 68, et autour d'Oma 4.

*Description* :

- Planète habitée par une race humaine.
- Noyau central assez chaud, relativement léger pour la masse d'où une pesanteur de 0,96 (Réf. universelle).
- Deux pôles dont un magnétique, type HU 446.

*Dimensions* :

- Planète de type pré-gigantisme.
- Rayon 12 934,326 km.
- Surface 1 milliard 98 millions de km carrés.

— Sols émergés 27/100.

*Air* : Respirable sans précaution par un organisme humain. Un peu pauvre en gaz carbonique et assez riche en oxygène. Peu de trace de xénon, les autres gaz rares en proportions habituelles.

*Révolution diurne moyenne* : 30 heures 17 minutes et 150/1000ème.

*Année* : 408 à 410 jours, mois de 34 jours.

*Saisons* : Variables suivant la longitude, avec des différences importantes. En zones froides et tempérées nord, hiver rigoureux, été chaud ; en zone tropicale et subtropicale, hiver tiède, été torride. En zones tempérées moyenne nord et sud, une saison principale d'été, un hiver assez court, saisons intermédiaires d'automne et de printemps assez rapides.

*Sols émergés* : Trois continents, un archipel important, deux pôles à calotte glaciaire, quelques îles disséminées sur les océans.

— *1° Continent* : Entre la zone subtropicale nord et l'extrémité de la zone tempérée nord. 13500 km d'est en ouest, 9300 km du nord au sud. Climats variés.

— *2° Continent* : Entre la zone subtropicale nord et le nord de la zone tempérée sud. 10800 km d'est en ouest, 11300 km du nord au sud. Climats chauds et secs à l'intérieur.

— *3° Continent* : De part et d'autre de l'équateur, de la zone tempérée nord à la zone tempérée sud. 9000 km d'est en ouest, 18200 km du nord au sud. Climats variés.

— *Archipel* : Plusieurs centaines d'îles, par chapelets. Taille, de quelques centaines de mètres de diamètre à 1900 km.

— *Iles* : Quelques-unes importantes sur les océans, d'autres le long des côtes mesurant 120 km de diamètre.

— *Pôles* : Plateaux continentaux d'altitude moyenne 1400 mètres au sud, 1 700 mètres au nord.

*Implantation* : Base-relais située d'abord dans une chaîne de montagnes du premier continent, puis transférée récemment au pôle sud (Voir la mise à jour).

*Direction* : Un chef de base-relais, officier supérieur Loy. (Actuellement un humain originaire d'une planète non répertoriée : Terre).

*Administration* : Gérée par un HI 20314, dédoublé par un modèle JI 20118.

### *Mise à Jour*

Après disparition des Loys, un humain a pris le contrôle de la base-relais, après 4515 années, à la suite d'une manœuvre d'interruption d'activité d'urgence de l'ordinateur non prévue dans les programmations de HI 20314. L'homme, appelé Cal, s'est fait donner par injection hypno-mémorielle les connaissances de chef de base adjoint, pilote intergalactique, technicien supérieur en électronique avancée.

*Moyens de la base-relais* : Équipement de surveillance galactique, indépendance technologique complète, usines générales automatisées toutes productions, ateliers de cybernétique humanoïde, banques mémorielles de l'Entière Connaissance technologique Loye.

### *Mission actuelle*

Sans. (Sous les ordres de l'humain Cal, la B. – R. poursuit une surveillance galactique passive, l'effort principal étant orienté sur la population du 1° continent pour en vérifier la concordance avec un profil type donné en référence : protection de l'évolution de la race vahussie et approches de la Connaissance.)



## PROLOGUE

*Fatiguée d'être exploitée sans contrepartie, la colonie minière de Mars, la seule que possède la Terre, a déclaré son indépendance. Des politiciens terriens ont d'abord menacé, puis tenté un coup de bluff, chargeant un représentant du Parlement de lancer une salve de fusées à fission totale, sans passer par les techniciens de l'armée. Les systèmes de rappel et d'autodestruction n'ayant pas été branchés, la catastrophe est inévitable, d'autant que Mars avait riposté en lançant ses propres fusées.*

*Sur Terre, c'est la panique. Tous les moyens de fuir sont pris d'assaut. Un logicien, Cal, sous hibernation dans une clinique pour une opération mineure, est sauvé par son ami Giuse qui le place encore inconscient dans une capsule pénitentiaire automatique destinée à la déportation des condamnés à vie. Dans cette capsule, monoplace, Giuse charge des caisses de microfilms retraçant l'histoire de la civilisation terrienne, puis il emprunte lui aussi une capsule, avant de se placer en hibernation. Dans l'espace, les deux engins sont séparés. Cal reprend conscience, des millénaires plus tard, sur une planète gigantesque de type « Terre ». Une race vit ici. Des hommes un peu plus grands que les Terriens, avec des cheveux blonds presque blancs : les Vahussis.*

*Ils sont pacifiques, individualistes et possèdent des mœurs étonnantes. Pratiquant l'union libre, chaque femme est seule responsable de ses enfants car elle contrôle sa fécondation. Elle peut ainsi avoir un compagnon, sorte de mari provisoire, et des amants occasionnels. Tout se passe très naturellement et simplement.*

*Cal décide de donner une impulsion à leur évolution qui en est à un stade agraire rudimentaire. Il s'attache à leur donner le sens des structures sociales et échoue jusqu'à ce qu'il leur apprenne deux sports d'équipe : le football et le rugby. Par ces biais les Vahussis acquièrent les notions de cohabitation, de réflexion, de logique, de contrôle d'efforts multiples pour un but unique, etc. Il invente pour eux une écriture phonétique utilisant les caractères romains, leur apprend la construction de bateaux à voiles,*

« invente » la roue et le char à voile.

Par hasard il découvre au cours d'un voyage d'exploration une base spatiale, gardée intacte par des robots, vestige d'une race disparue accidentellement. Il réussit à en prendre le contrôle. Désormais la fabuleuse puissance des Loys, à la technique extraordinairement développée, est à sa disposition. Il décide alors de guider pas à pas, siècle après siècle, l'évolution des Vahussis.

Il se fait mettre en hibernation par HI, le grand ordinateur de la base, pour être réveillé six siècles plus tard. Il trouve une civilisation moyenâgeuse, dirigée par des prêtres qui ont imposé une religion, celle de Frahal. Ils terrorisent le peuple qui est en train de se suicider lentement, les femmes n'ayant plus d'enfants.

Cal intervient et fait de nouveau avancer les connaissances tout en combattant les prêtres de Frahal. Explorant la planète, il découvre sur le second continent une race aux cheveux noirs, sauvages. Il se borne à conditionner un indigène pour tenter d'instaurer une évolution pastorale et paisible. Le troisième continent, le plus vaste, est peuplé d'une race aux cheveux roux assez évolués mais cruels. Il les laisse. Enfin, dans un immense archipel, il trouve un mélange racial étonnant, sur des îles de la taille de la vieille Angleterre.

Après la mort tragique de sa femme Casseline, il se remet en hibernation.

## CHAPITRE PREMIER

Une sonnerie stridente résonne partout. Dans chaque pièce, chaque couloir, une lumière rouge clignote, impressionnante.

Cela ne semble pourtant pas émouvoir un groupe d'hommes, debout dans un coin, le visage sans expression. Dépassant les deux mètres, les cheveux blonds, pâles même, ils sont vêtus d'une combinaison spatiale marron, moulant des corps magnifiques.

\*

Un dernier spasme secoue le corps de Cal et semble le rejeter hors du sommeil. Le cœur cognant, les doigts tremblants comme au sortir d'un cauchemar affreux, il jette autour de lui des regards effarés, enregistrant confusément la sonnerie lancinante et le clignotement. Il lui faut près de neuf secondes pour se reprendre.

Il s'est passé quelque chose, mais quoi ? Plongeant dans ses souvenirs, il identifie les signaux : « alerte rouge, danger immédiat ».

Tout de suite la colère le saisit. Il y a bien longtemps, sur Terre, Giuse son ami d'enfance aujourd'hui perdu dans l'espace, lui disait qu'il était soupe au lait, prompt à la colère et prompt à l'oublier.

— Bon Dieu ! gronde-t-il en basculant les jambes hors de la couchette de réanimation. Pourquoi as-tu attendu un danger immédiat pour me réveiller, HI ?

La voix de l'ordinateur de la base se fait entendre, paraissant venir de nulle part.

— Le déménagement vient de s'achever. Pour transporter dans la nouvelle base-relais l'ensemble de mes banques mémorielles, j'ai dû débrancher durant trente heures. Lorsque j'ai repris la surveillance, le danger était là. Je t'ai réveillé.

Cal jette un regard étonné autour de lui.

— Parce que nous sommes dans la base du pôle sud, ici ? Tout est pareil...

— C'est ce que tu m'avais ordonné, reconstruire fidèlement les appartements et agrandir les ateliers. Je l'ai fait.

— Anime les super-robots humanoïdes, qu'ils m'attendent chez moi, et envoie-moi Lou au contrôle général, répond Cal qui sort de la pièce, emprunte un couloir et pénètre dans la demi-obscureté d'une salle presque sphérique.

Il s'assied dans un fauteuil, face aux tableaux de commandes sous l'immense écran qui couvre les murs de la demi-sphère, presse d'une main rapide une série de boutons, basculant de l'autre des rangées d'interrupteurs. Des circuits lumineux prennent vie. Apparemment la base est bien en état de siège, défenses branchées. Le visage dur, il parcourt les séries de voyants et se renverse dans son siège.

— Raconte, maintenant. Fais ton rapport.

— Trois échos se dirigent vers la planète à vitesse subluminaire, commence la voix métallique du grand ordinateur. D'après l'étude des spectres, il pourrait s'agir de Koz en formation.

Instinctivement, les doigts de Cal serrent les bras du fauteuil. Le Koz est la dernière vacherie de l'arsenal des savants loys. Une espèce de fusée pilotée, un peu les Kamikazes japonais du vingtième siècle terrien, à ceci près que le pilote a la possibilité de s'éjecter avant le choc et de passer en subespace dans un petit module de survie. Quant au contenu du Koz c'est tout simplement « l'amélioration » des bombes antimatières qui ne sont jamais restées que sur le papier, leur construction étant impossible. C'est l'anti-infinie, combinaison d'explosion et de projection par le subespace dans une accélération sans fin. Un peu le « Trou noir » aussi, car tout ce qui gravite autour du point de choc, planète y compris, disparaît, attiré par ce « trou noir » éphémère et fuyant probablement dans un autre univers. Un Koz peut faire s'évanouir un système planétaire entier !

Raide, le visage pâle. Cal respire à petits coups comme un boxeur qui vient d'être sonné. Des tas d'idées, mal formulées, jaillissent de son cerveau. Il passe lentement les mains sur son visage. Se calmer, d'abord se calmer...

— Tu as déjà tenté quelque chose ? reprend-il. Attends... D'abord, comment expliques-tu que des Koz soient encore en vol des millénaires après la disparition de la civilisation loye ?

— Il s'agit probablement d'appareils en mission à l'époque. Ils auront continué leur course dans l'espace et arrivent sur nous par hasard. Ils n'étaient pas prévus pour d'aussi longues missions et leur contrôleur de vol est probablement endommagé. L'attraction de Vaha a fait le reste.

— Envoie-moi une coupe de ces Koz.

La partie frontale de l'écran s'allume et Cal découvre une fusée classique, avec un poste de commande suivi d'un compartiment de chargement, les systèmes tactiques, probablement, enfin les propulseurs, tout à l'arrière.

La colère remonte en Cal, agissant sur lui comme un coup de fouet, et il se redresse.

— Comment sont équipés les Koz ?

— Un ordinateur de combat. Il n'y a aucune façon de les détruire, ils évitent chaque attaque.

— Explique-moi ça.

— L'ordinateur de combat a en mémoire toutes les combinaisons d'attaques possibles et réagit par la parade au premier signe d'agression. Les Koz sont indestructibles. Des essais ont été faits entre deux Koz, ils se sont mutuellement neutralisés.

Un brusque espoir envahit le Terrien.

— Est-ce que nous avons des Koz dans la base ?

— Non. Et il faudrait beaucoup de temps pour en construire.

— Dans combien de temps vont-ils percuter ?

— Six heures quarante-trois minutes.

— Pas moyen de les faire dévier et passer en subespace ?

— Non.

— Penses-tu qu'ils soient indépendants ou synchronisés ?

— J'ai envoyé une sonde de proximité, ils ont tous manœuvré.

Cal se penche pour examiner les coupes sur l'écran.

— Ils sont donc synchronisés. Combien de temps te faut-il pour donner des banques de navigation intergalactique aux super-robots ?

— Un peu moins d'une heure.

— Fais-le. Lou copilote, Salvo au calculateur de combat, Ripou et Belem aux centraux de tir. Fais préparer un dijar. Préviens-moi lorsque tout sera prêt.

Cal se lève et marche lentement vers la pièce de séjour de son appartement, à côté. Il n'a jamais piloté de dijar, ces grandes fusées de combat intergalactiques. C'est un énorme engin, lourd, quoique maniable et redoutable par la puissance et la portée de ses armes. Eux aussi possèdent un ordinateur de combat. Pour le pilotage, Cal ne se fait pas de souci, il sait qu'il a enregistré les banques de connaissances de pilote intergalactique et que les gestes viendront naturellement quand il sera aux commandes. Ce sont les miracles de la technologie loye : l'enseignement par injection hypno-mémorielle.

En revanche, comment détruire ces Koz ? Il s'assied dans un profond fauteuil, anachronique dans une base à la technologie aussi avancée. C'est lui qui a exigé cet ameublement vieillot, de la fin du vingtième siècle terrien. Il trouve cette atmosphère plus chaude que les petits générateurs de couchettes magnétiques que l'on trouvait

dans des pièces nues, à son arrivée. C'est pourquoi il a fait réaliser cet appartement terrien, avec une chambre, un bureau, et une grande pièce de séjour avec des écrans en forme de fenêtres où il peut faire projeter des images captées sur un endroit ou un autre de la planète. Il passe ainsi de la mer à la montagne, ayant l'impression d'habiter tantôt ici, tantôt là ; la vue changeant avec l'heure de la journée.

Il sort de sa rêverie en entendant la voix de HI.

— Le dijar est prêt dans le puits numéro 3. Les robots te rejoindront dans un quart d'heure.

\*

Installé dans le fauteuil de pilotage du dijar, Cal active la machine, allumant les circuits successivement et mettant sous tension le central de puissance. Après quoi il branche le système de vérifications générales. D'un doigt nerveux, il place sur marche la commande d'alimentation de l'ordinateur principal qui contrôle les cerveaux secondaires, et asservit tout de suite l'ordinateur de combat laissant seulement une possibilité d'entrée dans les circuits pour les ordres qu'il pourrait éventuellement donner. Au début, il est préférable de laisser faire la machine.

Un instant une onde de panique le saisit à la pensée qu'il n'a aucun plan, aucune idée même pour lutter contre les Koz. Il reste la possibilité de fuir en dijar par le subespace tout de suite, mais c'est abandonner la base, Vaha, enfin tout. Même s'il trouve un jour une autre planète habitable, qu'y aura-t-il là-bas ? Les Vahussis auront disparu, son fils... enfin ses descendants. Eh oui, voilà qu'il pense soudain à ses descendants. Il appelle HI.

— Sais-tu si j'ai encore des descendants ou s'ils ont été tués comme à mon dernier réveil ?

— Tes deux fils ont laissé une nombreuse descendance, qui existe toujours.

Un coup au cœur, une envie irrésistible de les connaître ! Et une soudaine motivation. Il faut se battre pour eux, pour ces hommes ou ces femmes de son sang. Et aussi pour sauver cette prodigieuse technologie des Loys, irrémédiablement perdue sans cela.

— HI, prends note d'un projet à exécuter en dehors des urgences. Je veux que tu prépares un dijar. Tu chargeras ses soutes de quelques super-robots humanoïdes et une vingtaine de robots soldats, à l'image des Vahussis. Tu monteras également un ordinateur J.I., le même que ton double ici et tu lui donneras, en banques mémorielles, des doubles de toute la technologie loye. Tu installeras à bord un atelier multifonction, et un système d'injection hypno. Je veux que ce dijar puisse servir de base à une nouvelle civilisation, en cas de besoin.

Des bruits de pas dans le couloir d'accès au poste de pilotage. Ce sont les robots qui arrivent, Lou en tête. Ils ont été animés et Cal retrouve avec plaisir l'expression de gentillesse et de calme sur le visage de Lou, le dévouement de Salvo, ses préférés, et aussi le sourire béat de Ripou et la mine taciturne de Belem. Et dire qu'il s'agit là de robots ! Ils sont tellement « humains », tellement semblables aux Vahussis que le Terrien en est encore une fois émerveillé.

— Lou, commande-t-il, tu t'assieds en copilote, branche-toi sur HI qui va te décrire la situation. Salvo, prends le siège navigateur-calculateur de combat ; Ripou et Belem, prenez les deux centraux de tir, supérieur et inférieur.

Ils acquiescent de la tête et s'installent à leur poste.

— HI, calcule-moi un point d'émergence rapproché des Koz. Injecte-le à l'ordinateur de bord ; je veux aller sur place en automatique par le subespace.

C'est la première fois qu'il va passer en subespace et Cal ne sait pas trop s'il en est heureux ou craintif. Impressionnant !

Lentement le dijar s'ébranle dans le puits vertical. Les régulateurs de gravité, seuls branchés en ce moment, ronronnent doucement pendant que la grande machine s'élève lentement. Sur les écrans de visibilité du poste de pilotage, les parois du silo défilent. Cal a un peu l'impression d'être assis dans le vide avec ces écrans tout autour de lui.

Voilà la surface. Le sommet du silo débouche dans les nuages bas, au-dessus de la calotte glaciaire du pôle. La vitesse s'accélère brutalement et l'engin s'élance dans la lumière du soleil qui baisse quand le dijar arrive à l'altitude de satellisation. Quinze secondes ! Les compensateurs ont absorbé l'accélération, aucune sensation, tout est annihilé par la centrale magnétique.

L'accéléromètre défile de plus en plus vite, changeant maintenant d'unité de mesure. On va en arriver aux parsecs. Le noir profond comme du velours de l'espace s'éclaircit, devient d'un gris sale et une sorte de nausée soulève le cœur du Terrien qui serre les bras du fauteuil. Mais déjà la sensation a disparu.

— Émergence dans 58 secondes, annonce la voix de l'ordinateur de bord.

Au tableau de bord des chiffres lumineux apparaissent sur la droite.

— Belem, Ripou, ouvrez le feu sur les Koz dès l'émergence, au laser géant !

Avec un peu de chance, ça peut marcher si les cerveaux des Koz ne sont pas en alerte immédiate, ce que leur situation n'a pas exigé jusqu'ici, les deux robots ouvrant le feu à la vitesse de l'électronique dont ils sont bourrés...

— Trois, deux, un, passage.

Une sonnerie et à nouveau cette légère nausée du franchissement du subespace... L'écran frontal s'allume, traversé de traits lumineux fulgurants : les lasers. Et aussitôt le noir velouté de l'espace, avec les clous d'argent des étoiles.

Voilà les Koz !

Trois points brillants en triangle, sur la gauche. Ensemble, ils ont évolué à la vitesse de l'éclair et les rayons lasers se perdent. Raté...

Déjà ils contre-attaquent par un flux magnétique à haute densité qui apparaît bleuté sur l'écran. L'ordinateur de combat du dijar a réagi au même instant et l'engin part sur la droite dans une spirale qui laisse au large la bande d'espace surmagnétisée.

Des deux centraux de tir parviennent les cliquetis caractéristiques des lasers.

— Une passe de tir avec toutes les armes, ordonne Cal.

Les étoiles basculent pendant que le dijar plonge à la verticale vers les Koz, tirant de toutes ses armes, lasers, désintégrateurs, magnétiseurs d'ambiance.

Là-bas le triangle a paru pivoter sur lui-même pour faire face et opposer les boucliers tout en crachant le feu de partout. La riposte a été si vive que le dijar, malgré une esquive en rotation, est manqué de très peu par une décharge de désintégrateur. L'espace ébranlé fortement secoue la machine qui vibre un instant.

Cal se passe nerveusement la langue sur les lèvres. Impossible de les prendre par surprise. Finalement, il n'y a rien de génial dans ces combinaisons d'attaques et de parades. Elles sont même assez primaires, mais tout se passe à une vitesse folle au point que Cal ne comprend qu'après coup ce qui vient d'arriver. Il se résout à laisser faire l'ordinateur de combat, et subit ses manœuvres, attaques et dérobades comme un spectateur. Tout cela ressemble à un ballet bien réglé. Chaque attitude de l'un des protagonistes amène, à la fraction de seconde, la parade de l'autre.

Un instant, il a l'impression que l'un des Koz a été touché, mais non. Il est toujours là, faisant feu à son tour. Tout ça pourrait durer longtemps...

— Cesse l'attaque, éloigne-toi sur leur avant. Pendant que le dijar accélère brutalement pour gagner la position indiquée, à distance pour ne pas risquer de coups directs. Cal essaie de se détendre, en se renversant dans son fauteuil pour dénouer les muscles de son dos.

— Ça ne marchera pas, dit-il d'une voix lente. Il faut trouver autre chose.

Lou ouvre la bouche pour la première fois.

— Tu ne peux pas. Ce sont des machines, elles agissent en machines, tu comprends ?

La voix du grand robot est grave. On dirait même qu'il y a un peu



de tristesse.

— Je sais que ce sont des machines, mais il faut trouver quelque chose, sinon ces machines absurdes, tellement parfaites, vont nous...

Il s'arrête soudain et tourne vers Lou un visage qui s'éclaire.

— Attends un peu... Ces cerveaux de bord élaborent des réactions sur un canevas de logique, non ?

— Bien sûr, répond Lou.

— C'est-à-dire qu'à chaque attaque de notre part, la parade type est extraite des mémoires de l'ordinateur de combat et exécutée ?

— Oui, c'est cela.

— C'est-à-dire encore que tout a été répertorié, classé en fonction d'attaques « logiques » ?

— Oui !

Cal sourit largement et se pince le nez en tapotant la console du tableau de bord à petits coups nerveux.

— HI, je veux que tu m'envoies un autre dijar en automatique. Il devra être là le plus vite possible. Combien de temps te faut-il ?

— Onze minutes.

— Exécution !

Il assène une grande claque sur l'épaule de Lou.

— On a peut-être une chance de les avoir... Le robot secoue tristement la tête.

— Non, Cal, tu ne peux pas ; mathématiquement, tu ne peux pas.

— Mais « humainement », je-te-m'en-vas quand même essayer ! riposte rageusement le Terrien. HI, combien de temps un dijar peut-il résister pendant que sa cellule est ébranlée ?

— Ils sont construits très solidement. Les Loys n'ont jamais pu l'améliorer ! C'est une coque extrêmement résistante.

— Comment résistent-ils aux vibrations, aux coups répétés ?

— Tout dépend des rythmes oscillatoires. S'ils varient, rien ne peut résister bien longtemps.

— Combien ?

— Guère plus d'une minute. Cal hoche la tête puis se décide :

— À tous, mettez des combinaisons d'espace. Lou, apporte-m'en une.

— Mais nous n'en avons pas besoin, tu le sais bien.

— Je le sais, mais je veux que vous en mettiez pour avoir un propulseur dorsal, seulement pour cela.

Cal s'équipe, glissant son corps dans la combinaison étanche et bouclant le casque panoramique. Ça va, pas trop mal à son aise. Il se penche sur les commandes et fait mine de les manœuvrer. Ça colle ! Il n'est pas gêné.

— Tout le monde est prêt ?

Les robots répondent affirmativement.

— HI, où en est l'autre dijar ?

— Il va émerger près de toi.

— Je veux qu'il se tienne à l'écart, loin, mais qu'il soit prêt à venir nous recueillir très vite dans l'espace.

— Compris.

Il bascule un rupteur et annonce au cerveau du bord :

— Je prends la machine en commande manuelle. Ripou et Belem, attendez mon ordre pour tirer, au laser exclusivement. Objectif les trois postes de pilotage, avec une priorité pour le leader. Contentez-vous de les immobiliser en détruisant les postes de pilotage.

Il rit doucement.

— Attendez, mes petits cerveaux, je vais vous en boucher un coin. Lou, je vais manœuvrer mais je veux que tu suives, aux commandes, afin d'intervenir pour éviter les décharges si tu vois que je ne vais pas assez vite, mais seulement pour éviter les décharges, compris ? Pour le reste, tu me laisses faire.

— Compris.

— Alors on y va !

Cal respire profondément et empoigne la boule argentée au bout de son cordon métallique, dont le déplacement, dans n'importe quelle direction, commande celui du dijar. Il la bascule sèchement vers la droite et l'engin entame une longue plongée. À la vitesse de l'éclair, les trois Koz venant à contresens s'illuminent des départs des coups qu'ils décochent au dijar. Cal sent dans sa main l'intervention de Lou qui évite les rafales.

Ils sont passés. Cal amène la boule vers son ventre et le dijar grimpe très haut avant d'accélérer à fond sous l'impulsion de son pilote qui se laisse glisser derrière les Koz et vient s'aligner dans leur sillage.

La dernière chose à faire du fait des tourbillons créés par les propulseurs...

Tout de suite le dijar devient difficile à tenir, comme une balle lancée dans un tube et rebondissant d'une paroi à l'autre. Des vibrations naissent brusquement, secouant la structure de l'engin au point que Cal se demande s'il va pouvoir garder la trajectoire, sa main bougeant tellement.

Les Koz ! Ils tirent vers l'arrière par le seul laser de fuite. Tout en rattrapant rapidement ses adversaires. Cal ne se donne même pas la peine d'essayer d'éviter les rafales. Dans ces tourbillons qui bousculent le dijar en tous sens, les embardées sont si brutales qu'il a déjà de la peine à tenir son cap, alors éviter les traits lumineux...

Au moment où le dijar va heurter les Koz en formation, Cal tire sur la boule et la machine remonte dans le crachement des propulseurs. La boule lui échappe des mains ! Lou a basculé à droite, puis à gauche

laissant filer les rafales qui viennent de frôler la coque. Tout est calme maintenant, l'engin semble glisser sur de la soie.

À nouveau Cal empoigne les commandes et termine la boucle entamée tout à l'heure pour plonger encore derrière les Koz.

Quatre fois de suite il répète la même manœuvre, sous les rafales mais sans faire tirer les robots. Maintenant le dijar vibre atrocement quand il arrive dans les tourbillons de sillage. Cal se souvient d'une recommandation des instructions de pilotage : ne jamais rester dans un sillage de propulsion !

Pour la cinquième fois il s'aligne derrière les Koz qui filent là-bas devant. Sa main a un mal fou et travaille sans arrêt pour tenir le cap.

— Tu sais, moi je peux tenir la machine en ligne, intervient Lou. Je réagis plus vite que toi, forcément.

— Je sais, dit Cal les dents serrées, c'est justement ce que je ne veux pas. Je ne veux surtout pas un pilotage parfait.

Voilà les Koz encore une fois... L'écran reste noir. Pas de traînées lumineuses. Ils n'ont pas tiré !

— Je les tiens, gronde Cal. Ils ne comprennent plus ; finie la logique. Attention, je stabilise un instant le dijar...

Sur l'écran répétiteur, le petit indice vert montre la position du dijar sur le point de toucher les Koz. Le moment où à chaque précédent passage il dégageait en une longue chandelle.

— Feu ! hurle le Terrien. Feu...

Il bascule l'engin et les trois appareils ennemis disparaissent de sa vue sur l'écran. Lorsqu'il jette un coup d'œil sur le grand écran mural, il s'aperçoit que leur vitesse a diminué.

— Ripou, Belem, vous les avez touchés ?

— J'ai eu le leader, répond le dernier, son poste de pilotage est en morceaux.

— Moi j'ai touché les équipiers, dit Ripou, mais je ne peux pas dire où ils en sont.

Lou a un regard d'incompréhension.

— Pourquoi les Koz n'ont-ils pas tiré ?

— Parce que ma manœuvre était illogique, répond Cal, détendu maintenant. D'abord l'attaque par l'arrière, qui est un vrai suicide, ensuite les embardées que je corrigeais mal. Leur cerveau ne pouvait plus anticiper sur mes corrections de trajectoire puisque je ne savais pas moi-même de quel côté on allait partir...

— Mais on aurait pu être touché par hasard...

— Oui, ça c'est vrai. C'était un risque. Il fallait bien en prendre, non ? Au bout de quatre attaques sans tir de notre part, leur cerveau n'y a plus rien compris. On faisait des manœuvres dangereuses, même. Manifestement, ce n'était pas notre cerveau de bord qui pilotait, avec ces corrections imprécises, et en plus on ne tirait pas ! À la cinquième

passé, il ne s'est pas senti en danger, leur ordinateur, et on a eu la fraction de seconde pour tirer sous un angle idéal.

Deux voyants rouges s'allument brusquement sur la console centrale du tableau de bord.

— Fissure à la coque extérieure, au troisième niveau, dit rapidement Lou parcourant les avertissements de l'œil. La structure va céder d'ici peu. Mets ton casque.

Cal suit le conseil, basculant vers son visage la boule transparente pendant dans son dos. Elle s'adapte immédiatement à la combinaison.

— HI, le dijar va lâcher d'un instant à l'autre. Où est celui que tu as envoyé ?

— Il est en subespace, il va émerger d'ici une seconde ou deux.

Au même instant, une sonnerie se fait entendre dans le poste pendant qu'un dijar apparaît brusquement à proximité...

Il regarde autour de lui et se décide, devant le nombre de voyants rouges qui s'allument maintenant. La fissure gagne et tout va exploser si on attend encore.

— HI, amène-le près d'ici, on va passer par l'espace, sans couloir.

Il s'agit d'une sorte de trompe qui se développe d'un flanc des dijars pour passer d'un engin à l'autre. Mais il faut un minimum de temps pour l'installer. Cal passe l'appareil en automatique et se lève.

— Tout le monde au sas de droite, ordonne-t-il. La porte ouverte, quelques secondes plus tard, il a un moment d'hésitation. Le vide est impressionnant !

— Ripou et Belem, occupez-vous de moi pendant la traversée.

Prenant instinctivement sa respiration, il plonge en direction de l'autre dijar, deux cents mètres plus loin. L'élan le pousse droit vers la petite tache sombre du sas ouvert sur le flanc de l'autre engin. Les deux robots surgissent. Ils ont allumé les petits moteurs directionnels et empoignent le Terrien chacun par un bras.

Le sas. Cal prend pied pendant que les robots ferment déjà la porte extérieure.

Chacun a repris sa place et, assis dans le siège du pilote. Cal se demande s'il n'a pas rêvé ! Ce dijar est parfaitement semblable au précédent... Le précédent qui explore maintenant dans une flamme pourpre, silencieuse, irréaliste.

Reprenant les commandes manuelles, il accélère pour rattraper les Koz qui ont filé sur leur erre. Le dijar décrit une longue courbe qui l'amène légèrement au-dessus des trois machines. Effectivement, le leader ne contrôle plus, il a été foudroyé. Le poste de pilotage est démantibulé et les propulseurs sont muets. Les deux équipiers sont touchés aussi, au niveau des installations de transmission. Par prudence. Cal fait détruire les deux postes de pilotage à bout portant.

Il reste maintenant à se débarrasser des charges.

— HI, est-ce qu'il existe quelque part aux confins de ce système un endroit où la navigation est gênée par une masse d'astéroïdes ?

— Dans le secteur CF 77 UDK, on trouve des amas de poussière dont les réflexions perturbent les transmissions.

— Bon, alors tu vas m'envoyer un module qui prendra les Koz en charge et les conduira là-bas percuter au centre de cette région. Ça va la nettoyer. Autre chose, nous allons rentrer, prépare-moi un rapport sur cette époque de l'histoire des Vahussis. Puisque je suis éveillé, autant aller voir ce qui se passe dans leur civilisation.

Le Terrien reste silencieux un long moment pendant que le dijar fait demi-tour pour rentrer vers la base, au pôle sud de Vaha.

HI, reprend-il d'une voix lente, je veux que tu actives le réseau de surveillance automatique aux abords du système, et que tu analyses les observations passives qu'ils ont pu faire depuis mon arrivée ici. Reconstitue la trajectoire des Koz et vois ce qui l'entoure. Cette histoire m'ennuie.

## CHAPITRE II

### *CAL*

Je me retourne un instant sur la selle de mon antli, ces immenses antilopes utilisées comme montures, pour regarder mes compagnons avec un petit sourire amusé. Ah ! on a bonne mine tous les cinq ! HI nous a fait tailler des vêtements de l'époque et mes robots et moi nous avons l'air de voyageurs, paraît-il.

Chemise à larges manches bouffantes, qui ne se voit d'ailleurs guère sous l'espèce de pourpoint qui la couvre et descend jusqu'aux hanches. En revanche, l'immense col de la chemise tombe sur les épaules. Plus bas, un pantalon assez étroit, avec une large bande de couleur devant la cuisse, et dont chaque jambe est enfoncée dans une botte montant à mi-cuisse. Sur la tête un chapeau orné de plumettes...

Le visage habituellement renfrogné de Belem me paraît encore plus réprobateur aujourd'hui, et je ris un bon coup.

À la taille, nous portons un ceinturon de cuir supportant le fourreau d'une épée, à gauche. Elles ont bien changé depuis cinq siècles, les épées. La lame est plus étroite, la poignée protégée par un entrelacs de tiges métalliques qui entourent la main. Ce n'est pas encore la coquille, mais c'est une bonne protection quand même.

Je me suis borné à faire ajouter par HI les barres torsadées d'une poignée-crosse comme on les appelait sur Terre, autrefois, et qui assurent une tenue très supérieure de l'arme et un avantage certain. Enfin les lames ont été forgées sur une âme de carbone, l'ABC de la métallurgie de base dans la technologie loye. Résultat : ce sont des armes plus légères pour la même longueur et surtout d'une robustesse exceptionnelle.

Durant les six jours que j'ai passés à la base, avant de partir je me suis fait injecter une mini-banque mémorielle d'escrimeur, elle-même réalisée à partir d'un enregistrement de Jeux Olympiques de la fin du XXe siècle que j'avais amené avec moi dans ma capsule judiciaire. En

particulier les combinaisons d'attaque d'un Français remarquable et la défense d'un Hongrois, je crois. J'ai subi un entraînement physique à base de stimulations électriques qui m'a hypermusclé le côté droit, comme les escrimeurs. Bref, je suis fin prêt à affronter n'importe quel bretteur de cette époque, à part mes robots qui me dépassent par la rapidité de leurs réflexes électroniques.

En ce qui concerne cette époque, j'ai appris que la science progresse lentement. Par exemple, ils ont bien découvert la poudre, mais elle ne sert qu'à faire des espèces de feux de joie. L'évolution est plus lente que sur Terre. Peut-être est-ce un bien ?

La piste que nous suivons fait un coude et j'aperçois Blirod, la ville où nous allons. Elle est en dessous de nous, à cheval sur un grand fleuve dans la vallée que nous surplombons. Assez grande, d'ailleurs. Il paraît que c'est le siège du Protectorat de Rangel. Un immense territoire à l'échelle de mon ancienne Europe, qui s'étend à 2200 km de Kankal, le port où j'ai séjourné à ma dernière visite chez les Vahussis.

Deux raisons m'attirent ici. D'abord les descendants de mon fils cadet ; ceux de mon aîné Till sont toujours à Kankal et possèdent encore la bague-émettrice que j'ai laissée, donc je peux les localiser à chaque instant. En revanche, je n'ai rien pour ceux de mon cadet. HI a retrouvé leurs traces par hasard et je veux savoir ce qu'ils sont devenus et pourquoi ils se sont éloignés de leur Protectorat de Kankal. Je veux leur laisser un bijou-émetteur qui me permettra de les localiser par la suite.

La seconde raison c'est que j'ai un faible pour les Bâtisseurs du Monde, cette société secrète que j'ai créée voici cinq siècles pour agir dans l'ombre et guider tant bien que mal leurs concitoyens sur la voie de la sagesse. Or le Grand Maître dirige un atelier à Blirod. Le temps n'a pas de prise sur les Bâtisseurs et je compte sur eux pour transmettre mes consignes et guider l'évolution.

Mon antli commence à protester devant l'immobilité que je lui inflige, et je dois le calmer d'une pression des genoux. C'est une bête magnifique que HI a récupérée à l'état presque sauvage dans les montagnes. Il a dû s'échapper d'un enclos. En tout cas les robots ont vite fait de lui rappeler ce qu'on lui avait appris autrefois. De la taille d'un grand percheron terrien, l'antli est plus rapide que nos anciens pur-sang ! Et d'une robustesse incroyable.

Une légère pression du talon et il démarre. Le jour baisse et je voudrais entrer dans la ville avant la nuit noire. Suivi des robots, je dévale au galop la piste qui descend en serpentant.

Voilà la ville. Une porte monumentale. Je m'y dirige et passe devant deux soldats armés d'une longue pique. Ils nous regardent avec curiosité, sans plus. Lou pousse sa monture à ma hauteur, me dit :

— HI te demande si tu veux aller voir tout de suite tes descendants.

Les robots sont reliés en permanence avec le grand ordinateur de la base, ce qui m'évite d'utiliser ma dent-émettrice peu discrète.

— Il a une raison particulière pour dire ça ?

— L'un de tes descendants est dans une auberge. Il a l'air en difficulté.

Un petit coup au cœur. Je me décide très vite.

— Conduis-nous !

Il éperonne son antli et nous partons au galop. Il embouche des petites ruelles à toute vitesse et les antlis font des prodiges pour rester debout sur ces pavés. Enfin il ralentit. Nous sommes devant une auberge dont la porte est éclairée par un fanal. Des bruits de voix viennent de l'intérieur. Je descends d'antli et laisse Belem s'occuper des bêtes pendant que Ripou montera la garde un peu plus loin, à tout hasard. J'entre avec Lou et Salvo, les deux plus anciens robots, mes préférés aussi.

Une grande salle au plafond bas, enfumée, des tables massives un peu partout, entourées de bancs et de chaises. Des filles circulent, des pichets à la main. Apparemment, la culture de la vigne, que j'ai lancée à mon dernier passage, a bien démarré.

Dans un coin, des jeunes gens appartenant visiblement aux classes supérieures jouent aux cartes. Du moins ils ont joué car, pour l'instant, ils s'adressent violemment à un garçon d'une vingtaine d'années. Lou se dirige vers une table libre à côté du groupe. En s'asseyant, il me désigne de la tête le jeune gars.

Je ressens une curieuse sensation. Voilà donc ma lignée ? Il pourrait être mon jeune frère mais j'ai à l'égard de ce garçon une tendresse paternelle. Les longs séjours sous hibernation empêchent de vieillir et je resterai toujours, enfin très longtemps, l'homme de trente ans que je suis actuellement. C'est jeune sur cette planète où les êtres humains atteignent facilement 90 à 100 ans !

Mes yeux ne quittent pas le garçon. Il doit me dépasser d'une bonne tête et... ne me ressemble pas du tout. Il a un visage très long, les traits assez réguliers et des yeux foncés, ce qui est rare sur Vaha. Ma part de son hérédité, sans doute. En tout cas ces yeux flamboient en ce moment. Il a quand même un autre petit quelque chose de moi : l'extrémité de ses cheveux est d'un blond plus foncé qu'à la racine. Selon les expositions au soleil et à l'eau de mer, mes cheveux, châtain clair, deviennent blond foncé.

Je suis heureux soudain. Une fille passe et je lui commande un pichet. La conversation est animée, à côté, et j'écoute.

— ... ne t'en iras pas avant d'avoir payé !

— Vous savez que je n'ai plus de vais ! riposte le garçon. Vous le savez d'autant mieux que vous m'avez tout pris...



— Quand on n'a pas d'argent, on ne joue pas, lance un autre joueur. Mais on ne veut pas t'étrangler. Tu vas nous accompagner chez toi et ton père nous remboursera tes pertes.

— Je n'ai pas perdu, vous le savez, les cartes sont encore sur la table !

— Alors suis la mise !

La voix railleuse est celle d'un colosse de plus de deux mètres trente, vautré sur sa chaise.

— Vous vous étiez tous mis d'accord, n'est-ce pas ? On n'a jamais vu des mises pareilles sur une distribution de cartes. Vous saviez très bien que personne n'aurait à lui seul l'ensemble de chacune de vos mises ! Vous m'avez tendu un piège pour 5000 vais d'or...

— Podji, un homme d'honneur n'a pas le droit de manquer à sa parole. Rien n'a été précisé avant la partie. Paye... à moins que la grande famille de Kerval n'ait pas un sou vaillant ?

Un éclat de rire secoue la tablée pendant que le jeune homme rougit.

— Pourquoi m'avoir tendu ce piège ? Vous avez une raison, dites-la, osez la dire ! Tels que je vous vois, elle ne doit pas être belle !

J'applaudis intérieurement à l'astuce de mon rejeton. Il a évité de répondre à une question apparemment insidieuse et relancé son attaque. Le silence se fait. L'un des inconnus qui n'avait pas dit un mot relève la tête. Grand, mince, à ses yeux froids je le devine le plus dangereux de tous.

— Tu sais que tu devras payer, Podji... Reste à connaître le prix. Que proposes-tu ?

Podji se tourne lentement vers lui.

— Alors c'est toi ? Je m'en doutais, tu sais, ce piège était trop habile pour qu'il ait été imaginé par... eux ! J'aurais dû penser que la gifle de ma sœur te resterait sur le cœur. Le riche Ramil de Pelous, le fils du Prince-Délégué des Finances de Rangel giflé en public pour son inconduite ne peut pas oublier, n'est-ce pas ? Tu as longtemps préparé ta revanche, alors parle, maintenant ! Qu'as-tu imaginé encore ?

— Tu es bien imprudent, intervient un autre convive. Pour avoir insulté Ramil devant nous, tu pourrais te retrouver avec cinq duels devant toi... et tu sais que tu n'aurais aucune chance !

Podji n'a même pas tourné la tête, les yeux fixés sur son adversaire qui reprend la parole.

— Tu connais le code aussi bien que moi. Si tu ne peux t'acquitter de ta dette d'honneur, tu as la possibilité de t'en libérer en signant un engagement de serviteur.

Le jeune homme blêmit.

— Serviteur ! Voilà où tu voulais en venir. Tu es immonde, Ramil ! Je préférerais mourir, tu m'entends ?

— Qu'à cela ne tienne, mais ça ne changerait rien à ta dette, poursuit l'autre avec un sourire cruel. Je pense que ton père fera l'affaire... après ta mort !

Voilà un piège admirablement monté. Podji est fichu. L'autre a monté son coup remarquablement. Quelle haine ! Podji est là, raide, révolté, se sachant vaincu... Eh bien, c'est à moi d'intervenir. Ne connaissant pas la monnaie qui a cours, j'ai apporté un sac de pierres précieuses. Des émeraudes, des rubis, de différentes grosseurs, et six diamants de bonne taille. Je pioche un rubis gros comme un petit pois et le lance sur la table à côté en disant d'une voix désinvolte :

— Sans connaître les cours actuels, je pense que ce... caillou couvre largement les enjeux, messieurs ?

Là-dessus je lève ma chope de grès et bois tranquillement. Le colosse reprend ses esprits le premier et me lance d'une voix grossière :

— De quoi vous mêlez-vous, étranger ?

— Eh bien, j'étais là à boire tranquillement avec mes amis. Mais vous parlez si fort que je n'ai pu faire autrement qu'entendre votre conversation... si instructive. Vous avez tendu un piège magnifique, je vous félicite, monsieur le giflé...

Ramil se raidit.

— ...mais j'ai peu d'estime pour les gens qui se mettent à six pour écraser un adversaire et qui utilisent pour cela leur fortune.

Ramil a repris son contrôle et je le vois examiner Lou et Salvo. Il doit évaluer ses chances dans un combat à six contre trois, enfin quatre, je pense, avec Podji. Il se renverse à nouveau dans son siège et je devine qu'il a pris sa décision. Allongeant le bras, il saisit le rubis.

— Qui me dit que cette pierre n'est pas fausse ? Je souris ironiquement. Je commence à prendre goût à cette bagarre verbale. Décidément, il y a une base de violence sous mon côté paisible. J'ai remarqué la même chose à mon réveil précédent...

— Oh, je pense que nous trouverons aisément dans cette salle quelqu'un de moins amateur que vous pour reconnaître un rubis particulièrement pur, je réponds avec un large geste de la main. En même temps nous pourrions en faire estimer la valeur.

Il ne tient pas du tout à mêler un tiers à cette affaire et répond un peu trop vite.

— Inutile.

— Bien, dis-je avec un geste apaisant. Alors, il vaudrait combien ?

— Assez pour couvrir la mise.

— Certainement, mais combien ?

Au pied du mur, il est obligé de répondre.

— Environ 10 000 vals d'or.

Je me retourne vers Podji, interloqué.

— Si je compte bien, vous avez de quoi couvrir... très largement la mise, jeune homme.

Il ouvre la bouche puis une lueur naît dans ses yeux. Je crois qu'il m'a compris à demi-mot.

— Peut-être vaut-il mieux qu'il signe son engagement auprès de vous, l'inconnu, intervient l'un des joueurs.

Podji se cabre et je le devance de justesse :

— Quel engagement ? Je ne veux rien de tel. Entre gens d'honneur, il me semble que l'on peut se rendre un léger service. Les questions d'argent ne doivent pas intervenir... ou alors il n'y a plus guère d'honneur dans l'affaire...

Les autres se lèvent à moitié sous l'affront, vite calmés par un geste de Ramil.

— À vous de parler, Podji, dis-je.

Il me regarde avec un air de méfiance puis finit par répondre au sourire qu'il lit dans mes yeux. Il reprend lentement sa place à la table.

— Nous disions donc, messieurs, que les mises étaient libres. Je dois donc couvrir les vôtres, 5000 vals, c'est bien cela ? Dans ce cas, n'ayant pas encore fait d'enchère, je vais élever la mise de chacun à 10 000 vals d'or, le montant de cette pierre !

La panique en face de lui ! Pour jouer le coup, ils doivent tous mettre la même somme, énorme d'après ce que je comprends. Deux joueurs se sont levés, la main sur la garde de leur épée. Lou et Salvo ont fait de même... Moi je jubile. Le garçon a retourné le piège contre eux, comme je le souhaitais.

Ramil a tout de suite compris les prolongements. Il est blême de rage.

— Je n'ai pas entendu votre réponse, messieurs, poursuit Podji, les yeux candides.

— Je... je vais me faire prêter cette somme, dit Ramil.

— Où ? riposte sèchement Podji.

— Je ne serai pas long... Personne n'aurait assez, ici.

— Rasseyez-vous, Ramil, je dis durement. Je ne vois aucune raison de vous accorder une faveur. Après tout je suis intéressé à cette partie. Pourquoi vous accorder ce que vous avez refusé à votre ami tout à l'heure ? Pourtant, je ne veux pas de la solution que vous avez proposée plus tôt. Votre choix sera celui-ci : payez immédiatement ou quittez la table en laissant les enjeux.

— 5 000 vals ! laisse échapper un joueur.

Hamil se tourne vers lui et dit rageusement :

— Je vous rembourserai tous !

Une fois encore il jauge Lou et Salvo... et tourne les talons, suivi des autres. Je me lève et ramasse la pierre.

— Le reste est à vous, je dis à Podji.  
— Je ne peux pas accepter.  
— Écoutez, c'est vous qui les avez acculés, moi j'ai récupéré ma mise et c'est très bien comme ça.

— Mon père n'acceptera pas une somme pareille gagnée au jeu.

— Dans ce cas... Vous n'avez pas une envie secrète à satisfaire ?  
Son regard se fait lointain.

— Si... si.

— Est-ce un véritable secret ou puis-je savoir ?

— Je peux vous le dire. Comme vous l'avez appris ici, ma famille dispose d'assez peu de vais. Mon père n'a pas pu monter la compagnie que j'aurais aimé commander, et je n'ai pas de quoi acheter un brevet de capitaine.

Je lui fais signe de s'asseoir à notre table et lui présente rapidement mes deux compagnons-robots.

— Parlez-moi de tout cela. Nous sommes des voyageurs, et nous arrivons à Blirod. Et puis pour simplifier, appelez-moi Cal, c'est mon nom.

Il prend un air étrange.

— Il y a bien longtemps nous avons eu dans notre famille un ancêtre nommé Cal, qui faisait des choses... extraordinaires, lui aussi.

— Vous trouvez extraordinaire de posséder un rubis ?

— Non, oui, enfin je veux dire... Ah ! je ne sais pas ! J'ai pensé à cet ancêtre, c'est tout.

— Vous alliez me parler de ce projet ?

— Oui. C'est un vieil espoir. Je voudrais suivre la carrière des armes. Mais un brevet de capitaine coûte cher, et je ne veux pas d'un brevet de lieutenant. Je veux être mon maître, commander, et une compagnie libre, surtout.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pardonnez-moi, j'oubliais. Notre armée est formée des troupes du Protectorat, régiments et bataillons, et de troupes libres. C'est-à-dire que les premières sont entretenues, payées par le Protectorat, et qu'il faut y gagner ses commandements par les jeux de la guerre ou des amitiés, tandis que les secondes sont assemblées, entraînées par un homme qui achète un brevet d'officier. En général il s'agit de compagnie, car un régiment serait si coûteux à entretenir que personne n'a assez de fortune pour cela. Le Protecteur verse une somme, dite de nourriture, mais il faut payer les soldes, équiper les hommes en tenues, en armes, etc. D'un autre côté, on peut engager qui on veut. Les meilleurs officiers selon la solde proposée et la réputation du capitaine.

— Est-ce que l'armée est si importante que cela ? Rangel n'est pourtant pas en guerre ?

— Parce que le Protecteur conclut des alliances avec nos voisins, joue de l'un contre l'autre, sans trêve. Il maintient une sorte d'équilibre, mais cela ne durera pas et, de toute façon, élu pour dix ans, il sera remplacé l'an prochain par le Conseil des Sages.

— Ou réélu ? Il fait la moue.

— Il a des adversaires politiques puissants. Chez nous les grandes familles se livrent une lutte politique. La sienne est moins puissante qu'autrefois.

— Et la vôtre ?

— Elle a été très puissante. Mais la richesse nous a quittés. Aujourd'hui... nous n'avons plus guère de terres et l'hôtel de Kerval aurait bien besoin d'être réparé. Mon grand-père a dû vendre nos deux châteaux. Nous avons des titres, ça oui. Les Protecteurs nous ont décerné quantité de titres en récompense des services rendus par mes ancêtres. Pour cela nous sommes l'une des premières familles de Rangel. Mais sans richesse un titre n'est rien, rien qu'un handicap même. Un de Kerval ne peut pas solliciter un poste subalterne au Protectorat !

— Je comprends, dis-je. Mais peut-être allez-vous pouvoir monter une compagnie, désormais ? Est-ce que ces 5 000 vais d'or sont suffisants ?

— Largement pour acheter un brevet de capitaine et entretenir une compagnie pendant un ou deux ans, mais je n'ai pas de revenus pour continuer ensuite.

— Encore une question, qui commande une armée ?

— Les Grands Capitaines du Protectorat. Ils sont élus parmi les grands officiers du Protectorat, des colonels généralement. Un capitaine de troupe libre qui s'est illustré au combat peut être nommé exceptionnellement colonel du Protectorat, puis ensuite Grand Capitaine. C'est arrivé à mon aïeul. Mais c'est rare. En général, les troupes libres sont sous les ordres des Grands Capitaines en cas de guerre, sinon elles reçoivent leurs ordres directement du Protecteur qui paie leur service pour une mission déterminée.

Des mercenaires, en somme. Je hoche la tête et me lève.

— Il se fait tard, Podji. J'espère que vous ne vous formalisez pas que je vous appelle ainsi, j'ai beaucoup de sympathie pour vous ! Bien, nous allons nous mettre en quête d'une auberge pour nous installer.

— Vous voulez dire que vous n'avez pas encore de logement ? Vous n'êtes pas encore installés ?

— Nous venons d'arriver.

— Dans ce cas faites-moi l'honneur de loger dans notre hôtel de Kerval. Ce n'est pas la place qui manque ! Je vous en prie, acceptez !

J'en suis ravi et accepte. Dehors je lui présente Belem et Ripou et nous le suivons.

## CHAPITRE III

Un peu surpris, Jaïs de Kerval, le père de Podji, a accueilli la petite troupe avec gentillesse. Cal a d'ailleurs présenté ses compagnons-robots comme des amis un peu particuliers, mi-soldats mi-aventuriers, au bon sens du terme, courant le monde avec lui. De toute manière, leur banque de comportement humain est parfaite et ils ne risquent pas de commettre un impair.

Le seul inconvénient est qu'ils doivent manger à table, ce qui les oblige à emmagasiner la nourriture dans une poche spéciale et désintégrer le tout ensuite. En fait de table d'ailleurs, il s'agit plutôt d'un buffet où chacun va se servir séparément, pour venir s'installer ensuite à la grande table. Il n'y a donc pas d'ordre, les convives peuvent manger ce qu'ils veulent, quand ils veulent, viandes, fromages, desserts, etc. La grande liberté.

L'hôtel de Kerval est une belle et grande bâtisse à deux étages. Construite pour le faste, elle n'en connaît plus guère aujourd'hui. La famille est à la côte. La table est pauvre. Jaïs a froncé les sourcils lorsque son fils lui a raconté le piège tendu contre lui et le retournement de situation. Il a refusé l'argent mais a autorisé Podji à l'utiliser pour son projet. Ce matin, donc, Podji a sorti ses plus beaux vêtements pour aller à la cour du Protecteur solliciter l'achat de son brevet de capitaine.

Cal a passé la matinée à parler avec Jaïs. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, arrivant dans la force de l'âge pour un Vahussi dont la longévité moyenne, à cette époque, tourne autour de 90 ans. Trente ans de plus que sur la Terre, au même stade de son histoire. Il souffre visiblement de ne pas pouvoir se livrer à des activités importantes. Sa position sociale lui interdit, pour la grandeur et le renom de sa famille, de se mettre au service de quelqu'un, et il n'a plus le poids nécessaire pour se faire attribuer une charge d'État.

Et comme il n'a pas non plus l'argent minimum pour créer sa propre entreprise, il végète.

À propos de famille, cette notion a atteint une forme bizarre. À l'âge de la tribu, quand Cal a débarqué pour la première fois sur Vaha, la famille était finalement centrée autour de la mère. Un faux matriarcat, d'ailleurs, puisqu'elle changeait de compagnon plusieurs fois au cours de sa vie, emmenant ses enfants pris alors en charge par le nouvel élu. Si bien qu'un enfant pouvait avoir plusieurs pères-éducateurs en plus de son père naturel. Et il pouvait s'attacher à n'importe lequel d'entre eux. Les familles étaient constituées de demi-frères.

Aujourd'hui, l'évolution de la Société s'est faite de deux manières. La majorité de la population continue à pratiquer le même système. En revanche, avec l'apparition des castes dominantes, soit par la fortune soit par les charges et le pouvoir, les mœurs ont évolué aux niveaux plus élevés. Les grandes familles sont, elles, centrées autour du père, qui choisit, dans sa progéniture, les enfants qu'il veut garder près de lui. Et ce sont ceux-là seulement qui hériteront de son nom et de ses biens. Parfois la dernière « épouse » conserve sa place.

Ainsi Jaïs de Kerval, « marié » trois fois, n'a gardé que l'une de ses six filles, et le seul fils qu'il ait eu : Podji. Quant à sa dernière femme, elle est morte. Cela explique donc l'absence de femme ici. La fille de Jaïs héritera du nom de son père, comme Podji, mais n'aura guère de bien, Podji recevant les titres. Un système assez bâtarde, finalement.

Toute la matinée, Jaïs a brossé un portrait vivant de Rangel. Apparemment, la cour du Protecteur est un ramassis de gens complotant les uns contre les autres, assassinant joyeusement les rivaux, bref une cour d'intrigues dont on se demande comment elle survit. Quant au Protectorat, il est menacé par trois grands voisins aux régimes un peu différents. Le titre de Protecteur, créé par Cal, autrefois à Kankal, y est devenu héréditaire. Des sortes de royautes où l'aîné, garçon ou fille, reprend le flambeau à chaque génération.

— Et vous souhaiteriez une fonction publique ? demande Cal.

— Plus maintenant, répond le père de Podji. À dire vrai, j'aimerais plutôt fonder quelque chose. Je suis passionné par toutes ces découvertes scientifiques, prodigieuses.

— Vraiment ?

D'abord surpris. Cal a soudain une idée. Voilà comment il va pouvoir aider ses descendants !

— Avez-vous des connaissances, vous-même ? poursuit-il.

— Oh ! j'ai seulement lu tous les ouvrages de sciences publiés à Rangel. Enfin tant que j'ai pu me les... procurer aisément.

Cal comprend la nuance pudique.

— Léna et moi sommes de grands lecteurs. Léna est ma fille,

actuellement en visite chez une amie pour plusieurs jours.

Cal laisse le silence s'installer un moment pendant qu'il réfléchit.

— Monsieur, finit-il par dire, puis-je vous demander brutalement quels sont vos sentiments à mon égard sans vous paraître trop grossier ?

Surpris, Jaïs se redresse un peu dans son fauteuil.

— Vous... me prenez un peu au dépourvu. Je vous trouve sympathique, jeune homme, de bonne famille manifestement. Non, ce n'est pas exactement cela, il s'agit de quelque chose d'indéfinissable qui ressemble étrangement à une attirance, comme pour un fils... mais également différente. Vous voyez, ce n'est pas clair dans mon esprit.

Cal sort brusquement son sachet de pierres, se penche en avant et le renverse sur une petite table, sous les yeux effarés de son vis-à-vis.

— Vous le voyez, je suis ce que l'on appelle un homme riche, très riche même. Car ce que vous voyez là représente une toute petite partie de mes biens. J'ai beaucoup voyagé, beaucoup appris, ce qui m'a permis d'associer des choses découvertes çà et là, d'en faire un tout si vous voulez. J'ai l'impression d'être détenteur d'une connaissance que j'aurai le devoir de partager. Mais, par nature, j'ai horreur d'être un personnage en vue. D'autre part j'aime voyager et je sais que je quitterai Rangel un jour ou l'autre. Cette façon de vivre m'a toujours empêché d'entamer quelque chose, et je n'aurai pas le temps de réaliser mes projets. J'ai longtemps cherché quelqu'un qui aurait ma totale confiance et qui apporterait la stabilité qui me manque... Monsieur de Kerval, accepteriez-vous de m'aider à réaliser ici ce que j'ai toujours souhaité ?

— Vous me prenez de court, je... et d'abord quel projet ?

— Des entreprises, reposant sur les dernières découvertes scientifiques, les appliquant en somme. Accepteriez-vous de m'aider à les mettre sur pied ?

— Il est très...

La porte s'ouvre brutalement sur Podji qui entre, le visage crispé.

— Eh bien, demande son père, que se passe-t-il ?

— Refusé. On m'a refusé le brevet !

— Comment ? Mais ce n'est pas pos...

— Refusé, te dis-je ! J'ai vu le Duc-Délégué des Armées, Jaspin de Kriaire. Il a entouré son refus de belles phrases, mais...

— Jamais on n'a refusé l'achat d'un brevet, voyons ! C'est un terrible affront pour notre famille !

Jaïs s'est levé, le visage rouge de colère.

— Je vais aller voir moi-même le Protecteur en personne.

Cal intervient :

— Monsieur, ne pensez-vous pas qu'il peut y avoir là-dessous une manœuvre ? Dans cette éventualité, ne croyez-vous pas que votre ou



vos ennemis s'attendent à cette démarche ?

La colère du chef de famille tombe d'un coup. Il se tourne vers Cal.

— Vous avez raison, jeune homme. Tout à fait raison. Il faut d'abord réfléchir, tenter de comprendre. Assieds-toi, fils, et parlons.

— Vous connaissez-vous des ennemis, monsieur, demande Cal ?

— Ennemis à proprement parler, non. Plusieurs grandes familles nous jalourent, c'est vrai, je n'ai jamais voulu monnayer mes titres. Mais ça ne va pas plus loin.

— Même celle de Ramil ? Son père ?

— Le Prince-Délégué des Finances ? Peut-être, mais tel que je le connais, il n'aurait pas agi de cette manière. J'ai... des dettes et il aurait plutôt agi dans ce sens.

— Il faut en déduire alors que quelqu'un cherche à vous nuire, quelque inconnu. Mais, Podji, est-il possible de monter une compagnie sans un brevet de capitaine ?

— Cela ne servirait à rien puisque aucune mission ne lui serait confiée par le Protecteur.

— Sauf si la puissance de cette troupe est vraiment très grande, répond Cal songeur. Monsieur de Kerval, je vous demandais tout à l'heure de m'aider, je puis maintenant vous rendre la pareille. Voulez-vous que nous scellions ici notre accord ?

Le père et le fils restent silencieux, puis Jaïs a un léger rire.

— Rendez-vous compte que je ne connais pas même votre nom !

— Mais je m'appelle Cal... de Ter, répond le Terrien avec un instant d'hésitation, tant il est pris de court.

Jaïs hoche la tête.

— Un beau nom. Ter ? Où est-ce ?

— Oh ! très loin d'ici ! En fait cela n'existe plus, tout a disparu.

— Un cataclysme ?

— Oui... c'est exactement ça.

— Si bien que vous n'avez plus véritablement d'attache ?

— Non, je n'en ai plus.

Jaïs de Kerval tend la main.

— Cette maison est désormais la vôtre, Cal de Ter.

\*

Pendant les semaines qui suivirent. Cal et ses descendants furent pris d'une activité frénétique.

Après avoir vendu la plupart des pierres Cal a commencé par payer les dettes de la famille de Kerval, puis Podji a recruté des soldats. Mais pas n'importe lesquels, uniquement des cavaliers ! Cal a ordonné à HI de récupérer des antlis à droite et à gauche dans de grandes propriétés et de les déposer de nuit à dix heures de marche de Blirod. De même

des épées du genre de la sienne ont été fabriquées à la base et transportées dans un convoi, de manière à équiper 400 hommes.

La troupe constituée, il l'a divisée en deux escadrons de 150 hommes qui ont été entraînés par Ripou et Belem. Le reste a été cantonné en dehors de la ville en attendant son entraînement particulier. Ça n'a d'ailleurs pas été sans mal. Les hommes n'appréciaient pas que l'on veuille leur réapprendre l'escrime ! Eux, des professionnels ! Pourtant, devant Ripou et Belem, ils se sont retrouvés désarmés en trois secondes, sans avoir rien compris. Ahuris, ils ont accepté de se mettre au travail, apprenant sans le savoir une escrime terrienne, vieille de vingt et un siècles.

Au bout de quinze jours, ils étaient des épéistes très supérieurs aux soldats de leur époque. Puis Cal a fait construire des sabres de cavalerie que les hommes ont appris à manier, devenant ainsi beaucoup plus redoutables dans les charges à antli.

Enfin ils ont été vêtus d'une tenue faite de tissus plus solide et plus léger. Un pourpoint bleu pâle, des culottes noires bordées de jaune moulant les cuisses et enfoncées dans des bottes fauves montant jusqu'au-dessus des genoux. Des éperons et un grand chapeau achevaient cet uniforme dont ils étaient très fiers.

Pendant ce temps. Cal faisait réunir les meilleurs « métallurgistes » de la province et passait des accords avec les fonderies pour des commandes particulières. Une immense bâtisse en assez mauvais état fut achetée, à une dizaine de kilomètres de Blirod. Chaque nuit des robots vinrent y travailler, déposés par les plates-formes de transport de la base. En quinze jours, une usine d'armement avait vu le jour, prête à construire des canons, rustiques mais efficaces, montés sur roues, bien sûr.

À trois kilomètres de là, le long d'une petite rivière, un vieux château des Kerval, du temps de leur splendeur, à l'abandon maintenant, a été transformé en ateliers pour produire de la poudre à canon. Dans les caves, on a constitué des réserves de salpêtre, de soufre et de charbon de bois. Les tonnes de trituration de mélange, les meules, les presses pour le galetage, les lissoirs, les bancs de séchage, les tables de grenage ont été installées dans des salles du rez-de-chaussée.

Après, il s'est agi de recruter des ouvriers et de les instruire. Là Lou est intervenu. Simplifiant au maximum le travail de chacun, il ne lui a guère fallu que trois semaines pour apprendre son nouveau métier à chacun. En tout cas assez pour que la poudrière commence à fonctionner. Le plus dur a été de leur faire comprendre que les pipes de terre et les longs cigares qu'ils fumaient fréquemment étaient dangereux dans les salles.

Parallèlement, Cal montait dans Blirod, sur le bord du fleuve, une

imprimerie, ultra-moderne pour l'époque, utilisant abondamment le système des lettres mobiles et des presses. En fait il s'agissait de l'imprimerie de Gutenberg un peu poussée.

Une trentaine de robots Vahussis ont reçu une banque adéquate pour servir de contremaîtres dans les différentes entreprises. Dès que certains ouvriers seront capables de les remplacer, les robots partiront.

En vérité, si Cal compte sur les canons pour imposer une puissance militaire, il attend beaucoup de l'imprimerie. Il a l'intention de lui faire tirer des livres mais aussi le premier journal ! C'est une puissance phénoménale dans un pays immense qui ne sait encore pas les nouvelles avant qu'on vienne en apporter, amputées, modifiées par les transmissions. C'est aussi une terrible arme politique ! La feuille paraîtra chaque dizaine, une semaine sur cette planète. Le papier ne pose pas de problème, les Vahussis sont assez en avance dans ce domaine.

\*

Cal repousse la feuille sur laquelle il vient de prendre des notes à la lumière d'une lampe à huile dans le grand atelier de l'imprimerie. Posant la plume, il passe la main dans son dos. La proximité du fleuve amène un air humide et il frissonne légèrement.

Du beau travail ; l'imprimerie est prête à fonctionner ! Il range ses papiers, éteint la lampe et sort en verrouillant la porte. Comme à l'ordinaire, la nuit est sombre. Chagal, le satellite de Vaha, n'est pas encore levé.

Podji doit rentrer ce soir d'une série d'exercices dans le sud de la capitale avec un escadron, et Cal a hâte de savoir où en est l'entraînement.

Depuis deux mois que les préparatifs ont été commencés, il est temps de jeter les cartes sur la table...

Plongé dans ses pensées. Cal remonte la petite ruelle lorsqu'un pas se fait entendre derrière lui. Il n'y prête guère attention, s'efforçant d'éviter les embûches du sol.

Ça s'accélère derrière. Cette fois le Terrien se retourne, juste à temps pour encaisser un coup terrible dans le flanc gauche.

La douleur est atroce... Il s'effondre évanoui !

\*

Des secousses le ramènent à la vie. Il comprend vaguement qu'on le transporte à bras d'homme, sans ménagement. Des bras sont passés sous ses aisselles, près de sa blessure, et la douleur est trop forte ; il s'évanouit de nouveau.

De la lumière lui blesse les yeux. Il tourne la tête et découvre une silhouette près de son lit.

Tout revient brusquement. Où est-il ? A-t-il été enlevé après l'agression ? Par prudence il ne dit pas un mot, se bornant à examiner l'inconnue. Car c'est une femme, une jeune fille plutôt qu'il voit de profil. Avec une sorte de détachement, il pense qu'elle ressemble à une Eurasiennne de la Terre. Un petit nez très légèrement épaté, des pommettes saillantes et une bouche à la lèvre inférieure ronde comme un fruit. Ses cheveux sont blonds mais plus foncés que la majorité des Vahussies, ce qui est encore très clair à ses yeux de Terrien.

Elle tourne la tête et il a le temps de noter ses yeux gris foncé, au regard très doux, avant qu'elle ne parle :

— Je suis heureuse de vous voir éveillé. Comment vous sentez-vous ?

Il reste quelques instants silencieux puis interroge :

— Qui êtes-vous ?

La fille sourit, montrant une rangée de petites dents parfaites.

— Podji a raison de dire que vous n'êtes pas commode !

Que vient faire Podji là-dedans ? Cal n'est pas détenu ?

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— On vous a amené cette nuit. Vous perdiez beaucoup de sang et on vous a cru mort. Comme notre hôtel est plus proche que celui des Kerval, on vous a amené ici. Je suis Toug de Silem, la meilleure amie de Léna de Kerval. Avez-vous encore beaucoup de questions à poser avant de me dire comment vous allez ?

Le Terrien sourit.

— Pardonnez-moi, je vais bien. Je dirai même que j'ai faim.

— Pas de nourriture, le médecin va revenir tout à l'heure vous faire une saignée.

— Hein ? Pas question ! répond Cal, furieux. Qu'est-ce que c'est que ces procédés barbares ! Je vous dis que je... Excusez-moi, mademoiselle de Silem, comme on vous l'a dit je suis parfois brutal. Je vais partir dès que je serai habillé. Mais j'y pense, Léna est à Blirod ?

— Nous sommes rentrées hier soir, mais ne changez pas de conversation... Vous ne pouvez pas partir dans cet état.

— Je pourrai marcher dès que j'aurai mangé ! La jeune fille hoche la tête, en colère, et hausse le ton :

— Ce que vous pouvez être têtue ! Je vous dis que vous ne...

— Et moi je vous dis que je vais manger ! la coupe Cal.

Ils se regardent comme deux coqs en colère et éclatent de rire.

— Mademoiselle...

— Je vous en prie, appelez-moi Toug.

— Très bien, Toug, faites-moi confiance, s'il vous plaît. Je sais qu'il faut que je mange. Mais je comprends votre inquiétude, alors voulez-

vous envoyer quelqu'un à l'hôtel de Kerval demander à l'un de mes amis de venir me chercher ?

— Monsieur de Ter...

— Non, Cal.

— Cal, donc, vous êtes têtu, moi aussi ! Si je cède, c'est uniquement parce que vous êtes blessé. Mais c'est la dernière fois !

Une sacré personnalité, la fillette ! En tout cas on apporte des œufs frits, au Terrien, quelques minutes plus tard. Deux seulement, car il s'agit d'œufs de kelistore, une sorte de grosse oie. Après avoir bu une tasse de sak, le café local fait d'une algue séchée et hachée, il se sent mieux. Il commence à se vêtir, tant bien que mal, quand Lou arrive. Sans dire un mot, le robot enlève le pansement et examine la plaie. Cal sait qu'il est en train de transmettre une image à HI, là-bas dans la base.

— Comment te sens-tu ? finit-il par demander une minute plus tard.

— Les jambes molles et mal dès que je bouge. Tu me soigneras chez les de Kerval. Tu as amené une voiture ?

— Oui. Allons-y. HI dit qu'il n'y a rien de grave.

\*

Lou a reçu des instructions de l'ordinateur de la base qui fera parvenir des produits à la nuit. La guérison sera rapide. En attendant, il n'y a qu'à dormir.

À son réveil, il reçoit la visite de la famille de Kerval au grand complet, faisant connaissance de Léna, une magnifique fille, élancée, au sourire éclatant.

Jaïs de Kerval paraît désolé que Cal refuse de voir un médecin, mais comme le Terrien est formel et assure que Lou sait parfaitement quoi faire, il n'insiste pas.

Il est aussi question de cette agression incompréhensible. L'inconnu n'a pas prononcé un mot, se bornant à frapper.

Après leur départ. Cal se sent envahi par une colère froide. Cette fois il en a assez. Manifestement, l'ennemi de la famille étend sa haine aux proches. Dès que la blessure sera cicatrisée, il va falloir attaquer. Une affaire de quatre à cinq jours.

## CHAPITRE IV

### CAL

Je marche dix mètres derrière lui lorsqu'il pénètre dans une auberge sur la rive sud du fleuve. Sans hésiter, j'entre à mon tour. Il est assis à une table, seul. Trapu pour un Vahussi, c'est un homme d'une soixantaine d'années, la plénitude ici. Le visage est rudement marqué, l'œil sans faiblesse, manifestement un meneur d'hommes.

Sans dire un mot, je m'assieds devant lui et trace un triangle équilatéral sur le bois de la table.

D'après HI, les Bâisseurs du Monde ont conservé ce signe de reconnaissance que j'ai instauré il y a plusieurs siècles. L'homme qui est devant moi est le « Sage » de son atelier, c'est-à-dire de son groupe. Autrefois j'avais donné le titre de Maître à ces chefs provisoires élus pour deux ans, mais il y avait une confusion avec les Maîtres des corporations et ils ont changé ce nom au fil des siècles.

Toujours d'après HI, le Grand Maître de tous les ateliers de Bâisseurs dans le monde, qui porte maintenant le titre de « Grand-Duc », est un habitant de Blirod, par ailleurs « Sage » d'un atelier rouge, c'est-à-dire l'un de ces rares ateliers composés exclusivement de Bâisseurs titulaires du grade de Prince.

Mon compagnon de table n'a pas bronché. Il me fixe un instant et demande :

— Connais-tu un autre signe ?

J'incline la tête et trace un angle droit à l'envers et un marteau stylisé. Cette fois un léger sourire monte à ses lèvres et il me tend la main. J'appuie fortement le petit doigt de la main, à deux reprises, contre sa paume, dernier signe de reconnaissance.

— Je te connais. Frère, dit-il rituellement.

— Je te connais. Frère, je réponds. Je suis d'un atelier d'un pays si lointain que tu n'en as jamais entendu parler. J'ai besoin de toi. Frère, je voudrais rencontrer un Frère rouge.

Son regard se fait fixe. Il réfléchit un bon moment et finalement acquiesce.

— Maintenant ?

— Si tu le peux.

On se lève. En fait mon intention est de passer par un atelier rouge pour approcher enfin le « Grand-Duc » de l'ordre. Or ces ateliers rouges sont encore plus secrets, car chargés de prendre des décisions transmises ensuite par le biais d'amis aux gouvernants qui ne se doutent pas qu'ils sont lentement guidés. Le système paraît complexe mais il faut cela pour conserver le secret sur les Bâisseurs. Par ailleurs, nous avons connu cela sur Terre, autrefois, et ça marchait très bien.

\*

Deux heures plus tard je frappe à la porte d'une belle maison, celle du « Grand-Duc » de l'Ordre des Bâisseurs, le Maître suprême de l'ordre. Le plus marrant, c'est que cette maison je la connais ! C'est celle du Sous-Délégué du Commerce, Paz Inakos. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises au cours des dîners que les de Kerval ont recommencé à donner à ma demande. Il cache bien son jeu, Inakos ; je ne l'aurais jamais cru Bâisseur...

Un serviteur me fait entrer dans un petit salon et va porter le pli cacheté que le Frère rouge, rencontré plus tôt grâce au premier Bâisseur que j'ai contacté, m'a donné.

La porte s'ouvre et Inakos pénètre dans la pièce, le visage dur. Sans un mot il me fait signe de le suivre dans son bureau, à côté. Il s'assied derrière une grande table éclairée par deux lampes à huile et me montre un fauteuil.

— Vous me mettez dans une situation difficile, monsieur de Ter, commence-t-il. Vous savez qui je suis, ce que seules dix-huit personnes, les dix-huit grands sages des ateliers rouges de Rangel connaissent ! Je suis navré de vous le dire, il y a peu de chances pour que vous quittiez cette maison. Quelle folie vous a pris, et comment avez-vous pu jouer la comédie au Frère qui vous a indiqué ma demeure ?

Je sais que j'ai pris un risque, mais un risque calculé. En créant les Bâisseurs, à Kankal, j'ai donné au premier Grand Maître de la Confrérie une phrase clé qu'il devait transmettre à son successeur et à lui seul. Par cette phrase, le Grand-Duc doit se mettre totalement à mon service. « Pour le bien de la Confrérie et des Hommes », ce sont les mots mêmes de la Tradition que j'ai instaurée il y a quelques siècles. Si elle a bien été transmise au fil des âges, Inakos va la reconnaître. Mais il sera le seul à l'avoir jamais entendue...

— Calme-toi, Frère, j'ai quelque chose à te dire, écoute bien : « Le temps n'a pas de prise sur le père du Frère »...

Sa mâchoire en tombe tellement il a l'air ahuri ! Apparemment, la transmission a été correctement faite.

— Mais... mais cette phrase est...

— Oui... c'est celle-là même.

Je le laisse se remettre quelques instants.

— Extraordinaire, murmure-t-il, vraiment extraordinaire. Ainsi même cette... légende était vraie ? Et moi qui pensais tout connaître de la Confrérie !

— Quelle légende ? je demande un peu inquiet.

— Même le chef suprême doit encore obéissance à un Frère inconnu. Quelle leçon d'humilité ! Je suis à tes ordres, Frère, la Confrérie entière t'écoute.

J'avoue que je suis soulagé. Voilà un appui tout-puissant.

— Je dois d'abord te féliciter de ta discrétion, je n'avais rien deviné chez Jaïs de Kerval.

— C'est bien normal, je me suis fait une réputation d'homme qui écoute beaucoup et parle peu. C'est bien commode.

— Bien. Je voudrais connaître tes sentiments pour les de Kerval ?

— J'ai beaucoup de respect pour Jaïs. C'est un homme honnête, bon et moralement très fort dans l'adversité. Il le fallait pour continuer à tenir son rang alors qu'il était complètement ruiné.

— Te ranges-tu parmi ses amis ?

— Secrètement, oui.

— Pourquoi secrètement ?

— Pour conserver ma position. N'oublie pas que je fais de la politique.

— Explique tout cela.

Il se penche pour m'offrir un petit cigare long et mince ressemblant curieusement à ces « Éléance » de Terre, autrefois, des cigares de tabac blond. Je n'avais encore pas goûté au tabac local, les de Kerval ne fument pas, aussi j'accepte avec plaisir. Un goût très fruité, haut en couleur. Ça me plaît tout de suite.

— Depuis bien des années, commence-t-il, les de Kerval sont jaloués par les grandes familles agissantes. Les de Kerval ont un passé prestigieux dans notre histoire. Ils ont quantité de titres. Et puis la moralité de Jaïs est parfois gênante : il ne mâche pas ses mots ! Si bien qu'on le craint. On a peur qu'il ne mette les pieds dans le plat, qu'il ne révèle des choses ennuyeuses, tu comprends ? Avec sa réputation d'intégrité, un jugement de sa part a force de loi !

— Mettre les pieds dans quel plat ?

— La politique. Frère, les tripatouillages politiques, tout simplement. S'il apprenait le dessous des choses, il dénoncerait



aussitôt les combines, les trafics d'influences, etc.

— Et la Confrérie ne fait rien. Frère ?

— Nous luttons, bien sûr. Mais depuis longtemps notre but principal est de créer des ateliers hors des frontières. Si nous arrivons un jour à être aussi puissants chez tous nos voisins que nous le sommes ici et à Kerval, nous pourrions éliminer les risques de guerre.

Ses paroles me touchent profondément. Ainsi j'ai réussi. J'ai réussi à créer un ordre d'hommes avec assez de grandeur d'âme pour faire le bonheur de leurs concitoyens, dans l'ombre. Lutter pour améliorer la Société, pour le bien de cette planète !

— Nous avançons, poursuit Inakos, mais lentement. Personne ne connaît notre existence, personne n'a jamais eu de soupçon à travers les siècles. C'est notre grande victoire, car si nous étions découverts, nous serions pourchassés par les gardiens de la loi. Et puis tu sais que le temps ne signifie rien pour nous.

— Revenons aux de Kerval. Qui sont les grandes familles ennemies ?

— La plupart de celles qui ont le pouvoir, à part Jon le Protecteur, qui ne songe qu'à Rangel et tâche de maintenir l'équilibre des puissances, ce qui représente des prodiges de diplomatie, d'autant qu'il doit faire la même chose avec nos grands voisins. Pratiquement il s'agit des de Santos qui ont la Délégation à l'Agriculture, des de Parsk qui ont celle des Alcools, des de Pelous aux Finances Publiques, des de Sare au Commerce extérieur, des de Bizi à la Politique étrangère et surtout des de Tifen à la Police. Tous ces gens à un degré ou un autre sont hostiles à Jaïs de Kerval.

— Leur puissance vient des fonctions qu'ils occupent ?

— Pas seulement. Ils sont tous très riches. Ils traitent des affaires et s'échangent l'un à l'autre des facilités.

Voilà donc pourquoi Jaïs était sur le sable, pour des raisons politiques... alors qu'il n'en fait pas. Seulement c'est un ennemi potentiel ! J'y vois plus clair maintenant.

— De qui dépend l'imprimerie ?

— De Sal Gasaji, Délégué à la Connaissance.

— Comment est-il ?

— C'est un homme honnête. Il occupe un poste sans importance et personne ne fait de pression sur lui. De toute façon il les repousserait, il est vraiment bien.

Je me lève en me frottant les mains.

— Alors je les tiens, ces canailles, ces salopards ! Dis-moi, qui sont les Délégués à l'Artisanat et à l'Industrie ?

— Le même : Gujil de Finapi. Un personnage déplaisant, qui vient d'ailleurs de réussir une affaire aussi rémunératrice que honteuse. Il a ruiné et fait emprisonner les propriétaires des ateliers d'armements

pour devenir le seul fournisseur de l'armée. Comme il est déjà le fournisseur officiel de vivres et d'antlis, il a maintenant un formidable marché exclusif ! Il a bien combiné cela avec de Pelous le Délégué aux Finances et de Sin le Délégué aux Armées.

Tiens, tiens, le père de Ramil ! Je sens en moi cette vieille fièvre qui monte lorsque je vais entamer une partie difficile. Il faut mettre un peu d'ordre dans ce régime politique. Je réfléchis à la première carte que je vais jouer.

— Frère, ma mission est claire, je vais secouer ce panier de crabes...

— Ce quoi ?

— Oh ! rien, une vieille expression d'un pays lointain d'où je viens. Nous allons nettoyer tout cela et la Confrérie va m'aider. Peux-tu empêcher de Finapi, le Délégué à l'Artisanat d'agir contre moi ?

— Je sais comment le paralyser momentanément, mais pourrais-je m'expliquer ton projet ?

— Les deux entreprises que j'ai montées au sud de la ville vont dépendre de l'Industrie et de l'Artisanat.

— Ah ? fait-il songeur. Eh bien, fais-toi donner un droit d'exploitation privilégié par le Protecteur, il le peut.

— Et de Finapi ?

— Il ne pourra plus rien faire.

— Peux-tu te charger de nous faire accorder ce droit ?

— Oui, je verrai le Protecteur dès demain. Mais, en général, je préférerais être tenu dans l'ombre.

— D'accord. J'ais ira faire sa demande officielle l'après-midi.

— Ce sera prêt, je pense.

— Dis au Protecteur que ces entreprises travaillent pour la gloire de Rangel et sa puissance. Préviens aussi le Délégué de la Connaissance que notre imprimerie va sortir chaque dizaine ce que nous appelons un journal, une feuille de nouvelles, vendue bon marché et à qui le voudra.

En prononçant ces mots je pense qu'il faudra abonner les tenanciers d'auberges. Ils récupéreront ainsi une clientèle supplémentaire et fourniront des ventes régulières. Pour l'instant, je me moque de la rentabilité, mais le journal doit continuer à paraître et par conséquent ne pas coûter d'argent. Mes pierres ne seront plus là après mon départ pour rétablir un budget défaillant. À propos, je n'ai plus de pierres il faut que je dise à HI de m'en envoyer.

Je salue fraternellement Paz Inakos en lui donnant les cinq accolades des Bâtisseurs-Princes, et je m'en vais.

Je n'ai pas fait cent mètres que je vois surgir d'une petite rue Ramil de Pelous et son ami le colosse dont je ne connais pas le nom, tous deux montés sur de magnifiques antlis. Ils sont un instant surpris puis

je vois un mince sourire sur le visage de Ramil qui glisse quelques mots à son voisin. Ensemble ils éperonnent leur bête et foncent sur moi, écartant les passants en criant.

Rapidement ma langue bascule le contact de l'émetteur de ma molaire et je murmure :

— Lou, arrive vite, je suis attaqué par Ramil et un autre cavalier.

HI va me relayer et donner ma position exacte au robot qui ne tardera pas. En attendant, je respire pour me calmer et me place au milieu de la rue. Il me faut de la place pour agir.

Les sabots des antlis font jaillir des étincelles en virant vers moi. Immobile j'attends et au dernier moment je feinte à droite et plonge à gauche. J'entends une rumeur dans la rue. Ramil n'a pas le temps de corriger la trajectoire de sa monture et son antli me frôle. Son copain étant de l'autre côté, je roule à terre indemne. Sans perdre de temps, je fonce derrière eux, pendant qu'ils arrêtent leurs bêtes lancées pour faire demi-tour. Il ne faut pas leur laisser la place de relancer leurs antlis.

Je me trouve à cinq mètres lorsqu'ils me font face à nouveau. Je me plante les jambes écartées et lance, aussi calmement que possible :

— Êtes-vous confortablement assis, Ramil de Pelous ?

Il tire sur les rênes avec rage.

— Vous avez effrayé ma monture pour me faire tomber, dit-il d'une voix forte, pour les spectateurs.

— Allons, je réponds en me moquant carrément, un cavalier comme vous ne tombe pas ! Ne vous donnez donc pas tant de mal, descendez d'antli et qu'on en finisse...

— Voilà que vous m'insultez ? Cette fois je ne peux éviter le combat, tant pis pour vous.

Suivi de son ami, il saute à terre sagement. C'est un homme entraîné que je vais avoir à affronter. Il met la main sur la garde de son épée, aussitôt imité par son ami le colosse. Je réagis tout de suite en lançant d'une voix forte pour être entendu des passants qui commencent à se grouper :

— Est-ce que j'aurai deux adversaires à la fois ? As-tu si peur de moi, de Pelous ?

Je dois avoir l'air très à l'aise, ce qui n'est pas du tout la vérité. Après tout, c'est mon premier combat à l'épée !

— Je vais vous tuer. Cal de Ter, riposte le jeune homme. Boz n'est ici que pour raconter ce qu'il aura vu.

— Et si moi je vous tue ?

— Ce n'est pas possible... Mais si j'étais blessé, par un hasard extraordinaire, Boz... ferait ce que lui indiquerait sa conscience.

Autrement dit j'aurai un adversaire de plus. Je ne me donne même pas la peine de lui montrer que je ne suis pas dupe. D'ailleurs il

avance d'un pas et dégaine si vite que je ne vois pas l'épée sortir du fourreau. Il a voulu m'impressionner... et y a réussi ! J'ai beau savoir que HI m'a donné des connaissances d'escrime très supérieures à ce que l'on connaît à cette époque, j'ai une frousse carabinée qui inonde mon cœur d'adrénaline. Et puis la réaction, classique chez moi, est là brutalement. La colère me prend, je lui en veux d'avoir provoqué cette frousse, une colère si grande qu'elle chasse la peur en une seconde !

L'épée à hauteur de la poitrine, il avance vers moi. À mon tour, je dégaine, lentement. La pointe basse je le laisse venir. C'est une attitude normale en escrime moderne mais qui le décontenance.

— Eh bien ! monsieur, mettez-vous donc en garde !

— Je vous attends, mon petit.

Son visage se crispe. J'aperçois ses yeux qui suivent la pointe basse de mon arme. Manifestement, il préférerait toucher mon « fer » comme disent les escrimeurs, c'est-à-dire avoir le contact de ma lame. Il n'est pas habitué à cette position et se pose des questions, ce qui me convient.

Las d'attendre, il se fend soudain mais sans y croire tout à fait à mon avis, il n'a pas poussé à fond son attaque. Immobile, d'un léger déplacement du poignet je relève ma pointe et dévie sa lame qui glisse le long de la mienne et passe à ma droite hors de portée de ma poitrine. Tout de suite je tends le bras et pour éviter de s'embrocher lui-même, il doit rompre précipitamment.

J'ai un petit rire insultant qui lui tire un grognement de rage pendant qu'il se remet en ligne et attaque au ventre cette fois, dans les lignes basses. Je pare, en quinte et riposte à la poitrine. Il pare tierce et passe sous mon épée pour attaquer à une vitesse folle au visage. Je me demande comment ma lame dévie la sienne in extremis !

Il recule une nouvelle fois et, en attendant son attaque, je lis dans ses yeux que maintenant il va y aller à fond. Il pense avoir pris ma mesure et le meurtre est inscrit dans son regard.

Quand il avance, je suis prêt. Je lève ma pointe que la sienne vient aussitôt tâter à petits coups, un truc qui permet de mesurer la poigne de l'adversaire. Je sens son petit coup puis le suivant, très sec, vient derrière, à mi-longueur de ma lame. Si je n'avais pas connu le truc, mon épée se serait baladée un instant, assez en tout cas pour lui laisser le temps de me transpercer !

Passant ma pointe sous sa lame je menace sa gorge d'une attaque sèche. Il réagit à une vitesse terrible et me fait la même chose. Nos épées se heurtent dans un cliquetis rapide. Je m'en tire par une feinté d'attaque alors que je recule d'un pas.

— Ramil, je lui dis d'une voix froide, je ne vais pas vous tuer. Je vais vous marquer à jamais pour que vous ne puissiez plus oublier que vous êtes un mort en sursis grâce à ma bonté !

Il pousse un grondement de colère et attaque comme un fou. Pendant la minute qui suit, j'ai l'impression de me dédoubler, regardant, ébahi, un autre moi-même parer, éviter la lame ennemie riposter, avec une aisance, une maîtrise qui me stupéfient ! L'enseignement hypnotique de HI est tout simplement prodigieux ; il a fait de moi un escrimeur de premier ordre.

Je me surprends à guetter la faille, le moment où il va ralentir son action. Sur une attaque en quarte, je lie son fer d'un mouvement rapide du poignet qui le prend au dépourvu. Une voix me crie au fond de moi-même « c'est le moment, là, maintenant ».

D'une petite secousse sèche, j'éjecte sa pointe sur le côté. Il n'a pas le temps de se reculer, déjà comme un serpent qui attaque, mon bras s'est détendu, la pointe de mon épée fouette l'air et vient frôler sa joue droite qui s'ouvre en deux, de l'œil à la mâchoire, comme coupée par le scalpel d'un chirurgien !

Il pousse un cri en montant la main à son visage.

— Il vous reste encore une joue, Ramil de Pelous. Venez que je vous la marque aussi...

Fou de colère, il se rue sur moi. Je pare d'un déplacement de la main en tierce, puis, très vite, gardant le contact de sa lame le long de ma garde, je décris de ma pointe un cercle autour de sa garde à lui. Avant qu'il n'ait eu le temps de comprendre que nos épées sont liées, je donne un coup brutal vers la droite.

Son épée s'envole, allant retomber à plusieurs mètres... Ma pointe vient aussitôt s'appuyer contre sa gorge.

— Seconde fois que je vous épargne, la dernière. Ramassez votre épée, j'ai encore du travail à faire sur l'autre côté de ce visage.

Le sang ruisselle de sa première blessure à la joue.

— Boz, étri-pe-le !

Le colosse dégaine et fonce sur moi. Je frappe brutalement sa lame à mi-longueur et saute sur le côté. Ma pointe fouette l'air et le grand gaillard pousse un hurlement... Je lui ai proprement fendu les fesses !

J'entends vaguement l'éclat de rire des spectateurs tout en surveillant mon adversaire. Ça ne lui suffit pas. Utilisant sa force, il me charge, comptant me bousculer. Cette fois j'en ai assez. Je romps d'un pas et quand il avance à nouveau, je frappe sa lame de toutes mes forces. Un claquement. Il ne lui reste plus qu'un tronçon d'épée dans la main. Sans attendre, je fouette l'air et tranche sa manche de l'épaule au coude. Je suis sûr de lui avoir fait une belle entaille. Enfin ma pointe remonte et je lui fais ma marque à la joue !

C'est à ce moment seulement que je prends conscience de ce qui se passe autour de moi dans la rue. Les passants sont à une dizaine de mètres et regardent médusés.

Au premier rang, Lou est prêt à bondir, la main sur son épée... Je

ne l'ai pas entendu arriver, pourtant son antli n'est pas loin.

— Ramil de Pelous, chaque fois que tu te regarderas dans un miroir, tu te souviendras que je t'ai épargné deux fois, que tu as été humilié en public, et tu n'empêcheras pas que cette histoire se répète. Jamais tu ne pourras inspirer de respect, seulement des sourires...

Je fais demi-tour, laissant les deux hommes immobiles au milieu d'un cercle de spectateurs, et vais vers Lou. À pas tranquilles nous partons entre la rangée de passants qui s'écartent respectueusement.

— Je suis en retard, me glisse Lou pour ne pas être entendu, j'étais chez ton ami Paz Inakos, la guerre vient d'être déclarée par le territoire de Doustine, le voisin du nord !

## CHAPITRE V

Entouré de sa cour, le Protecteur se tient sur une petite butte dominant la plaine. À gauche, en bas, une centaine d'hommes vêtus d'un uniforme entièrement noir, depuis le chapeau jusqu'aux bottes où tranchent des éperons d'argent, s'affairent autour d'une batterie de six canons de bronze, sur roues. Ce ne sont pas des machines de guerre élégantes. Certes, elles font massif et lourd, et le sont effectivement.

Six attelages de huit antlis les ont amenés et sont parqués à l'écart pendant que les hommes chargent les canons par la gueule, tassant poudre et bourre.

Plus loin, là-bas à droite, à un bon kilomètre, la plaine est plantée de planches de bois de deux mètres de haut, simulant des soldats.

Houspillés par Podji, montant un magnifique antli marron foncé dont les taches du pelage sont presque invisibles, les hommes ont fini de charger. Les chefs de pièce font leur réglage, le boutefeux allumé à la main, puis se redressent indiquant qu'ils sont prêts. Podji enlève alors son chapeau et l'agite à bout de bras.

— Nous sommes à vos ordres. Protecteur, dit Cal qui se tient sur la butte à ses côtés vêtu d'un magnifique ensemble gris perle.

Jaïs est un peu plus loin avec Léna, Toug de Silem et la famille de celle-ci. Derrière, les bavardages, les remarques ironiques s'apaisent un peu pour devenir un fond sonore. Les Dignitaires, Délégués, Sous-Délégués, sont tous là avec du reste plusieurs centaines de personnes, venues de Blirod, étirées le long de la plaine.

Cal a dû faire bien des efforts pour ne pas se cabrer en entendant les remarques blessantes échangées derrière lui. Gugil de Finapi a été le plus mordant. Il a mal accepté de ne pas contrôler cette affaire d'armement, d'en être évincé ! Surtout au moment où le Protectorat doit faire face à une guerre.

Il y a là également trois Grands Capitaines, dont les armées sont sur

le point de partir en campagne. Le Protecteur observe les canons, les planches, et se tourne vers le Terrien qu'il fixe un instant avant de répondre.

— Allez, monsieur de Ter.

Cal fait deux pas en avant et se tourne vers la cour.

— Nous allons tirer, une pièce après l'autre. Le bruit sera terrible. Ne soyez pas effrayés, restez sur place où vous ne craignez rien.

— Allons, pas tant de comédie. Cal de Ter ! crie Gugil de Finapi. Dépêchez-vous de nous distraire, nous sommes pressés de rentrer. Des affaires sérieuses nous attendent.

Cette fois Cal a chaud aux oreilles.

— Voulez-vous me faire plaisir, monsieur le Délégué à l'armement ? Allez donc vous placer là-bas, parmi les planches...

— Je ne risquerais pas davantage qu'ici où souffle ce courant d'air !

— Méditez ces paroles, monsieur, voici ma réponse.

Le Terrien agite soudain son chapeau. En bas le chef de la première place a déjà plaqué son boutefeux contre la lumière de la culasse. Dans la seconde suivante, une détonation secoue l'atmosphère, pendant qu'un nuage de fumée blanche entoure la pièce.

Bien qu'il s'y soit attendu, Cal sursaute ; ces canons sont en tout cas bruyants ! Après un moment de stupéfaction, c'est l'affolement dans la foule. Quant à la cour, la moitié a reculé en courant d'une bonne dizaine de mètres, l'autre est à terre ! Le Terrien aperçoit le Délégué à l'armement, accroupi, un bras levé pour se protéger. Il éclate d'un rire sonore, lui lançant :

— Relevez-vous donc, monsieur, et voyez ce qu'il resterait de vous si vous aviez eu l'imprudence de vous placer parmi les planches.

Là-bas aussi il y a un nuage de poussière en suspension doucement chassé par le vent. Une large trouée a été percée dans l'alignement des planches. Tout a fonctionné à merveille, le canon, la qualité de la poudre, l'évaluation de la charge type et la méthode de visée.

Cal jette un d'œil vers les batteries. Il ne faudrait pas que ce soit également la panique dans les rangs des soldats ! On les a habitués, ces derniers jours, à entendre des explosions, mais de faibles charges seulement. Il fallait les entraîner, de même que les antlis, bien sûr, pas question que tout le monde s'enfuie au premier tir. Pour le reste, les soldats ont répété les manœuvres de chargement et de mise en place avec du sable en guise de poudre.

Non, personne n'a bougé. Les hommes sont toujours à cinq pas derrière leur pièce, dans un garde-à-vous impeccable. Podji a bien travaillé.

Cal jette un d'œil au Protecteur, cette fois. Il est pâle et n'a reculé que d'un pas. Courageux, cet homme ! La cour est encore terrorisée, mais tant pis. Nouveau coup de chapeau et les cinq dernières pièces



enchaînent...

Cette fois il ne reste sur la butte que le Protecteur, les Grands Capitaines qui ont davantage de sang-froid et les amis du Terrien longuement prévenus auparavant et dont la confiance en lui leur a permis de surmonter la peur.

— Les canons vont être rechargés, Protecteur, et ils tireront ensemble cette fois. Le bruit sera nettement plus fort. En attendant, voyez le résultat sur les planches. Si une troupe ennemie s'y était tenue, elle serait décimée...

En effet, les six boulets ont fait des ravages.

— Extraordinaire, extraordinaire, murmure le Protecteur les yeux brillants. Avec cela nous pourrions terminer cette guerre en quelques mois. C'est le salut pour Rangel et la paix...

Il se tourne vers les trois soldats.

— Votre avis, messieurs ?

— Aucune armée ne résistera à ces engins, pour peu que nous puissions en avoir chacun quelques-uns.

Cal intervient. C'est le moment d'obtenir ce qu'il veut.

— Il ne tient qu'à vous. Protecteur, d'accorder à Podji de Kerval un brevet de capitaine et ces canons seront à la disposition de vos armées. Nous pouvons en fabriquer d'autres... mais il faudra du temps pour obtenir le métal nécessaire.

Le Protecteur a une ombre de sourire. Il a compris qu'on vient de lui forcer la main.

— L'urgence de la situation exige des décisions promptes. Vous pourrez lui dire que cette fois son brevet ne causera pas autant... d'interventions. Il recevra un brevet de capitaine de la Garde du Protectorat. Qu'il vienne le chercher aujourd'hui même au palais.

Ainsi ce n'est pas le Protecteur qui a éconduit Podji ? Cal note le fait en donnant aux canons le signal de la salve. Juste avant le tir, il ressent deux petits claquements dans sa bouche !

HI l'appelle d'urgence par l'émetteur-récepteur de sa molaire. Que se passe-t-il pour que HI intervienne de cette manière ? Il avance de quelques pas, comme pour mieux voir, agite son chapeau et murmure rapidement :

— Parle après la salve.

Un bruit effroyable. Les six canons ont disparu derrière un nuage de fumée. Tout de suite HI envoie son message.

— Cal... Une planète folle a été décelée sur la trajectoire arrière des Koz... Elle se dirige droit sur nous !

## CHAPITRE VI

### CAL

Le module s'arrête enfin dans la grande salle, sur son berceau, sous le cône d'éjection principal de la base. Je saute à terre et cours le long des couloirs pour gagner la salle de contrôle. Ma sacrée rapière me gêne et je déboucle le ceinturon sans m'arrêter, laissant tomber tout le fourbi au sol.

Tout à l'heure j'ai rapidement prévenu Jaïs que je m'absentais pour quelque temps, le mettant au courant de l'accord du Protecteur. Je me suis ensuite éloigné à antli. Hors de vue, je suis parti au grand galop pour me mettre à l'écart de la ville le plus vite possible et gagner un endroit désert où un module pourrait venir me prendre. C'était risqué en plein jour, mais tant pis. Pas une seconde à perdre !

Mon appartement... Je traverse sans m'arrêter pour aller m'asseoir dans la pénombre de la salle de contrôle. Je bascule tous les contacteurs orange, à gauche, commandant la détection. Les mauves maintenant... Voilà, la base est désormais à mes ordres.

— Ton rapport, HI ? Comment cette planète folle a été repérée ?

— Par l'étude des photos cosmiques du dernier millénaire pour retrouver la trace des Koz, comme tu me l'as ordonné. Une anomalie a été remarquée. La disparition momentanée d'une série d'étoiles lointaines. Comme si un corps les masquait.

Évidemment, une Folle circulant exactement entre deux systèmes ne reçoit plus guère de lumière et, dans certains cas, n'est pas visible à l'observation simple. Or cela fait un millénaire que j'ai interdit les observations par trains d'ondes, me bornant à une sorte d'astronomie simplifiée. Enfin simplifiée à l'échelle de la base...

— Tu as déterminé sa trajectoire future ? Insensible, la voix du grand cerveau répond immédiatement :

— Elle vient percuter Vaha de plein fouet.

Je suis sur le point de lui demander s'il est certain de ses calculs

quand je me ravise in extremis. Absurde ! Un ordinateur de la classe 314 ne commet pas d'erreur...

Bon sang ! que faire ? Je me sens le crâne vide, sous le coup de l'émotion. Évidemment, moi je m'en tirerai toujours en fuyant en dijar. Mais ça me rappelle trop la fuite de Terre, en catastrophe, avant l'anéantissement total. Je pourrais emmener les banques mémorielles de HI... Elles contiennent toute la Connaissance des Loys... Mais les Vahussis ? Mes descendants ? Et puis comment exploiter ces connaissances sans ordinateur géant ?

Je passe les mains sur mon visage pour tenter de reprendre mon calme.

— Est-ce que ça s'est déjà produit dans le passé ?

— Jamais, selon mes banques.

— Mais, enfin bon Dieu ! il doit y avoir un moyen de dévier cette foutue planète !

— Rien n'a été prévu pour ce cas.

— Et si on la fait sauter ?

— Les perturbations seront très graves, la planète folle est déjà trop proche, trop enfoncée dans ce système solaire. En outre, elle semble accélérer encore dans notre proximité.

Tout est de ma faute. Si j'avais laissé les sondeurs lointains en action, on l'aurait décelée plus tôt et je l'aurais fait sauter ! Avant son entrée dans ce système, dans le vide des confins intergalactiques. Mais un je-ne-sais-quoi me disait de faire le silence autour de Vaha. Ces sondages auraient pu être décelés... Une prudence idiote dont je me mords les doigts.

Non, j'avais raison ! Je n'ai rien pour me défendre contre n'importe qui. Du matériel, ça oui, mais pas d'hommes, pas d'humains, je veux dire. Je suis seul, désespérément seul...

— L'absence de surveillance profonde est cause de ce retard.

Ma parole, HI est en train de m'engueuler ? Ça rompt ma crise de remords et me libère d'un seul coup.

— Où sont les super-robots ?

— Lou est avec Podji ton descendant, les autres sont à la poudrière.

Dire qu'il y a tant de choses à faire à la fois, jamais je n'y arriverai...

— HI, je veux que tu cherches ce qui peut faire dévier une masse pareille, le principe seulement. Fais aussi préparer un dijar, je veux aller voir à quoi ressemble cette Folle. Autre chose, as-tu des super-robots en fabrication ?

— Tu n'avais commandé qu'une série de quatre. Il faudra plusieurs semaines pour équiper les carcasses restant.

— Combien en as-tu ?

— Quinze.

— Fais-en un en priorité et enchaîne sur les autres. Branche-moi maintenant sur Lou, passe-le-moi sur l'écran central.

Devant moi des rayures traversent l'écran mural. Un micro-satellite d'observation en vol quelques centaines de mètres au-dessus du sol nous envoie une image du robot. Je contemple Lou occupé à diriger le convoi de canons qui rentre à la poudrière. Pas trace de Podji qui a dû se rendre en ville, au palais...

Un voyant s'allume, vert ; je me penche instinctivement pour parler à mon robot préféré.

— Lou, je pense que tu peux quitter l'escadron d'artillerie ?

Il pique un petit galop pour me répondre à l'abri.

— Podji a engagé un lieutenant qui connaît suffisamment les canons.

— Bon. Salvo et les autres ?

— Salvo est à l'imprimerie, Belem est resté à la poudrière pour surveiller un galetage, Ripou stocke du salpêtre.

Je réfléchis un instant.

— Dis à Belem de rester sur place avec les Vahussis, que les autres te rejoignent, votre présence m'est indispensable. Je veux que vous soyez à la base dans trois heures.

— Bien.

\*

Dans ma chambre, je passe une combinaison violette. Ici la tenue de cette époque ressemble à un déguisement ! Je vais ensuite dans la pièce de séjour dont les fausses baies montrent aujourd'hui une longue plaine aux herbes hautes, agitées par le vent. Je me fais servir un verre de cognac blond, reproduction exacte de celui que l'on trouvait sur Terre, et que HI a pu reconstituer d'après ma mémoire inconsciente entièrement enregistrée pendant mes séjours en hibernation. Il prélève l'espèce de raisin sauvage que l'on trouve dans les îles de l'archipel du sud-est et dont j'ai ramené des plants au cours de mon dernier séjour sur Vaha. HI en fait planter quelques hectares dans des coins déserts et me fabrique ainsi du cognac, du whisky, Cutty Sark en particulier, et même un excellent Champagne ! Mon petit luxe... Car il existe à la base une quantité d'alcools venant de tous les coins de la galaxie.

J'ai été entraîné bien loin dans ma rêverie car HI me fait prévenir que sa synthèse est terminée. Je passe aussitôt dans la salle de contrôle.

— Deux incidents seulement pourraient dévier une masse de cette importance : la gravitation et la perturbation tangentielle.

— La gravitation ?

— Oui, la présence d'une masse ou d'une quantité de masse supérieure à la Folle ; un système, par exemple.

— Si je pouvais amener des planètes sur son passage pour la faire attirer, je commencerais par la pousser ailleurs, je réponds assez vivement. Ta seconde hypothèse c'est quoi ?

— Une perturbation latérale, le long de sa trajectoire.

Ça me donne brusquement une idée.

— Importante, je demande ?

— Plus que les moyens en énergie de la base ne le permettent.

Je ne me décourage pas.

— Attends... Ces perturbations, elles pourraient être causées par des explosions de surface ?

— Aucune explosion ne serait assez puissante pour opérer une déviation, à moins d'en amener la charge à un niveau où la Folle éclaterait.

— D'accord, mais quel serait l'effet d'une explosion souterraine dans un cône d'éjection orienté ?

— Un basculement sur l'axe de rotation, éventuellement une oscillation autour de sa position d'équilibre.

— Et une série d'explosions synchronisées ? On n'aboutirait pas à une déviation de trajectoire ?

Un silence de près de deux minutes. Il a dû en faire des calculs de probabilités, HI, à la vitesse à laquelle il opère !

— Je dois procéder à des études plus précises, avec des données particulières sur l'épaisseur de l'écorce planétaire, sa composition et d'autres facteurs encore, mais en principe une série d'explosions synchronisées sur le rythme d'oscillations a des chances d'aboutir à une déviation et aussi à l'éclatement. À égalité de possibilités.

— Quelle recommandation as-tu à me proposer ?

— Les calculs de probabilités raisonnables indiquent qu'il faut fuir Vaha, cette planète est condamnée. Tout ce que la base comporte de véhicules spatiaux, modules d'exploration, modules de transport et dijars doit être chargé de ce qui peut être récupéré sur la base pour une installation future ailleurs. Les chaînes de fabrication doivent être démontées et stockées dans les soutes des dijars et du seul transport lourd, le *Galab*. Ce sont les consignes des Loys pour une occasion de ce genre, le plan existe.

— Les Vahussis sont fichus ?

— Raisonnablement, oui.

Raisonnablement ! Il en a de bonnes... Ce côté tranché, mathématique, me hérisse et j'insiste :

— Ces explosions orientées n'ont aucune chance de modifier la trajectoire sans faire éclater la Folle ?

— J'ai déjà répondu : en gros une chance sur deux. C'est trop peu

en face de la pente de la base pour choisir raisonnablement cette solution.

Il y a des jours où HI m'exaspère terriblement. Je ne veux pas m'avouer vaincu. Ce n'est pas seulement le fait de repartir dans l'espace à la recherche d'une planète viable qui me touche, cette fois ce serait avec une véritable armada, mais je ressens une sorte de déracinement. Je suis chez moi sur Vaha, c'est ma patrie, une seconde Terre beaucoup plus aimée que la première parce que je suis pour quelque chose dans son évolution. Et je suis vraiment attaché aux Vahussis.

— Je vais aller voir cette Folle. Prépare-moi un dijar. Je partirai dès que les robots seront arrivés.

Pendant mon absence, commence à préparer le plan d'évacuation mais ne fais rien démonter encore. Et accélère la finition des super-robots. Quoi que je décide, j'aurai besoin du maximum de monde. Sur la Folle, je ferai des sondages complets, enregistre-les au fur et à mesure. On reparlera de la décision finale lorsque tu les auras analysés à fond.

\*

Voilà la Folle. Un bloc brunâtre aux reflets curieusement argentés. L'image emplit l'écran de visibilité du poste de pilotage du dijar. Je pilote à la main pour me placer en orbite et freine sèchement. Le grand dijar s'enfonce.

— C'est une planète assez jeune, dit Salvo, penché sur le tableau de synthèse des analyses spectrales automatiques.

Je tourne la tête. Effectivement, les lignes de fractures sont très hachées sur le petit écran, indiquant un sous-sol très dense et peu poussiéreux.

— On va descendre assez bas, dis-je dans mon micro de combinaison à l'intention de Ripou que j'ai placé à tout hasard dans la centrale de tir frontale.

— Lou, je veux une analyse parfaite de cette planète, masse, composition, spectre, tout. Transmets à HI régulièrement.

— D'accord.

Pendant qu'ils s'affairent, je freine encore. La visibilité est parfaite, ce qui indique qu'il n'y a aucune atmosphère.

Voilà la surface. On survole le sol à 8000 mètres. En fait de sol, je sursaute en m'apercevant qu'il s'agit d'un immense océan gelé ! D'où peut bien venir cette sacrée Folle ? À la suite de quel éclatement de système a-t-elle été lancée dans le vide, elle qui aurait pu porter la Vie ?

— On va se poser, j'annonce. Salvo, prépare-moi un scaphandre...

Tu resteras à bord. Lou et Ripou me suivront.

Je cherche un endroit qui m'inspire. Partout des blocs de glace. Non, voilà maintenant la côte avec des montagnes acérées comme des poignards. L'érosion n'a pas fait encore grand-chose ici. Je repère une plaine, qui doit s'étendre sur plusieurs centaines de kilomètres, entre deux massifs montagneux, et descends aux moteurs anti-G. Encore de la glace !

Je comprends soudain. Ce n'est pas exactement de la glace mais plutôt une atmosphère... gelée ! Que s'est-il passé ici pour glacer l'atmosphère ? On dirait une planète congelée !

Cette découverte m'a un peu secoué. C'est que là-dessous il y a la Vie ! Machinalement je pose le dijar, le mets entre les mains de Salvo et me lève pour enfiler la combinaison-scaphandre, guère plus encombrante que les combinaisons de plongée sous-marine d'autrefois sur Terre. Elle pèse cinq kg et je la sens malgré tout. Normal, elle est en tissage métallique et comporte un casque avec son circuit fermé et une ceinture avec le dispositif anti-G et un désintégrant de combat dans son étui de cuisse.

Le sas s'ouvre et je déclenche l'anti-G. La gravité est comparable à celle de Vaha, légèrement plus faible que sur Terre par conséquent. Le sol... Hé ! ça glisse !

Lou et Ripou explorent les alentours en volant avec leur anti-G. Il est étrange de les voir sans casque. Je dégaine le désintégrant et le braque à pleine intensité vers le sol. Un nuage de gaz, d'abord, puis un trou apparaît. Lou descend chercher une roche, très bas.

— Ripou, dis-je, va faire analyser ça dans le labo du dijar. Je voudrais savoir si on pourrait creuser facilement.

Je repars à l'anti-G pour faire un tour. J'éprouve une curieuse impression, comme si je visitais une planète zombie. Il pourrait y avoir de la vie là-dessous, il y en a peut-être eu ? Quel dommage que tout ça soit gâché.

De retour au dijar, j'ordonne au cerveau-coordonateur de bord de faire un relevé géographique automatique et je décolle la machine pour faire quelques orbites. La Folle est à peine plus petite que Vaha, beaucoup plus grosse que la Terre par conséquent.

Terre ! Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Des débris dans l'espace. Longtemps que je n'y avais pas pensé. Maintenant ça ne me fait plus mal. Je ne ressens qu'une nostalgie vague. Ce que je n'arrive pas à accepter c'est la fin de Vaha.

Assis dans le fauteuil de premier pilote, je regarde vaguement l'écran frontal où la surface de la Folle se déroule doucement. Insensiblement, sans que je ne le cherche vraiment, la décision s'impose à moi : même cette Folle est trop belle pour en admettre l'anéantissement !

C'est un coup de poker que je vais jouer. Si je perds, je me retrouverai dans l'espace avec une armada. Une armada mais à moitié vide... Tant pis. J'appelle HI.

— Voilà ma décision, nous allons tenter de détourner la Folle. Les travaux pour cela auront priorité sur le déménagement de la base. Veille seulement à pouvoir embarquer le second cerveau-ordinateur-coordonateur qui te double, l'ensemble des banques de connaissances et au moins une usine complète de synthèse, avec ses chaînes de fabrications multiples et de montage. Maintenant pour la Folle, peux-tu déjà déterminer des sites pour les cônes, en fonction du sous-sol ?

— Il en existe plusieurs. La structure de la planète paraît jeune et cela pourrait modifier légèrement le pourcentage de réussite.

La joie tout d'un coup !

— Explique !

— La structure absorbera probablement mieux les ondes de choc grâce à une caractéristique d'élasticité planétaire, d'où une intensification de l'oscillation pour un même choc de départ. En tablant sur cette élasticité qu'il est possible de mesurer et prévoir, on peut espérer éviter la chaîne de fractures.

— Quel est le nouveau pourcentage de réussite ?

— Trop tôt encore. La solution correcte est toujours le départ.

Encore ! Les Loys seraient partis. Nous, Terriens, devons être un peu dingues... L'amour du beau geste. Cyrano ! HI reprend :

— Le programme complet est en route. Des robots vont être amenés sur place tout à l'heure pour préparer le montage des désintégrateurs géants et creuser les cônes... Autre chose, mes circuits secondaires signalent une observation anormale du réseau de satellites lointains réactivés.

Allons bon ! Quelle sorte d'ennui cette fois ?

— De quel genre ?

— Un objet métallique, fabriqué, appareil spatial probablement, en partie enfoncé dans le sol d'une planète mauve.

Les mauves, je le sais, sont des planètes où la Vie existe avec un certain nombre de variantes par rapport aux bleues du type Terre. C'est la première fois que je suis en présence d'une manifestation d'intelligence dans l'espace. L'histoire des Loys que HI m'a enseignée sous hypnose, il y a bien longtemps, m'a appris que, finalement, on rencontre peu d'ennemis dans l'espace... du moins à la première entrevue. Toute forme de vie arrivée aux voyages cosmiques est trop heureuse de trouver une autre intelligence, trop curieuse ! Ça change souvent ensuite, évidemment.

En tout cas je me sens curieux de savoir ce que c'est que cet engin. D'autant que s'il est enfoui dans le sol, l'engin est peut-être en panne et ses passagers morts depuis longtemps.



— Coordonnées ? je demande.

— 54-106 ;12386K-72W.

D'un doigt j'ai enregistré les chiffres sur l'ordinateur de navigation.

— C'est dans quel secteur, ça ?

— Dans l'ouest, le KIO. Une petite mauve répertoriée sans habitants, vie végétale de débordement, cinq années-lumière de Vaha.

Ma décision est prise. À l'échelle spatiale des Loys, cinq années-lumière c'est le même coin !

— Je passe en subespace pour aller voir à quoi ressemble ce truc.

Mes doigts pianotent sur le clavier de commandes. Le cerveau principal donne sa réponse : une heure de trajet. J'enclenche la navigation automatique qui lance le processus de sélection du cheminement à prendre, la meilleure position d'émersion à proximité de la planète, etc. Pas envie de faire le travail moi-même comme souvent. Je laisse quand même Lou en place gauche de second pilote pour parer à toute éventualité.

Comme d'habitude, le passage de la barrière-temps me secoue la carcasse. Ce que ça peut être désagréable, ce truc !

\*

Le sol de la mauve défile sur l'écran. Arrivé sur place, Lou s'est placé en orbite basse après avoir mis le dijar en défense. Finalement, une orbite basse permet une sécurité plus efficace. On a une chance d'échapper à un repérage et les fusées d'attaque sont immédiatement décelées.

Rien de tout cela pour l'instant. Je suis maintenant persuadé que l'engin inconnu est endommagé, sinon détruit.

Le sol est couvert d'une forêt dense, au point que je l'ai prise d'abord pour une immense prairie. Lou est en train de sélectionner les coordonnées géographiques de l'objet, le dijar effectue un long virage et fonce, dirigé par le cerveau de navigation.

On ralentit. Toujours la forêt. Vol stationnaire.

— Il va falloir dégager une surface pour se poser, dis-je. Lou, mets-nous à une cinquantaine de mètres de l'engin. Ripou, à toi !

Les désintégrateurs lourds entrent en action et tout de suite un trou apparaît dans la forêt, s'agrandissant jusqu'à devenir une surface assez vaste. Voilà, on peut descendre. J'ai repris les commandes.

Tout en posant le dijar en douceur, j'ai réfléchi.

— Salvo, l'ensemble de sondage affiche des rayonnements durs, non filtrés par la mince atmosphère, dis-je les yeux fixés sur le terminal à ma gauche. Tu vas sortir seul en éclaireur. Sois sur tes gardes, va jusqu'à l'engin et transmets tout ce que tu vois.

Les robots sont équipés d'un système très simple qui permet,

comme une caméra, de retransmettre ce qu'ils voient sur le grand écran du poste de pilotage. Ainsi je vais pouvoir observer d'ici comme si j'étais sur place.

Je vois le grand robot apparaître sur l'écran, suivi par les caméras de bord. Il s'élève à l'anti-G et monte au-dessus des arbres moins hauts que ceux de Vaha. Il est vrai que là-bas ils dépassent encore les immenses séquoias de Terre, avec leurs cent mètres de haut ! Je sélectionne les images envoyées par Salvo.

Il se glisse entre les branches pour descendre vers l'engin inconnu...

Le voilà ! Un choc immense me secoue... Mon cœur s'est emballé et cogne furieusement !

Malgré la végétation qui recouvre à moitié la partie apparente de l'engin, je reconnais une sphère...

Et elle ressemble... Ce n'est pas possible !...

Mes mains tremblent...

— Fais... fais le tour, j'ordonne à Salvo d'une voix mal assurée dans le micro.

Mon Dieu... Voilà la porte du sas. C'est... une capsule pénitentiaire terrienne ! Je la reconnais parfaitement. Exactement la même que celle où m'avait installé Giuse pour fuir la Terre sur le point d'exploser !

J'essaie de me calmer. Voyons, on a envoyé des dizaines de capsules avant notre départ... Oui, mais quel prodigieux hasard que l'une d'entre elles ait atterri dans ce système, alors qu'il y en a des milliards dans l'espace ! Or, Giuse me l'a dit dans l'enregistrement qu'il m'a laissé, il avait l'intention de décoller en même temps que ma capsule pour que nous naviguions ensemble... En hibernation à la suite d'une opération bénigne, je n'ai appris tout cela qu'en me réveillant dans la capsule monoplace, en orbite autour de Vaha, grâce à cet enregistrement qu'il y avait placé pour le cas où l'on serait séparé.

Forcément, lui devait d'abord se faire hiberner avant de plonger dans le subespace et il craignait que nos capsules, bien que programmées, ne se quittent.

Pas de doute, c'est bien une capsule ! Je revois le perpétuel sourire indulgent de Giuse, autrefois sur Terre, son amitié sûre au fil des années, malgré tout ce que mon attitude un peu fantaisiste de logicien avait de choquant pour lui, technicien pur. Sa fidélité aussi, pendant nos études lorsque nos copains se tenaient un peu à l'écart d'un futur logicien, un homme difficilement compréhensible et dont on se méfie...

Tout cela a traversé mon esprit en un instant. Et un autre choc : depuis le temps qu'elle est là, elle devrait être ouverte, cette sacrée capsule ! Or la noirceur de la coque m'indique que le sas n'a jamais

été ouvert ! Si il y a quelqu'un à l'intérieur, il aurait dû sortir ! Sinon il est...

Oh ! non, ce serait trop cruel de retrouver mon ami pour découvrir qu'il est...

Je me secoue. Cette pensée m'a rendu mon calme après le choc émotionnel de la découverte. Je suis à nouveau lucide.

— Salvo, rien de dangereux autour de toi ?

— Non, rien, répond sa voix dans les haut-parleurs.

— Alors je viens avec Ripou, ne touche à rien. Avec ces rayonnements durs, je dois m'équiper d'une combinaison de combat, à la fois solide et laissant toute facilité de mouvements, avec son casque, plus léger que celui que j'ai mis tout à l'heure.

Au moment de sortir, j'ai une idée.

— Ripou, amène un réservoir d'air et une cloison d'étanchéité.

Sans l'attendre, je déclenche ma ceinture anti-G et, la main gauche sur le petit bouton de commande, je monte vers la cime des arbres. Une ligne droite ensuite et je repère la capsule que Salvo est en train de dégager de la végétation alentour.

Je me pose près de lui quand j'aperçois une sorte de couronne de lianes se gonfler brusquement, là, à droite ! D'instinct je pivote dégainant mon désintégrant. Le bras à l'horizontale, je presse le bouton de mise à feu. J'ai le temps de voir une nuée de fléchettes jaillir avant qu'elles ne disparaissent en entrant dans le faisceau de rayonnement désintégrant !

Une sueur me monte au front. J'ai beau savoir que ma combinaison aurait résisté... j'aurais quand même subi le choc. Je balaie rageusement le coin. J'ai toujours eu une sacrée frousse de la vie végétale.

Salvo a terminé de dégager la capsule. Ripou arrive à son tour avec le matériel. Je fais aussitôt installer la cloison d'étanchéité autour de la porte de la capsule. C'est une sorte de sas ressemblant à une tente.

Je pénètre à l'intérieur avec Salvo et on referme derrière nous.

Le système d'ouverture du sas de la capsule... Je tire la poignée... et il ne se passe rien ! Bon sang ! Pourquoi cette foutue porte ne s'ouvre pas ? Je me tourne vers le robot :

— Découpe la serrure au laser.

Elle ne résiste pas longtemps. Un léger sifflement d'air qui s'échappe ; il devait y avoir une surpression à l'intérieur. Rapidement j'ouvre l'arrivée d'air et la cloison d'étanchéité se remplit. Salvo agrippe la porte et l'ouvre laissant voir l'intérieur du sas de la capsule.

J'entre tout de suite et presse le bouton d'ouverture de la porte intérieure donnant sur le poste principal de la capsule.

Rien...

J'essaie encore, plus longuement... Un ronronnement, pénible, se

fait entendre. La porte glisse par à-coups et une faible lumière s'allume. L'énergie est à bout ! C'est anormal car les piles doivent se recharger seules avec les bassins de cultures, c'est au moins une chose que les Loys ne nous auraient pas apprise.

Sans attendre, j'entre dans le poste et vais au compartiment arrière dont j'ouvre la porte. C'est là que je me suis réveillé en arrivant sur Vaha. J'ai l'impression d'être dédoublé. De me voir dans ma propre capsule il y a presque un millénaire...

Un homme est couché dans le sarcophage d'hibernation ! Un long corps blanc. Les cheveux châains et la barbe sont immenses, cachant le visage...

— Éclaire-moi, dis-je à Salvo d'une voix rauque. Une lumière blanche jaillit du milieu de son visage.

Je me penche sur le sarcophage transparent, à la hauteur de la tête de l'inconnu...

C'est Giuse !

Je crois bien que j'ai crié. Une joie immense me saisit. Je me tourne vers le tableau mural, les voyants de contrôle de l'hibernation émettent une faible lueur. La machinerie fonctionne encore : il vit !

Il n'y a presque plus d'énergie mais assez, semble-t-il, pour maintenir le système en activité.

Mais pour combien de temps, avec la dépense énorme que je viens de faire en commandant l'ouverture de la porte ? Si le système s'arrête, Giuse est fichu... C'est une terrible course contre la mort. Impossible de déclencher le processus de réanimation qui coûte cher en énergie et...

— Lou, tu m'entends ?

J'ai pris ma décision, il me faut l'aide du dijar.

— Parfaitement. C'est bien ton ami ? Comment peut-il savoir cela ? Pas le temps d'y réfléchir.

— Oui. Ripou va te rejoindre. Décollez le dijar et venez vous mettre en stationnaire juste au-dessus de nous. Vous nous prendrez en traction magnétique pour nous faire entrer dans la grande soute. Dès l'entrée, fais asperger la capsule de radiations pour stériliser toutes les saloperies de la coque. Dépêche-toi !

Il ne leur faut pas plus de quatre minutes pour saisir la capsule que je sens s'élever. Chaque seconde compte ; je les égrène, les yeux fixés sur le tableau où les voyants montrent que les mouvements de l'engin hâtent la fin des batteries, les lumières puisent en pompant les dernières ressources d'énergie...

— Vite, vite ! Lou, il va falloir brancher notre énergie sur le système de la capsule ; il est à bout. Prépare un câble d'énergie.

Une secousse. La voix de Lou m'arrive.

— Vous êtes à bord. Dans dix secondes la stérilisation sera

terminée.

— Mets le dijar en orbite automatique et viens nous rejoindre.

Je ne quitte pas les voyants des yeux comme pour leur insuffler ma volonté de tenir encore quelques minutes... La porte derrière moi s'ouvre. Plus besoin de sas puisque nous sommes dans la soute, et mes robots me rejoignent. Ripou tient un câble souple.

— Dans le poste de pilotage, je lui lance, sous le tableau de bord. Arrache le sélecteur de freinage, mais fais le branchement avant la modulation, il ne faut pas que l'on ait de surtension.

Dans ma tête le plan de l'alimentation se dessine pendant que je déverrouille mon casque que je lance de côté. Si au moins il y avait des commandes manuelles sur le système de réanimation, je pourrais ... Rien du tout, je ne connais rien en médecine !

Les voyants éclairent brusquement plus fort. La capsule est de nouveau alimentée ! Je me précipite vers le poste de pilotage, bousculant Salvo. Voyons, il doit bien y avoir le moyen de lancer le processus de réanimation automatique... Je cherche, suivant les circuits mis à jour en arrachant le panneau de protection... Oui, ça doit être ça. Je bascule une série de disjoncteurs et un ronronnement s'élève, tout de suite interrompu.

Je file au sarcophage. La lumière orange de fonctionnement ne réagit pas ! Bon sang ! que se passe-t-il ? Je retourne au poste avant pour enclencher l'ordinateur de bord que j'interroge en pianotant sur le clavier. La réponse s'inscrit sous mes yeux, au traducteur :

— Ordres initiaux modifiés, réponse impossible. Vacherie ! Je devine que Giuse a modifié son ordinateur de bord et il ne veut pas m'obéir. Il doit y avoir une clé mais comment la connaître ? Qu'a-t-il pu faire ? Il était spécialiste en cybernétique et j'imagine qu'il a dû prendre l'ordinateur sous son contrôle, en effaçant les ordres généraux de ces capsules pénitenciaires destinées à emmener dans l'espace les condamnés à la peine capitale. Lui seul sait comment faire démarrer un programme et il est en hibernation !

Je fonce au poste avant du dijar et j'appelle HI.

— HI, tu connais la situation ?

Une question idiote puisqu'il est en liaison constante avec les robots. Il se borne donc à acquiescer,

— Pouvons-nous passer en subespace, je poursuis ?

— Oui, mais que veux-tu faire ?

— Amener Giuse à la base pour que tu prennes le contrôle de l'ordinateur de la capsule. Sur place, tu pourras débloquer ce truc et sortir Giuse de son hibernation.

— Effectivement. Cependant il est préférable que tu rentres le plus vite possible. Je vais calculer des coordonnées d'émersion très proche de Vaha. Par sécurité, Lou va placer des sondes sur le corps de ton

ami.

\*

Un choc sec. HI nous pilote à distance et n'a pas été très doux à la réémersion. Je comprends pourquoi en sentant les moteurs s'emballer pour nous freiner, nous sommes à la limite de l'atmosphère ! Pour qu'il ait pris ce risque, il faut que HI soit inquiet pour Giuse et l'angoisse me saisit de nouveau.

Le dijar plonge à travers une couche de nuages. Voilà le pôle sud. La brume maintenant..., le sol tourmenté.

Au fond du cône d'éjection la grande salle de départ est illuminée. J'aperçois plusieurs robots-boules suspendus dans l'air. Ils portent un matériel étrange. La soute est ouverte de l'extérieur et, lorsque j'y arrive, une nuée de fils entrent dans la capsule. Tout cela a un côté « urgence » qui me glace. Jamais je n'ai vu HI agir de cette manière... Il m'appelle :

— Veux-tu que l'on injecte des banques à ton ami ?

Je suis surpris d'une telle hâte.

— Il y a le temps pour cela, non ?

— Non, je dois le tenter très vite. Il est possible que son esprit ne puisse plus le supporter après le seuil de réanimation profonde d'où je vais le tirer. Le subespace l'a mis en état de choc.

J'aimerais avoir le temps de réfléchir. Je ne sais pas si j'ai le droit de disposer de lui comme ça ? Et quoi choisir ? Il voudrait peut-être autre chose que ce que je vais déterminer ?... Voyons, s'il s'en sort, il faut que nous ayons des choses en commun, sinon...

— Bon, donne-lui au moins la banque de connaissances générales de la base...

Ça comprend la langue loye et des notices techniques appréciables. Au pire, il saurait se servir de presque tout ce qu'il y a dans la base, sans comprendre comment cela fonctionne.

— ...une banque de langue vahussie...

S'il veut venir avec moi sur la planète, c'est impératif.

— ... une autre de pilote du plus haut niveau qu'il pourra l'accepter, intergalactique, si c'est possible, il a toujours aimé piloter, et ... aussi de technicien supérieur en électronique et cybernétique. Tu penses qu'il ne pourra plus rien absorber par la suite ?

— De gros programmes, peut-être pas.

— Et tout ce que je t'ai donné ?

— Je ne sais pas encore. S'il y a une impossibilité, une saturation dangereuse, je t'en préviendrai, je le laisserai en sondage cervical constant.

— Fais pour le mieux.

Je ne peux rien dire de plus. Je me sens vidé, inutile. Le dernier survivant de la Terre, avec moi, est peut-être en train de mourir...

## CHAPITRE VII

Depuis sept jours Cal met au point la tentative désespérée pour sauver Vaha. C'est la seule solution pour oublier Giuse qui se débat contre la mort ou la folie, là-bas dans le laboratoire.

Malgré la technique prodigieuse des Loys, détourner une planète n'est pas une petite affaire. Il serait infiniment plus simple de la détruire ou de prendre la fuite.

Peu à peu une idée a germé dans l'esprit du Terrien. Au fond, pourquoi renvoyer cette Folle au hasard ? Si la technique de déviation marche, alors on peut calculer la trajectoire qu'elle empruntera ensuite. Et à ce moment-là il devrait être possible de l'orienter vers un système voisin de la galaxie, la mettre sous l'attraction d'un soleil. La capturer en somme...

Bien sûr, ça causera des perturbations planétaires considérables, les planètes voisines étant bouleversées par une modification de l'équilibre du système. Mais on peut choisir un système de planètes sans vie aucune, et sans espoir de vie !

L'idée l'a séduit et il peut maintenant aller voir Giuse dans sa cage de verre sans revenir bouleversé. HI a lancé un processus de réanimation lente, s'attachant à chaque organe séparément, qu'il régénère peu à peu. Il ne veut pas encore se prononcer sur les chances de Giuse.

Dans les ateliers, les quinze super-robots sont en voie de finition. Finalement, HI a mis tout le potentiel industriel de la base sur ce programme qui a été ainsi terriblement accéléré. On en est au modelage de leur visage. Parallèlement, un dijar est en cours de chargement des copies de toutes les banques de connaissances de la base, tandis que l'on monte les éléments d'un ordinateur géant J.I. 20.118, à l'image du double de HI que Cal a fait exécuter à son dernier réveil pour prévoir une défaillance du grand ordinateur de la



base. Il suffira par la suite d'ajouter des sous-ensembles pour reconstituer un cerveau aussi puissant et efficace que HI.

Cal sursaute, assis à son bureau, en entendant la voix tout près. Un robot-boule est là, suspendu dans l'air à un mètre du sol, masse d'énergie bleutée. Il transmet la voix de HI :

— Tu peux gagner le laboratoire, ton ami va se réveiller.

Le Terrien se dresse à moitié.

— Il est sauvé, alors ?

— Oui, j'ai pu le régénérer entièrement.

— Et pour l'hypno-enseignement ?

— Il a assimilé les banques que tu as indiquées. Pour le reste, j'examinerai son cerveau dans plusieurs semaines, mais il semble être à saturation au niveau supérieur.

— Que veux-tu dire ?

Il existe un barrage entre la mémoire supérieure et la mémoire profonde. Vouloir le forcer, risque de provoquer la folie. Chez toi il était ouvert, et il n'y a pas eu de problème.

— Tu penses que je suis au maximum, alors ?

— Techniquement, non, il reste une énorme partie du cerveau qui n'est pas utilisée. Mais personne n'a trouvé comment la stimuler ; c'est le troisième niveau, jamais atteint.

— Dans quel état est Giuse ?

— Il dort normalement et sera capable d'avoir une activité dès son réveil ; ce serait même souhaitable.

Les yeux de Cal brillent soudain. Giuse ! Désormais, il ne sera plus seul...

Il pénètre doucement dans le laboratoire. La plupart des fils ont été enlevés du sarcophage ouvert.

— Assieds-toi près de lui, ordonne HI par l'intermédiaire d'un robot-boule occupé à retirer les derniers sondeurs avec des tentacules d'énergie pure qu'il projette vers le corps. Je vais stimuler son cœur.

Un grésillement suivi d'un éclair bref et le corps de Giuse se cabre. Plusieurs secondes s'écoulent. Cal retient son souffle, le regard fixe tendu vers le visage de son ami.

Les paupières ont frémi... Une légère crispation de la bouche et soudain Cal voit les yeux de Giuse s'ouvrir, le regard aller de droite à gauche avant de s'arrêter sur lui... Au bout de 2 à 3 secondes le visage s'anime.

— Cal... Bon Dieu ! Cal !

La gorge serrée, celui-ci tend une main qu'il pose sur l'épaule de Giuse.

— Mon vieux Giuse... mon vieux... Ce que je suis content de te retrouver... Comment te sens-tu ?

— Ben... ça va. Je croyais que... Bon sang ! Cal, où sommes-nous ?

Et comment peux-tu être là, toi, dans ma capsule ?

Cal sourit. Voilà bien Giuse et son formidable équilibre. Il se réveille et tout de suite il veut comprendre.

— J'ai bien des choses à t'expliquer. Si on allait parler en mangeant quelque chose ?

— D'accord, mais tu sais, dans ces capsules, il n'y a pas grand-chose de b...

Les yeux ronds, il s'interrompt au moment où il s'aperçoit qu'il est nu. À demi dressé dans le sarcophage, il se tourne vers son ami.

— Tu m'as déshabillé, vieux cochon ?

Cal éclate d'un bon rire. Il retrouve son Giuse, avec ce sens de l'humour qui le ravit !

— Pas moi. Tiens, enfile ça, dit-il en tendant une combinaison vert d'eau que HI a fait déposer à côté.

— Zzzzz, dis donc, tu fais de la couture maintenant ? Je ne me souviens pas avoir mis ça dans ta capsule.

— Tu sais, depuis le temps les vêtements seraient en poussière.

Giuse, une jambe en l'air, en train d'enfiler le bas de la combinaison, se fait sérieux.

— Le voyage a duré longtemps, alors ?

— Oui, certainement, mais je ne sais combien. Allez, viens !

Il se dirige vers la porte qui disparaît dans le mur à son approche.

— Mais... ce n'est pas ma capsule ! dit Giuse.

— Non, je t'ai dit que j'allais t'expliquer. Patience...

Ils pénètrent dans la pièce de séjour de l'appartement de Cal au grand étonnement de Giuse qui a l'air stupéfait de trouver un ameublement typiquement terrien. Ils s'asseyent et Cal commande deux petits déjeuners.

— À qui parles-tu ? demande Giuse en regardant autour de lui.

— À HI, l'ordinateur central.

Giuse va poser une autre question lorsque Lou entre portant un plateau avec des bols fumants et de quoi nourrir un régiment.

— Giuse, je te présente Lou mon robot préféré. Le grand robot sourit pendant que la plus intense stupéfaction s'inscrit sur le visage de Giuse.

— Un rob... Tu te paies ma tête ?

— Pas du tout. C'est un robot, crois-moi. J'étais le seul être vivant dans cette base avant ton arrivée, depuis des millénaires.

— Des millénaires ? Mais alors où sommes-nous ?

— Sur la planète Vaha du système Omaru.

— C'est là qu'on a atterri ?

— Moi oui, toi tu étais sur une saloperie de planète végétale à cinq années-lumière d'ici.

— Eh ben voyons, tout à côté ! Et comment je me retrouve là ?

— Je suis allé te chercher dès que l'on m'a signalé la présence d'un engin là-bas.

— Avec ta capsule ?

— Non, en dijar. C'est un engin incomparablement plus évolué.

— Je suppose que cette planète Vaha est habitée par une race terriblement en avance ?

— Habitée, oui, mais ils en sont à peu près à notre Moyen Age. Mais écoute, on n'y arrivera pas comme ça, alors tais-toi que je te raconte tout depuis le début. Quel est ton dernier souvenir ?

— Attends... Je me suis allongé dans le sarcophage et j'ai fermé sa porte. C'était une bonne heure après le décollage, hier. Enfin hier, pour moi. Ta capsule était devant, pas très loin, mais j'avais l'impression qu'elle s'éloignait et je n'avais pas le moral. Après, je me suis réveillé ici.

\*

— Fabuleux...

Son bol vide à la main, Giuse secoue doucement la tête.

— Tu te rends compte, reprend-il, de la somme de coïncidences ? Cette planète d'abord, ta survie ensuite, la découverte de cette base et ta prise de possession malgré tous les risques de te faire désintégrer, et puis ma capsule, le mauvais fonctionnement de la réanimation qui m'a finalement sauvé, et même la Folle qui a causé indirectement la remise en service de ce réseau de surveillance ! Et tout ça pour aboutir à ma présence ici ! Dire qu'on est probablement les seuls survivants de la race terrienne...

— Pas tout à fait, je t'ai dit que j'étais intervenu à plusieurs reprises sur Vaha, j'ai... laissé une descendance.

— Sans blague ! Avec des... Vahussies ?

— Bien sûr !

Le visage de Giuse s'anime.

— Comment sont-elles ?

— Très belles... enfin certaines. Tu verras ma descendante, Léna, une vraie beauté !

— Je la V...

— Bien sûr, enfin si tu veux te joindre à moi, tu feras ce que tu veux.

— Tu parles si je veux ! C'est une aventure formidable ! Mais dis donc, je ne parle pas leur langue !

— Si, et tu connais bien d'autres choses encore, tu as reçu des banques de connaissances.

— Moi je... mais je ne sens rien.

— Quand tu auras besoin de quelque chose, ça sortira tout seul de

ta mémoire. Mais pour l'instant, le gros problème est la Folle.

— C'est vrai. Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Des robots-boules... tu sais ce que c'est ?

— Évidemment ce sont les... Formidable ! Je sais vraiment ! C'est venu comme ça, je sais ce que c'est !

— Tu vois que ça marche. Bon, je continue. Ces robots sont sur la Folle depuis sept jours. Ils creusent les cônes au fond desquels on placera des bombes à ions. Tu te rappelles ?

Giuse hoche la tête, s'habituant déjà à ses nouvelles connaissances.

— Et si ça marche, la Folle va repartir dans l'espace ?

— C'est ce que j'espère, encore que j'aie un projet pour elle. Mais je t'en parlerai plus tard. HI l'étudie, il faut d'ailleurs que je lui demande où il en est. Viens avec moi.

Les deux hommes passent dans la salle de contrôle que Cal active sous l'œil de son ami. Puis il s'adresse à HI :

— Pendant que j'y pense, HI, fais aménager un appartement près du mien pour Giuse. Il t'en donnera les caractéristiques plus tard. Maintenant, où en es-tu de la trajectoire de la Folle ?

— Ton idée est réalisable à 39 %, répond le grand ordinateur, si les premières explosions réussissent à dévier la course. Il suffira ensuite d'utiliser les mêmes cônes pour peaufiner la trajectoire. D'après les calculs, on peut théoriquement placer une planète en orbite parfaitement circulaire. La meilleure solution serait le soleil B.K. 78 du système voisin du nord-est. La distance est correcte et il n'y a que deux planètes en gravitation qui ne seraient guère perturbées. De toute façon, la Vie n'y est pas installée et n'y viendra jamais. En outre, le soleil est en fin de période blanche et jaunit déjà, ce qui indique sa jeunesse.

Au fur et à mesure des explications de HI, Cal a hoché la tête. Décidément, son plan le séduit de plus en plus. Mais tout est fonction de la réussite dans la déviation. Or 39 % de chances, c'est moins que la première estimation !

— Continue, prévois tout ce qui sera nécessaire, dit-il en se tournant ensuite vers Giuse.

— Cette histoire de Folle m'a fait penser que tôt ou tard je devrai quitter Vaha, ne serait-ce que pour passer inaperçu quand les explorateurs viendront au pôle sud. Ils visiteront forcément leur planète, comme on l'a fait sur Terre. Il me faut donc un endroit sûr de repli.

— Mais ils iront aussi dans l'espace !

— Exact, seulement le système B.K. 78 a beau être voisin, il est tout de même à un bon paquet d'années-lumière. Quand les Vahussis en seront à l'âge de l'espace, ils s'occuperont d'abord des autres planètes de leur système et ils y trouveront de telles ressources minières qu'ils

n'iront plus loin que très tard, et surtout après avoir découvert la navigation en subespace. Et puis la Folle tournant en orbite parfaite avec une rotation sur elle-même aussi bien ajustée, gardera des pôles perpétuellement dans la nuit. D'où une tranquillité totale. Enfin, tout cela est pour plus tard ; on y pensera si tu restes avec moi.

— Comment ça si je reste ? Tu veux me chasser ?

— Mais non, tu es idiot ! Je veux dire : à ma manière, avec ces réveils. C'est une vie d'homme sans époque, déraciné, ne revenant à la vie que pour remettre les Vahussis sur la bonne voie. Et la première hibernation est difficile. On n'a pas envie de quitter ses amis ou... une femme. C'est très dur.

— Je reste, je te dis ! Il y a des choses formidables à faire !

Cal regarde son ami et secoue la tête en souriant.

— D'accord, on en reparlera. Maintenant, il faut s'occuper des Vahussis. Même si la Folle dévie effectivement, il faut s'attendre à une catastrophe sur Vaha. Je voudrais en mettre à l'abri un certain nombre, du moins à Rangel. Un geste un peu sentimental et sans signification à l'échelle de la planète, enfin...

— Comment veux-tu faire ?

— Viens avec moi, on va s'équiper en... Ça me fait penser que tu ne peux pas passer sous l'injecteur de connaissances et tu ne connais pas l'escrime ! Eh bien, il faudra que tu coures vite... Je vais t'attribuer l'un des nouveaux super-robots ; on les achève en ce moment. En attendant, Salvo te servira de garde du corps.

Au moment où les deux hommes vont quitter la salle, HI intervient :

— Les premières perturbations de proximité vont commencer d'ici très peu de temps.

— Déjà ? s'étonne Cal.

— Les zones les moins touchées seront en montagne, dans les vallées étroites.

\*

Il fait nuit lorsque le module se pose à quelques kilomètres de Blirod, près de Belem qui a amené des antlis pour tout le monde. Il y a là les deux Terriens et les quatre robots.

Giuse se met en selle, brûlant de curiosité. C'est son premier vrai contact avec la vie d'une autre planète et il respire à pleins poumons l'air aux senteurs de fruits. Et puis son dernier souvenir date de la veille, pour lui, sur Terre. Quel changement...

À 22 heures, la petite troupe pénètre dans Blirod par une porte gardée militairement. L'état de guerre... Un peu plus tard, Ripou frappe à la porte de l'hôtel de Kerval et ils entrent tous les six dans le

grand salon au plafond immense éclairé par des chandeliers et des lampes à huile munies d'un réflecteur. Jaïs vient aussitôt à leur rencontre.

— Cal, enfin, mon garçon, nous étions inquiets ! Les yeux du chef de famille se posent sur Giuse qui le regarde intensément. Cal fait un pas en avant et présente son ami :

— Monsieur, voici mon meilleur ami en ce monde, Giuse...

Allons bon, encore le même problème avec le nom de famille ! Pris au dépourvu. Cal s'en tire par la première idée :

— ... de Ter..., mon cousin...

Léna s'est levée. Son visage éclairé par les chandeliers est splendide.

— Je ne savais que vous aviez de la famille. Cal.

— Oh ! Giuse est mon seul parent ! Il m'a rejoint aujourd'hui.

Il se tourne vers son ami qui dévore Léna des yeux !

— Giuse, voici Jaïs de Kerval et sa fille Léna, nos hôtes. Podji, dont je t'ai parlé, est en campagne avec l'armée, je suppose ?

Le visage de Jaïs se rembrunit.

— Oui, ils ont même déjà livré bataille, au nord. Ils ont remporté la victoire grâce à vos canons. Cal. Mais tout ce sang versé me consterne. Et maintenant les Grands Capitaines sont si contents de cette victoire qu'ils font route vers le territoire de nos voisins pour l'envahir.

— Je le regrette autant que vous, monsieur. Je considérerais ces canons comme une arme devant inciter nos ennemis à la prudence. Tout cela est bien décevant et me renforce dans mon idée de m'expatrier.

— Comment cela ? demande Jaïs étonné.

Cal, qui vient juste d'avoir cette pensée, poursuit :

— Dans les montagnes du sud. Il y a là-bas des vallées magnifiques où des hommes paisibles pourraient vivre tranquillement.

— Mais y a-t-il des habitants, une ville ? interroge Léna.

Cal penche un peu la tête pour gagner du temps, car Léna vient de lui donner une idée à laquelle son esprit travaille à toute vitesse. Oui, ça peut marcher !

— Oui, bien sûr, Léna. Une ville morte. Désertée il y a bien longtemps à la suite d'une guerre.

— C'est curieux, je n'en avais jamais entendu parler, dit Jaïs, intrigué.

— Il devait s'agir de ces petites guerres locales, répond Cal qui détourne aussitôt la conversation. Monsieur de Kerval, je me suis permis d'amener mon cousin Giuse. Lui ferez-vous l'honneur de le recevoir ?

— Bien sûr, Cal. Vous savez que cette maison est la vôtre.

— Nous dînons dans une heure et demie, dit Léna. Voulez-vous

vous reposer un moment, monsieur de Ter ?

Cal ouvre la bouche pour refuser lorsqu'il s'aperçoit que la question était adressée à Giuse.

— Euh... volontiers, mademoiselle.

— En ce qui me concerne, je dois sortir, dit Cal. Mais je ne tarderai pas. D'autant que vous devez avoir des invités, Léna ?

La jeune fille a une moue amusée :

— Seulement six... Mais Toug est du nombre et elle a beaucoup de questions à vous poser...

À la porte, Giuse glisse doucement à Cal :

— Dis donc, je ne suis pas fatigué du tout... Tu sais... elle a beaucoup de charme, Léna !

— J'étais sûr qu'elle ferait « beaucoup » d'impression sur toi ! D'ailleurs tes cheveux châains ont paru lui faire de l'effet à elle aussi. Il faut dire qu'ici tu trouveras toutes les nuances du blond et du blanc, mais pas de couleurs foncées. Imagine le succès de ta chevelure fadasse !

Giuse a un geste pour retenir son ami qui file.

\*

Cal se rend chez Paz Inakos qui vient à peine de rentrer chez lui. Il en vient immédiatement au sujet qui le préoccupe.

— Frère, combien de temps faut-il pour faire parvenir une consigne à tous les ateliers de Frères ?

— S'il y a une réelle urgence, les Frères peuvent tous être prévenus demain soir ou après-demain ; je peux envoyer des oyinons.

Cal se souvient que ce sont de grands oiseaux possédant un remarquable sens de l'orientation, retrouvant comme les pigeons terriens le chemin de l'endroit où ils sont nés, qu'elle que soit la distance.

— La circonstance l'exige. Fais-moi confiance, Frère, même si tu ne comprends pas. Tous les Frères doivent faire leur maximum pour convaincre la population d'émigrer provisoirement vers les vallées des montagnes du sud. Les Frères doivent s'y rendre aussi. Que chaque corporation soit représentée. De notre côté, nous allons inviter tous les hommes de science de Rangel à faire de même. Il faudrait peut-être trouver une raison... assister à une réunion de tous les arts pour confronter les idées et les connaissances. Un temps de silence.

— Et il faudra ensuite les emmener dans les montagnes, c'est bien cela ?

Cal hoche la tête.

— Voilà un projet immense... Je pense que tu as de bonnes raisons. Mais dès que le Délégué à la police en entendra parler, nous aurons

fort à faire.

\*

Il fait noir lorsque Cal se retrouve dans la rue. Les fenêtres éclairées tout à l'heure sont maintenant obscures. Il s'éloigne un peu et branche son émetteur dentaire.

— HI, trouve-moi un ensemble de vallées offrant toute la sécurité souhaitable et fais construire une ville ! Je la veux étendue, avec des rues larges. Prélève des habitations abandonnées, pour cela, et transporte-les là-bas. Installe aussi des laboratoires copiés sur les plus modernes de cette époque. Repousse du gibier en abondance et du bétail, celui que tu pourras sauver de nuit, dès que les perturbations arriveront. Utilise tous tes moyens technologiques en choisissant un coin désert. Utilise de vieilles pierres pour les maisons.

Avec la puissance dont il dispose, HI n'en a guère pour plus d'une douzaine de jours, malgré les travaux sur la Folle.

On n'attend plus que Cal pour passer à table chez les Kerval, et il se retrouve assis en face de Toug qui a ce soir des yeux sauvages. Giuse est à gauche de Jaïs, face à Léna, qui ne le quitte pas du regard.

Il y a là Sal Gasaji, le Délégué à la Connaissance, avec sa femme, un jeune couple, les Difragel, et deux amis de Léna et Podji, le frère et la sœur, Kiena et Filst Boutsir. La conversation roule sur la connaissance. Sal Gasaji se félicite du projet de journal.

— Il est utile que les habitants de la ville sachent ce qui se passe, dit-il. Qu'ils soient au courant des affaires d'État, des visiteurs que nous recevons. Et puis ainsi ils continueront à se perfectionner dans l'art difficile de la lecture.

— Mais ce « journal » n'est pas destiné seulement à Blirod, intervient Cal. Des exemplaires seront envoyés dans tout le pays.

Les invités ouvrent des yeux ronds.

— Mais... pourquoi ? demande Filst Boutsir.

— Tout simplement parce que ces nouvelles intéressent toute la population de Rangel et que la capitale ne doit pas en garder le monopole.

— Vous ne craigniez pas que des exemplaires tombent dans des mains peu... amicales ?

— Peu importe.

— Cela me semble bien dangereux malgré tout, proteste Gib Difragel. Enfin le temps nécessaire à la fabrication en limitera la diffusion.

— Nous comptons publier un numéro par dizaine, lance fièrement Léna.

— C'est impossible, voyons ! riposte Sal Gasaji.



— Pas avec notre nouvelle machine.

— Et... ces nouvelles, où irez-vous les chercher pour remplir une page entière ?

— Partout, dans les salons et dans les tavernes, répond Léna très excitée. Je suis sûre que mes amies se feront une joie de m'apprendre ce qu'elles connaîtront.

— Absolument ! Tu peux déjà compter sur moi, lance joyeusement Kiena Boutsir sous l'œil interloqué de son frère.

Du bout de la table, Giuse a rencontré le regard de Cal et il a une moue pour indiquer que tout ça passe par-dessus sa tête. Cal n'a pas encore eu le temps de le tenir au courant de tout.

— Est-il vrai que vous voulez faire un nouveau voyage ? demande soudain Toug dans un moment de silence, avec une pointe d'agressivité dans la voix.

Tous les regards se tournent vers Cal qui a les yeux plantés dans ceux de la jeune fille. Il n'y fait d'ailleurs pas bon dans ces yeux-là, on y voit des éclairs ! Surpris par la brutalité de la question, il se borne à acquiescer.

— C'est très probable.

— Vous... vous êtes toujours en voyage, alors ! Elle rougit soudain, prenant conscience de ce qu'elle se donne un peu en spectacle.

— Chère Toug, dit Cal qui s'est repris, je suis un éternel voyageur, c'est ma vie.

— Alors pourquoi vous faire des amis si vous devez les quitter ? C'est malhonnête !

Un rire secoue la tablée.

— Selon vous, je n'aurais pas le droit d'avoir des amis ? interroge Cal d'une voix amusée.

— Pas le droit de les abandonner à tout bout de champ, pour deux jours ou une dizaine.

— Alors je vous fais une proposition, Toug : Participez à notre prochain voyage, venez avec nous à... Sifra.

Le nom de cette ville, qui n'existe pas encore, lui est venu avec un temps de retard. Toug se tourne vers Léna :

— Tu pars toi aussi, Léna ?

— Je ne sais pas encore, répond celle-ci. C'est possible. N'est-ce pas, père ?

Jaïs a un long regard pour le Terrien et finit par hocher la tête.

— Effectivement, encore que je ne sache pas encore grand-chose de cette ville. Sifra, dites-vous ?

— Sifra vous plaira, monsieur, dit Cal. J'ai l'intention d'y inviter les plus grands savants de Rangel. Peut-être deviendra-t-elle la ville de la Connaissance ? Des amis à moi y ont installé des laboratoires de sciences très modernes.

Cette fois, Jaïs est accroché, son visage s'est animé.

— Y étudiera-t-on les choses naturelles ?

— Certainement. Les roches, l'étude du ciel, des animaux, des mathématiques, tout fera l'objet d'études.

Du coup, tout le monde se met à parler en même temps dans un enthousiasme croissant. Même l'austère Gasaji a le teint enflammé. Toug se penche en travers de la table.

— Très bien. Quand partons-nous. Cal ?

Le Terrien songe que la jeune fille parle sérieusement et elle a employé un « nous » bien possessif !

— Peut-être faudrait-il demander d'abord à votre père ce qu'il en pense, non ?

Les yeux gris de la jeune fille deviennent soudain plus foncés.

— Je pars ! Mon père m'achètera une maison là-bas.

— Oh ! ce n'est pas la peine. Vous n'aurez qu'à choisir. La ville entière a été désertée il y a plusieurs années, c'est pourquoi je veux justement lui redonner la vie.

— Vous ne m'avez pas répondu. Cal, insiste Toug. Quand partons-nous ?

— Dans deux dizaines, je pense.

— C'est une promesse. Vous me donnez votre parole ?

— De vous emmener, oui, je vous le promets, Toug, dit-il d'une voix douce.

Comme un soleil qui se dévoile, le regard de la jeune fille s'éclaire brusquement d'une extraordinaire douceur...

— Et mon imprimerie ?

Léna a eu un ton si désolé que Cal sourit :

— On en remontera une là-bas. Si vous voulez bien, ici on fera le journal et à Sifra des livres. Il y aura d'ailleurs beaucoup de travail avec tous ces hommes de science.

— Vous venez aussi, Giuse ? interroge encore Léna.

— Bien sûr.

— J'avoue que je ne comprends pas très bien cette envie soudaine de quitter Blirod, demande alors Sal Gasaji. Est-ce que la ville ne convient plus à personne ?

Aïe ! Voilà un peu ce que craignait Cal. Il va répondre lorsque Filst Boutsir le devance.

— Peut-être est-ce un parfum d'aventure, mais je suis très tenté, moi qui n'étais au courant de rien. Je pense que c'est la même chose pour tout le monde. La vie à Blirod, pour ceux qui ne font pas de politique, n'est pas très passionnante, vous ne trouvez pas ? Une ville qui n'« existe » encore pas, voilà une aventure !

Est-ce que la jeunesse vahussie est déjà désabusée ?

— Avez-vous pensé qu'une ville ne se crée qu'avec une

population ? Qui fournira la nourriture ? Quel commerçant, quel artisan iront dans cette ville et surtout pourquoi iraient-ils ?

— Tout simplement pour s'établir à leur compte, dit Giuse d'une voix calme. Si les maisons sont à qui veut les occuper, un homme peut voir là l'occasion de devenir indépendant.

Cal se tourne vers son ami, interloqué. Ça c'est nouveau pour Giuse, lui qui n'avait jamais montré, sur Terre, la moindre velléité d'indépendance ! Giuse sent le regard sur lui et, se penchant vers Cal, lui envoie un clin d'œil. Décidément, l'hibernation l'a changé... Chacun ayant terminé son assiette, les convives se lèvent pour aller se servir du plat suivant, sur le buffet copieusement garni, au fond de la grande salle. Et Jaïs clôt la conversation en disant :

— De toute manière, il n'est pas question de tout abandonner ici. En ce qui me concerne, je garderai cet hôtel familial.

\*

C'est Giuse qui vient réveiller Cal le lendemain.

— Dis donc, ce qu'elle est belle ta « descendante ». Je n'ose pas dire ta fille...

— Heureusement ! Oui, hein, elle est très jolie. Écoute, autant en parler tout de suite une bonne fois. Ce sont mes descendants, d'accord, mais ne les considère pas comme différents des autres Vahussis. J'ai confiance en toi d'une manière générale, je sais que tu es un type bien, alors agis selon ta conscience sans te préoccuper des considérations « familiales ». J'ai remarqué que Léna te faisait beaucoup d'effet et il me semble que tu lui plais, alors tu as ma bénédiction. Le cas inverse se produira peut-être au cour d'un prochain retour, à une autre époque, avec des descendants à toi ! Nous sommes prisonniers d'un système. Et d'ailleurs la même chose pourrait se produire sans que nous ne le sachions. Alors... Assis sur le lit, Giuse reste songeur un moment.

— C'est vrai que ça pourrait arriver. Curieux, j'ai l'impression de m'habituer facilement à cette nouvelle vie. Est-ce que tu te rends compte de cette chance, cette extraordinaire technique des Loys que tu possèdes ! Je ressens une impression de liberté prodigieuse. Tout est possible, plus besoin de travailler à des programmes insensés, comme sur Terre, et sans intérêt. Je me croirais presque en vacances...

— J'espère que tu penseras encore la même chose à ton prochain réveil !

— Durs, ces réveils ?

— Bof... Chacun doit réagir à sa manière. Je suis certainement traumatisé par mon arrivée sur cette planète, lorsque je me croyais le seul être humain. Enfin, c'est le passé. Aujourd'hui, on a nos

problèmes à résoudre. Je vais te présenter à tous les Vahussis que je connais, pour que tu prennes contact. Pour l'instant, il n'y a pas grand-chose à faire en attendant les résultats des consignes que j'ai fait distribuer aux Bâtisseurs.

— Tu les aimes ceux-là, hein ? Tes petits favoris...

— Oui, je crois. Ce sont des types bien, tu sais, des qualités morales remarquables. Ce sont eux qui guideront le peuple vahussi, et tant qu'ils seront là, je serai tranquille.

La porte s'ouvre sur Lou.

— Un ouvrier de la poudrière veut te voir, dit-il à Cal.

Le Terrien s'habille rapidement et descend. Effectivement, un ouvrier est là, dans le grand hall, intimidé. Cal vient à lui et le prend par le bras.

— Que se passe-t-il, mon vieux ?

— Les gardiens de la Loi, monsieur...

Les gardiens de la Loi sont l'équivalent à la fois du guet et de la gendarmerie, sur Terre, en tout cas représentent les forces de police.

— Et alors ?

— Ils sont arrivés de bonne heure ce matin et ils ont encerclé les bâtiments. Tous les ouvriers ont été rassemblés dans la grande cour.

Le pauvre diable a les mains tremblantes et s'interrompt.

— Mais pourquoi ? demande Cal.

— Je... je ne sais pas, monsieur, moi je travaille au galetage. J'ai pu m'échapper pour vous prévenir. J'ai entendu un officier dire qu'on vous attendait.

Pourquoi, mais pourquoi cela ? Cal se sent perdu, rien ne justifie ça ! Il se détourne et fait quelques pas, la tête baissée, réfléchissant. Giuse descend à son tour et Cal le met au courant.

— D'où vient le coup, à ton avis ? demande Giuse.

— De Finapi, sûrement, le Délégué à l'Industrie.

— Mais je croyais que ton copain Paz Inakos l'avait neutralisé ?

— Momentanément, oui. J'ai eu tort de penser que ça durerait, avec la guerre. Il doit vouloir mettre la main sur le tout. Le droit d'exploitation privilégié ne doit avoir qu'un temps limité en temps de guerre.

— Mais s'il prend le contrôle de la poudrière, tu penses bien qu'il le gardera et les bénéfices aussi, je suppose...

— Oui, il faut que je réagisse vigoureusement, parce que c'est aussi une façon de me sonder. Si je laisse passer, je serai fini.

— Ecoute, je ne suis pas encore habitué à ces histoires, reprend Giuse, mais j'ai une idée...

— Alors dis vite !

— Que se passerait-il si tout disparaissait ? Est-ce que quelqu'un pourrait reconstruire l'ensemble ?

Cal reste un instant bouche bée, puis il est secoué d'un rire silencieux.

— Giuse, tu es génial !

Des pas retentissent dans un couloir et Léna apparaît.

— Qui est génial ?

— Giuse, répond Cal en souriant. Léna, où est votre père ?

— Il est sorti de bonne heure ce matin. Pourquoi ?

— Parce que j'ai une mauvaise nouvelle à lui apprendre : nous allons être ruinés.

La jeune fille sursaute et regarde attentivement les deux Terriens.

— Il est curieux qu'une nouvelle pareille vous amuse. J'en déduis que vous avez une idée derrière la tête tous les deux !

— Eh bien, les fortunes ça se refait... Finalement, nous allons peut-être partir à Sifra plus tôt que prévu. Bon, il faut s'organiser. Giuse, tu vas aller voir Paz Inakos pour le tenir au courant. Vous, Léna, j'aimerais que vous trouviez votre père. Dites-lui de revenir ici. Ah ! Giuse, Salvo t'accompagne, bien sûr.

— Tu crois que c'est nécessaire ?

— Oui, je t'en prie.

— D'accord. Et ensuite, je te retrouve où ?

— Ici.

— Ah non, pas question ! Si tu vas t'amuser, je veux en être moi aussi !

« S'amuser » ! Et dire que Cal avait toujours pris son ami pour un garçon tranquille. Leur exil en dehors du temps semble avoir libéré leur nature profonde et un petit côté aventurier.

— Salvo te conduira, alors. Mais je ne te garantis pas de t'attendre pour commencer les festivités...

## CHAPITRE VIII

### CAL

J'avais dit hier au soir aux robots de rester à l'hôtel de Kerval en attendant mes ordres, et je m'en mords les doigts. Si j'avais laissé Belem à la poudrière j'aurais été mis au courant de ce qui se passait sur place.

J'ai laissé l'ouvrier qui a risqué beaucoup en venant me prévenir, chez les Kerval ; il y est en sûreté, mais il va falloir s'occuper de lui. On découvrira vite qu'il s'est échappé.

Voilà les bâtiments. Je m'arrête pour observer et les trois robots stoppent leur antli à mes côtés.

Les bâtiments sont encerclés d'un rideau de troupes. J'appelle HI par mon émetteur dentaire.

— Fais descendre un micro-satellite dans les caves de stockage et prépare-toi à produire d'abord beaucoup de fumée puis, à mon signal, tu déclenches l'explosion, compris ?

— Compris, murmure la voix métallique dans mon palais.

Un coup de talon et ma monture avance. À vingt mètres de la porte, un officier surgit, à pied.

— Halte ! Qui êtes-vous ?

— Allons, lieutenant, vous savez bien qui je suis : le propriétaire de cette entreprise.

— Descendez d'antli.

Je m'incline. Apparemment, il n'est pas commode. À peine à terre, nous sommes entourés de gardiens de la Loi l'épée à la main. Cette fois, je sens la rogne m'envahir.

— Dites donc, lieutenant, est-ce que vous me prenez pour un bandit ? Je suis chez moi et je n'ai rien à me reprocher que je sache !

— Vous êtes en état d'arrestation, répond-il le visage dur.

— Pour quel motif ?

— On vous le dira en temps voulu.

Il m'échauffe sérieusement les oreilles, ce type.

— Certainement pas. Vous allez me le dire tout de suite !

— Ordre du Protecteur.

— Signé du Protecteur ?

— Du Délégué à l'Industrie.

— Qui réquisitionne la poudrière, je suppose ? Bien, lieutenant, je vous somme de m'accompagner chez le Protecteur. Immédiatement !

Je baisse la tête et marmonne rapidement en loy : « Fumée. » Le lieutenant proteste et déclare qu'il a reçu des ordres me concernant. Les yeux fixés sur les hautes fenêtres, je guette la première fumée. La voilà, et du coup je joue l'affolement :

— Le feu ! Il y a le feu... Vite, sauvons-nous, tout va exploser !

J'attrape le lieutenant par le bras et l'emmène en courant. Après un instant d'hésitation, les soldats nous suivent. C'est la panique. J'arrête soudain l'officier et lui crie, le visage mauvais :

— Et les ouvriers, où sont-ils ?

— Dans... la cour intérieure, bafouille-t-il, comprenant sa dramatique erreur.

— Ainsi vous les avez abandonnés pour vous mettre à l'abri ?

Le lieutenant pâlit ; je ne le laisse pas se reprendre :

— J'y vais ! Moi je me sens responsable de ces hommes !

Je cours vers les bâtiments, traverse le porche et débouche dans la cour où les ouvriers sont serrés les uns contre les autres.

— Fuyez, les gardiens de la Loi ont mis le feu ! Tout va sauter !

C'est la débandade. J'attends le dernier et pars derrière lui, ordonnant à HI :

— Fais sauter lorsque les hommes seront à l'abri.

— Compris, murmure sa voix contre mon palais. Je suis à 200 mètres lorsqu'une explosion de fin du monde me jette à terre. Une bourrasque passe au-dessus de nos têtes, suivie d'un nuage de poussière. Quand, enfin, on y voit plus clair, les hommes et les gardiens se relèvent, les yeux tournés vers les bâtiments... Ils n'existent plus ! Un grand entonnoir est à leur place. Des yeux je cherche le lieutenant. Il se secoue, là-bas.

— Vous êtes fier de vous, lieutenant ? Tout est détruit, maintenant. Vous n'auriez pas pu tenir vos hommes, demander si un travail en train ne risquait pas d'être dangereusement arrêté ? Vous vous figurez tout connaître ?

Il est à point, écrasé par sa responsabilité.

— Je vous ai dit de m'accompagner chez le Protecteur, vous lui expliquerez que notre armée ne recevra plus de poudre grâce à vous. Du beau travail pour le Délégué à l'Industrie !

Il saisit immédiatement la perche que je lui tends.

— Je n'ai pas été prévenu du danger de la poudrière. On aurait dû

m'avertir pour éviter un accident.

— Absolument. C'est un crime de lancer des hommes dans une affaire comme celle-là sans le mettre au courant, je renchéris pour l'exciter davantage contre le Délégué.

Un bruit de galop. C'est Giuse suivi de Salvo. Je ne savais pas mon ami si bon cavalier... Je comprends bientôt qu'il n'en est rien à le voir serrer les jambes, les mains accrochées à la selle ! Je me demande comment il va s'arrêter quand Salvo le dépasse et coince sa monture qui stoppe.

— Qu'est-il arrivé ?

— Tu le vois, la poudrière a sauté. Les hommes ont dû faire une imprudence sans s'en rendre compte. Quelle catastrophe, n'est-ce pas ?

À mon ton il se doute de quelque chose, et je vois une lueur d'amusement dans ses yeux, pendant qu'il entre dans le jeu.

— Le Délégué aura à rendre compte de sa sottise, dit-il sévèrement, et cet officier aussi !

— Prenez votre monture, lieutenant, dis-je, et suivez-moi chez le Protecteur.

Complètement dépassé, il obéit. J'en profite pour glisser à Giuse :

— Dis aux ouvriers que leur salaire sera payé quand même, et qu'ils sont toujours à mon service. Qu'ils se tiennent prêts à partir lorsqu'ils en recevront l'ordre. Je veux les emmener à Sifra.

Voilà l'officier et je monte sur antli pour prendre la tête de la troupe, et garder ainsi l'avantage psychologique. Je mène une allure d'enfer jusqu'en ville pour l'empêcher de réfléchir. Si bien que nous faisons une arrivée tonitruante dans la cour du palais. Je saute à terre et demande au factionnaire de nous faire introduire chez le Protecteur. Trois minutes plus tard nous entrons dans son cabinet de travail, le lieutenant et moi.

Il a un coup d'œil mécontent, pousse un soupir et s'adosse à son siège.

— Je vous écoute, messieurs.

— Est-ce vous, Protecteur, qui avez donné l'ordre de réquisitionner mon entreprise ?

Il y a un éclair dans son œil. Il a compris !

— Je ne m'occupe pas de choses semblables, monsieur de Ter, il y a un Délégué à l'Industrie pour cela... Il a ma confiance.

Les derniers mots ont été rajoutés pour me mettre en garde, et aussi, à mon avis, pour me dire « je ne peux pas grand-chose pour vous ».

— Racontez vos prouesses, lieutenant, dis-je à mon voisin qui déglutit difficilement avant de commencer son récit.

Encore sous le coup de l'émotion, il ne cache pas sa pensée et raconte avec beaucoup d'emphase comment, obéissant au Délégué, il



en est venu à causer la destruction de la poudrière...

Lorsqu'il a terminé, le Protecteur me lance un long regard où il me semble lire une certaine admiration, suivie d'une réprobation.

— Comment expliquez-vous cela, monsieur de Ter ?

— Une poudrière représente l'un des sommets des connaissances scientifiques. Protecteur. Seuls des initiés, des ouvriers spécialisés peuvent y travailler, sinon c'est la catastrophe. Ou bien l'un des gardiens aura commis une imprudence, ou bien une opération délicate aura été interrompue et la réaction chimique, comme nous disons, se sera poursuivie sans surveillance. Les ouvriers n'en savent pas assez eux-mêmes, pour le comprendre. C'est une folie que d'entrer de force dans une poudrière !

— Vous voulez dire que le Délégué aurait dû vous demander la permission ? demande le Protecteur d'un ton un peu ironique.

— Se renseigner, au moins. Cela aurait permis d'éviter une terrible catastrophe, car maintenant les armées n'auront plus de poudre... La responsabilité du Délégué à l'Industrie est immense, devant la nation. D'autant que rien ne justifiait cette décision. Pourquoi vouloir me dessaisir de mon bien ? Je vous laisse juge. Protecteur.

Ça c'est le piège. En me réfugiant derrière son avis, en faisant appel à son jugement, sa décision, je lui donne la possibilité d'intervenir directement en tant que Juge Suprême ! C'est même son devoir. Il le comprend immédiatement et son regard m'en remercie avant de se tourner vers la porte. Il lance un appel.

— Faites convoquer M. de Finapi, ordonne-t-il à l'espèce de chambellan qui est entré. Quant à vous, lieutenant, attendez à côté.

— Êtes-vous un fin politique ou avez-vous beaucoup de chance, monsieur de Ter ? demande-t-il lorsque nous sommes seuls.

Je le regarde un instant sans rien dire. Il a l'air d'un homme honnête et je me sens bien disposé à son égard. Et puis je remarque ses yeux. Bordés de sombre, ils trahissent à la fois une grande fatigue et une lassitude infinie, et cela me touche. Alors je ne réponds pas directement à sa question.

— Vous avez besoin d'aide, je crois. Je suis prêt à vous donner la mienne pour combattre les vautours qui vous cernent. Protecteur.

Il sursaute et me fixe.

— Je parle de ces Délégués qui veulent grignoter chaque jour un peu plus de vos pouvoirs, dis-je, vous obligeant à jongler, vous appuyant tantôt sur l'un tantôt sur l'autre.

— Vous avez une façon un peu cavalière de parler des grands de ce pays.

— Je dis franchement les choses, c'est tout. Écoutez, Protecteur, je crois qu'une certaine partie de la population va émigrer les jours prochains vers une ville abandonnée dans les montagnes du sud, mais

sur le territoire de Rangel. Je vous propose de venir y faire un séjour.

— Vous voulez que j'abandonne mes fonctions ici, que je fuie ?

— Vous avez été légalement élu, je pense qu'ils ne voudraient pas prendre le pouvoir en votre absence ; il me semblent vouloir faire les choses dans la légalité, n'est-ce pas ?

— Voilà une curieuse conversation. Un citoyen me parle de politique !

— Je vous l'ai dit, je parle franchement. Ils seraient paralysés par votre absence.

— Et la guerre ?

— Vous pouvez négocier dès aujourd'hui puisque nos armées sont en position de force... et pendant qu'elles ont encore de la poudre. Si le gouvernement veut se retourner contre quelqu'un, ce sera le responsable de la destruction de la poudrière : de Finapi !

Cette fois il rit doucement. Il se lève et prend une jolie boîte, en os me semble-t-il, qu'il tend. Elle contient des cigares, et j'en choisis un.

— Donc je vais voir sur place votre ville fantôme, et à mon retour mes adversaires m'accusent de négliger mes fonctions.

— Vous avez le devoir d'aller voir une nouvelle ville sur votre territoire ! En outre, vous pouvez laisser des consignes écrites à chacun de vos Délégués, ainsi qu'une ou plusieurs lettres à certains dignitaires précisant les ordres laissés justement... De cette façon, à votre retour c'est vous qui pourrez demander des comptes à ceux d'entre eux qui n'auront pas exécuté convenablement ces ordres. Et pour peu que ceux-ci demandent beaucoup de travail, vous serez en position encore plus forte.

— Quel homme étrange vous faites, monsieur de Ter. Savez-vous que cette histoire de ville est des plus bizarres ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Il s'agissait d'une secte qui refusait tout contact, je crois, c'est donc normal, d'autant que le sud de Rangel est pratiquement inhabité. Je vous en prie, Protecteur, ne voyez en moi qu'un ami. Quant à cet exode de la population, peut-être est-ce le signe d'une certaine lassitude.

— Je vais y réfléchir, c'est tout ce que je peux vous dire.

Je prends congé, content de ma petite histoire. En fait, je voudrais qu'il soit à l'abri de ces perturbations car il m'a l'air d'un honnête homme qui veut réellement le bien de Rangel. À la porte du palais, je reprends mon antli et me dirige vers l'hôtel de Kerval lorsque HI m'appelle par mon émetteur-récepteur.

— Une modification du champ de radiations est en train de se produire. On peut craindre des effets très importants dans quatre à cinq jours.

Aïe ! Ça c'est le pépin. J'avais prévu un délai plus long pour

organiser le voyage.

— Préviens les robots et fais prévenir aussi Giuse. Qu'ils me retrouvent chez Jaïs, je passe chez Paz Inakos. Il faut qu'il accélère les préparatifs.

C'est d'ailleurs ce que je dis à celui-ci en insistant au point qu'il m'assure que le premier départ aura lieu dès demain. La population a été emballée par ce projet, ou tout au moins ceux qui n'ont pas de biens et qui espèrent se trouver soudain propriétaires d'une maison. Je quitte Paz Inakos un peu rassuré et suis tiré de mes pensées par un cavalier qui me rattrape :

— Monsieur de Ter ?

— C'est moi, dis-je étonné.

— Mlle Toug de Silem voudrait vous voir. Elle se trouve à la poudrière.

Toug ? Que fait-elle là-bas ? J'incline la tête pour remercier l'homme et fais demi-tour. En chemin, une espèce d'inquiétude sourde me saisit et j'accélère au fur et à mesure. Si bien que je suis au grand galop en apercevant les ruines de la poudrière qui fument encore.

Je ne vois personne. Descendant l'escalier d'antli, je laisse les rênes traîner à terre pour que la bête ne s'éloigne pas, et j'avance de quelques pas.

— Toug ?

Toujours rien et cette atmosphère commence à m'impressionner. On dirait un antli, là-bas...

J'avance, débouche derrière un gros buisson... Toug ! Elle est étendue sur le sol...

Du bruit, là. Oh ! ma tête... ma tête...

## CHAPITRE IX

Les pas sonnent, lugubres, dans le silence. Peu à peu une lueur apparaît sous l'épaisse porte. Comme à chaque fois que le gardien apporte à manger, Toug est prise d'un espoir subit en même temps qu'elle porte les mains à ses yeux blessés par la lumière dont ils ont perdu l'habitude.

Comme toujours aussi elle s'efforce de jeter un regard à Cal, là-bas dans le coin qu'il ne quitte pas. Il a le regard fixe, les yeux grands ouverts, brillant d'un éclat anormal. Ses mâchoires sont crispées sous l'effet d'une tension intérieure. Elle a essayé de lui parler le premier jour, lorsqu'elle a repris conscience après avoir été assommée, comme lui d'ailleurs. Elle l'a pris dans ses bras, pour qu'il s'y réveille. Après un long frisson il est revenu à lui... sans prononcer une parole. Le choc, probablement, a-t-elle pensé. Mais les heures ont passé, sans aucun changement.

Quand s'est-elle doutée qu'il était drogué ? Le quatrième ou le cinquième jour de leur détention ? À heure fixe, le gardien vient les chercher pour un semblant de toilette, dans une autre cellule. Ce doit être là qu'on lui fait boire du kezarv, probablement. Elle a entendu dire que c'est une drogue qui empêche de penser, de sentir, faisant d'un homme un mort-vivant. Ça ne peut pas être dans la nourriture car, pour le vérifier, Toug a échangé les écuelles de soupe, et elle n'a rien ressenti.

Sous ces voûtes, la clé du gardien fait un vacarme en pénétrant dans la serrure.

— Tiens, ma belle, bon appétit, dit-il en riant... comme d'habitude.

— Quand sortirons-nous ? demande Toug.

— Alors tu n'as pas compris ? fait l'homme. Tu es là jusqu'au bout de ta route ! On ne veut pas de toi là-haut, au soleil, ajoute-t-il dans un gros rire. Mais ne t'inquiète pas, ce ne sera pas très long, juste un

peu plus que pour lui. Avec ce que je lui donne, ça m'étonne même qu'il soit encore avec nous. Tu comprends, je n'ai pas envie de vous nourrir des mois, c'est que j'y perds, moi !

Se penchant en avant pour reprendre la lampe à huile posée à terre, il reprend :

— Tu ne devrais pas te plaindre, au moins ici il fait frais. En haut on crève de chaleur depuis quelques jours. Allez, passe devant pour ta promenade.

La tête baissée, Toug franchit la porte ; elle connaît le processus depuis...

— Cela fait combien de temps que nous sommes enfermés, vous pouvez au moins me dire ça ?

— Pour ce que ça te sert, douze jours.

« Douze jours, douze jours », les mots roulent, portés par l'écho, jusqu'à la cellule où Cal est enfermé. Ils pénètrent dans son pauvre cerveau envahi de fantasmes.

\*

Adossée au mur de son coin, Toug a vaguement perçu le lent mouvement de la main de Cal, à la faible luminosité venue on ne sait d'où. Depuis tant de jours qu'elle guettait en vain un signe de vie chez lui, cette main qu'il a lentement montée vers son visage lui paraît d'abord un effet de son imagination.

À proximité de son menton, la main s'arrête et retombe lourdement. C'est le bruit mou du choc sur les genoux de son compagnon qui sort la jeune fille de sa torpeur. Elle se précipite vers Cal, lui prend la tête contre sa poitrine.

— Cal, mon chéri, tu vas mieux... C'est fini, n'est-ce pas ? Réponds-moi, Cal, je t'en prie !

Rien. Il a repris son attitude presque tétanisée, trahissant une incompréhensible tension intérieure qui doit le vider de ses forces. La déception est trop forte et Toug éclate en sanglots.

\*

Les jours passent... encore... et encore, rythmés par la venue du gardien apportant les deux repas quotidiens et emmenant ses prisonniers pour leur promenade hygiénique. Désormais, Toug ne lutte plus. Désespérée, elle se laisse aller.

\*

La tête de Cal est lourde. Ses yeux grands ouverts voient des spectacles connus de lui seul. Des formes géométriques parfaites se coupent, disparaissent, reviennent et se mélangent, lui arrachant parfois un cri de souffrance inarticulé. Sa tête, certains jours, n'est que souffrance ! Il est comme lié, emprisonné dans une camisole de force invisible.

Un bruit de pas dans le couloir. Le gardien. Toug ne lève même pas la tête.

— Allez, viens, dit l'homme d'un ton rogue. Toug ne bouge toujours pas. Elle a décidé de mourir sur place... Le gardien s'impatiente et avance de plusieurs pas à l'intérieur de la cellule. Il se penche vers la jeune fille pour l'empoigner par le bras.

Tout au fond de l'esprit de Cal quelque chose a bougé. Une sorte de réflexe ancien non contrôlé, irréfléchi. Les formes géométriques s'estompent légèrement, remplacées par des couleurs, vives, douloureuses.

— Tu vas venir, oui ? hurle le gardien, traînant Toug par un bras, à même le sol.

Un grondement monte du plus profond de Cal. Son corps est pris de tremblements qui s'accélèrent. Les formes et les couleurs s'entremêlent lui causant des gémissements intérieurs sous la douleur. Il n'a plus aucune pensée cohérente depuis tant de jours...

Une vague énorme vient sur lui, le saisit, le bouscule, jouant avec lui comme avec une brindille. Et, soudain, sa tête est vide !

Et c'est l'explosion ! Les yeux incrédules, Toug voit le Terrien se dresser sans qu'il ait paru faire un mouvement, tant il agit rapidement. En trois bonds il a traversé la cellule. De la main gauche il agrippe le bras du gardien qui se redresse, saisi. Déjà la main droite de Cal est partie, les phalanges recroquevillées serrées. Elles viennent frapper l'homme au milieu de la poitrine. Les yeux exorbités, il se plie en deux offrant sa nuque que la main de Cal vient frapper avec une force incroyable, du tranchant, comme un couperet. Un bruit sec, écœurant... Le gardien a fini de vivre.

Oh ! les formes. Elles reviennent, rouges, aveuglantes, horribles. Le cerveau de Cal est si douloureux qu'il hurle, la bouche fermée... Il n'a pas conscience de ce qu'il vient de faire. Tout s'est passé de manière tellement confuse ! Il ne voyait que les triangles dansant devant ses yeux. C'est la machine de guerre, aux gestes-réflexes qui s'est déchaînée, le combattant formé sous injection hypnotique par HI, autrefois...

Les yeux dilatés, Toug regarde le corps affaissé à ses pieds. Elle reprend enfin ses esprits, comprenant que la situation vient de changer du tout au tout. Cette pensée la stimule et elle retrouve son énergie.

— Cal ! Tu es là... Oh ! Cal...

Debout, il semble avoir repris son immobilité. Les yeux vides, il n'a pas de réaction lorsque la jeune fille lui prend le bras. Alors elle n'a plus d'hésitation. D'un geste sec, elle l'attire vers la porte. Il n'a pas essayé de résister...

Dans le couloir, l'obscurité l'arrête et elle retourne chercher la lampe que le gardien avait posée à terre.

S'éclairant comme elle le peut, tirant Cal derrière elle, Toug suit le couloir qui aboutit très vite à un escalier. Une porte... Elle est ouverte !

Le jour...

Toug a lâché le bras du Terrien qui respire sur un rythme saccadé, à la mesure des ondes de souffrance qui le parcourent. Les formes et les couleurs alternent devant ses yeux et la douleur change selon leurs apparitions. Il est toujours inconscient de ce qui l'entoure.

Encore incrédule, Toug sort dans une sorte de jardin mal entretenu, devant ce qui ressemble à un vieux château en ruine. Il lui faut plusieurs secondes pour s'apercevoir qu'une petite pluie fine tombe régulièrement, inlassablement. Or, dans la région de Blirod, la pluie ne tombe guère que la nuit...

Le sol lui-même est détrempé, l'eau ruisselle de partout. Du bruit dans un fourré, à côté, Toug se retourne brusquement pour apercevoir un oiseau qui secoue ses plumes. Mais l'alerte a été salutaire.

— Vite, Cal, il faut se sauver ! Il y a peut-être d'autres hommes, viens !

Il ne bouge pas, raide, près de la porte où elle l'a laissé. Retournant à lui elle prend sa main et tire légèrement. Cette fois il ne résiste pas et un soupir de soulagement s'échappe de ses lèvres.

— Tu vas guérir, Cal, j'en suis sûre. Allez, viens maintenant, il faut courir, même si je ne sais pas dans quelle direction...

Cela fait quatre heures qu'ils alternent la course et le pas. Au fil du temps, les moments de course sont plus rares. La fatigue est venue. Un peu avant la nuit, ils arrivent dans un bosquet où Toug remarque des fruits sauvages. Laissant Cal assis, elle en fait une provision.

— Mange, dit-elle, en lui tendant la chair appétissante.

Le visage de marbre, les yeux toujours aussi fixes, il finit par tendre une main hésitante et prend le fruit, sans baisser le regard. La pluie qui s'était arrêtée vient de recommencer à tomber, violemment cette fois, et Toug jette un œil apeuré vers le ciel. Jamais elle n'a vu cela ! Plus loin, un tronc d'arbre, creusé, offre un abri rudimentaire et elle y amène Cal, se serrant contre lui pour garder un peu de chaleur, car il ne fait pas chaud, maintenant.

L'aube les retrouve transis au même endroit. Cal est secoué d'un long tremblement qui ne cesse pas. Le ciel est gris ce matin encore et Toug se dit qu'il ne va pas tarder à pleuvoir de nouveau. Il n'y a pas

un bruit dans le bosquet, comme si les animaux eux-mêmes avaient fui...

— Comment vas-tu. Cal ?

Elle s'est forcée à parler pour rompre le silence, mais le Terrien ne répond pas, ne réagit pas. Une sorte de sanglot secoue la jeune fille qui plonge la tête dans les mains.

Un moment plus tard, le coup de cafard est passé et elle se relève, tendant la main à son compagnon qui se met debout dès qu'elle le touche. D'un pas raide, ils se remettent en marche.

Vers la douzième heure, le milieu de la matinée sur cette planète aux journées de trente heures, ils arrivent à une route. Du moins ce qui était une route ; avec les pluies, c'est devenu une espèce de ruisseau. Elle va vers le sud, alors que l'eau coule en direction du nord. Toug hésite. Quel côté prendre ? Elle n'a aucune idée de l'endroit où ils se trouvent. Prudemment, elle descend dans l'eau pour en mesurer la profondeur. Pas plus d'une dizaine de centimètres. Quitte à se mouiller les pieds, autant marcher sur un sol plat, pense-t-elle.

À peine ont-ils parcouru trois kilomètres que Toug aperçoit un char à voile venant à leur rencontre. Son premier geste est de quitter la route pour se cacher, mais à cet endroit le terrain est à perte de vue...

Immobile, tenant fermement la main de Cal dans la sienne, elle attend. Voilà le char qui ralentit. Il est de taille moyenne occupé par trois hommes et quatre femmes entourés d'une bande d'enfants étrangement silencieux. Un grand gaillard, arc-bouté sur le levier de frein, contemple le couple debout, visiblement fatigué.

— Savez-vous si nous sommes loin de Blirod ? demande enfin Toug avec un semblant de sourire.,

— L'homme qui t'accompagne ne le sait pas ? répond l'inconnu. Il a l'air malade...

— Oui, il est malade, mais... chaque jour il va mieux, il sera bientôt guéri.

L'homme hoche la tête d'un air sceptique.

— En tout cas tu tournes le dos à Blirod, et avec lui dans cet état, ça m'étonnerait que vous arriviez là-bas. Vous n'avez même pas de bagages ! Montez et installe ton homme où tu pourras.

— Merci. Oh ! merci.

Toug en bredouille de soulagement, aidant Cal à se hisser à bord. Ils trouvent à se caser dans un trou entre deux ballots à l'avant, près du mât, pendant que l'homme lâche le frein, laissant le char reprendre de la vitesse.

— As-tu mangé, ma fille ?

C'est une vieille femme tassée si profondément derrière une caisse pour se protéger de la pluie que Toug ne l'avait pas vue.



— Hier soir nous avons mangé des fruits.

La vieille secoue la tête et fouille un paquet près d'elle, en sortant un morceau de pain, fait de farine d'arbre à pain, et un fromage grossier.

— Tiens.

Émue aux larmes dans sa détresse, la jeune fille remercie d'un signe de tête, la gorge serrée. Elle partage pain et fromage et donne sa part à Cal, d'abord.

La vieille sourit :

— Tu l'aimes, hein ? C'est ton mari ?

— Non... pas encore.

Le char avance vite, poussé par un vent fort, anormal pour la région.

— D'où venez-vous ? questionne Toug au bout d'un moment.

— De l'est, des basses plaines de Siskir.

— Pourquoi êtes-vous partis ?

La vieille a un air surpris.

— La pluie, bien sûr. Tout est inondé avec les grands fleuves qui ont débordé, mais d'où sors-tu, ma fille ?

— Nous... nous étions un peu à l'ouest, dans la forêt. Nous avons voulu regagner Blirod où nous habitons.

\*

Cela fait des heures que le char roule. Le vent a plutôt forcé et comme la route est en pente, jusqu'à l'horizon, la vitesse est vraiment très grande. Les roues du char soulèvent d'immenses gerbes d'eau qui éclaboussent les passagers. Mais un peu plus ou un peu moins, au point où ils en sont, ça n'a plus d'importance.

Transie, Toug est blottie contre Cal qui ne bouge pas, perdu dans un autre monde, menacé par les formes qui l'assaillent, et dont personne ne peut le protéger.

— Siz, aide-moi !

Le cri a fait sursauter la jeune fille. Le patron du char, cramponné au grand levier de frein essaye de ralentir le véhicule qui va à une vitesse folle. Manifestement, l'homme a perdu le contrôle de l'engin, qu'un autre passager garde tant bien que mal sur la route inondée, avec le gouvernail de roue arrière. Le troisième membre de l'équipage a bondi pour aider à tirer sur le levier. De tout leur poids, ils tentent de freiner l'allure.

Devant, la route disparaît dans une vallée, par une pente qui doit être importante, et la jeune fille comprend le danger. Malgré le sifflement du vent, un grondement se fait entendre et les passagers tendent le visage vers l'avant, apeurés.

Voilà la pente.

Un cri monte du char. Le fond de la vallée a disparu dans un immense fleuve charriant des arbres arrachés, des débris de toute sorte, à la vitesse d'un torrent ! Une maison dont seul le toit apparaît, résiste encore aux flots, créant une gigantesque vague et des remous.

Les passagers ont vu cela dans un éclair. Déjà le char dévale la pente...

L'eau !

Un choc immense. L'engin a percuté le fleuve avec une brutalité inouïe, éclatant littéralement en mille morceaux... Des hurlements de terreur !

Précipités à l'eau, les occupants du char disparaissent dans les remous.

— Caaaal !

Toug a hurlé son désespoir, avant de s'engloutir.

Le Terrien a été précipité lui aussi à une vingtaine de mètres du bord. Sous la surface, son corps, immobile, s'anime soudain. Ses bras et ses jambes retrouvent les gestes habituels. Il se débat comme un forcené, lutte pour sauver sa vie ! Les formes ont disparu et c'est un soulagement tel qu'il trouve une vigueur suffisante pour remonter à la surface. Ses bras agrippent automatiquement une grosse branche et il se hisse à moitié à la surface.

Ses oreilles sont encore pleines d'un cri entendu au moment où il sombrait. Quelqu'un appelait « Cal ». Se soulevant au-dessus de l'eau, il cherche à voir quelque chose.

Là-bas, une forme se débat, plus en aval. Sans hésiter, il plonge, utilisant la force du courant pour dévier sa course. Ses bras fendent l'eau avec une étonnante vigueur. Un choc violent lui meurtrit la jambe droite. Mais il arrive, il n'a plus qu'à tendre le bras pour saisir des vêtements. Deux mains le saisissent pendant qu'il regarde autour de lui à la recherche d'une épave.

Un énorme arbre flotte à quelques mètres et il y traîne le rescapé qui s'accroche tout de suite à une branche. Cal voudrait parler, dire de grimper au-dessus du niveau de l'eau, mais les mots ne veulent pas franchir ses lèvres qu'il tord dans un effort désespéré pour formuler un son ! De rage, il frappe l'écorce, se meurtrissant la main.

— Caal !

Encore ce cri ! Le jeune homme regarde autour de lui et aperçoit enfin plus bas une forme ballottée par le courant, apparaissant puis disparaissant entre les vagues. De temps à autre, une main sort de l'eau. Cette main ! Il lui semble qu'il la connaît, il lui paraît la sentir dans la sienne. Grimpant sur le tronc, écartant les branches qui le gênent, il avance jusqu'au bout de l'arbre. Respirant à fond, il plonge encore une fois. Évitant de revenir tout de suite à la surface, il

repousse l'eau dans une longue brasse efficace. À bout de souffle, il apparaît enfin. C'est une femme, il la voit bien, à une dizaine de mètres, et il reprend sa nage.

Quelque chose de dur sous ses mains. Une planche arrachée à une construction quelconque. En tout cas la femme y est cramponnée et Cal la saisit à son tour. Elle tourne son visage vers lui :

— Oh ! Caa...

Le dernier mot a été étouffé par une vague. Mais on dirait qu'elle a appelé. Il se retourne, le tronc d'arbre flotte une trentaine de mètres derrière. Plus loin vers l'avant, la vallée fait un coude et le courant a l'air de se calmer. Il prend sa décision et attrape le bras de la femme qu'il pose sur son épaule. Elle semble comprendre et le tient solidement.

Encore une fois il regarde autour de lui, puis il lâche la planche. Aussitôt il commence à nager à contre-courant, non pas dans l'espoir de vaincre celui-ci, mais pour ralentir leur course, le temps de laisser l'arbre les rattraper.

Il lui faut dix minutes d'efforts pour y réussir enfin. Lorsque la femme accroche une branche, il est à bout de force. Se tramant, il réussit à grimper à l'abri, reprenant son souffle. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années est là. Son sauvetage de tout à l'heure sans doute.

Après avoir récupéré, il regarde vers l'avant. Le coude est franchi et le courant est beaucoup plus calme. On dirait même que l'arbre dévie en direction de la rive, dans la grande courbe qui fait suite au coude. La jeune femme vient prudemment s'installer près de lui, tournant un visage radieux.

— Cal, tu es guéri, n'est-ce pas ?

Il la regarde, étonné, et ne répond pas.

— Je le sais, Cal. Ton visage n'est plus pareil, il vit...

Encore une fois il tente de faire des mots, d'obliger sa bouche à parler et la colère vient ! Une colère terrible, ses efforts deviennent impressionnants. Son visage se congestionne, ses mains tremblent. Il veut, il veut parler !

— Cal, arrête, je t'en prie, tu vas te faire mal ! Arrête...

Dans sa colère impuissante, il lève soudain les mains et frappe, frappe, frappe le tronc à ses pieds.

— OOOOh...

C'est la douleur qui a fait rompre le barrage, lui tirant un gémissement. D'une voix rauque, il prononce enfin :

— Mes... mains...

— Ça y est. Cal, ça y est, je le savais !

Lentement, il se tourne vers elle et laisse tomber d'une voix lente :

— Qui... êtes-vous ?

## CHAPITRE X

### CAL

Qu'est-ce que je fais là ? J'ai l'impression d'émerger après un long sommeil, peuplé de cauchemars. J'ai mal partout, le cœur sur les lèvres et un reste de migraine... Comment ai-je pu arriver sur cet arbre dérivant au milieu de cette crue immense, et qui sont ces gens, ce garçon et cette jeune fille ? Je ne sais même pas qui je suis !

— Enfin, Cal, je suis Toug ! Tu... tu as perdu la mémoire ? Tu ne te souviens de rien, vraiment rien ?

Elle n'a pas l'air hostile, au contraire, ses yeux montrent un véritable attachement, une compassion authentique. Je vais lui faire confiance. De toute façon, il faudrait bien que j'y vienne à un moment ou un autre avec quelqu'un, autant que ce soit elle.

— Vous me connaissez ?

Ma voix sonne curieusement à mes oreilles. Je suppose que ce n'est pas mon timbre naturel. Ma gorge est encore douloureuse.

— Oui, je te connais, dit-elle, des larmes dans les yeux. Tu es Cal, Cal de Ter.

Ter. Ce mot a une curieuse résonance dans ma tête. Une image fugitive traverse ma mémoire : une petite île entourée d'un océan à l'eau transparente. Une grosse boule, maintenant, qui fuit.

— Il y a longtemps que vous me connaissez ? Elle baisse la tête et reste un moment silencieuse. Quand elle la relève, son regard est décidé, elle a vaincu son désespoir. Elle a du cran, cette fille, elle me plaît.

— Oui, enfin il me semble que je t'ai toujours connu. En vérité, cela doit faire un peu plus de deux mois. Mais tu ne crois pas que nous pourrions parler de ça plus tard ? Nous ne sommes pas tirés d'affaire.

Je jette un œil aux alentours. Notre embarcation de fortune s'est bien rapprochée du bord, et le courant est presque nul. Elle n'ira pas plus près, je le crains. Il faut se remettre à l'eau, et je le leur explique.

Le gosse ne sait pas nager alors je vais l'emmener le premier.

Il s'accroche à mon cou et nous glissons doucement à l'eau. La rive n'est qu'à une quarantaine de mètres, on y prend pied rapidement. Je le laisse pour retourner chercher la fille. Elle s'est mise à nager seule et atteint déjà la moitié où je la rejoins, me bornant à l'accompagner.

Un petit crachin recommence à tomber et nous sommes transis, le froid et la fatigue, je suppose.

— Il est trop tard pour chercher les autres, dis-je en me demandant au même instant qui sont ces autres dont je viens de parler.

Mon dernier « souvenir » cohérent est un plongeon, enfin j'étais plutôt projeté à l'eau. Avant, c'est le grand vide...

— Venez, il faut trouver un abri pour la nuit, elle ne va pas tarder.

Ils me suivent sans discuter. On descend le fil du courant et je finis par apercevoir des ruines de cabane. Ça ira pour ce soir, mais il nous faudrait un bon feu. Pas de bois sec ici. J'ai faim et je suppose que les autres aussi, mais je ne vois rien de comestible. Tant pis, on verra demain au jour.

C'est un vide auprès de moi qui me réveille. La fille était blottie là et son absence me sort du sommeil. Le ciel est gris et s'il ne pleut pas ça ne va pas tarder.

Je me lève à mon tour en évitant de réveiller le gosse roulé en boule. Dehors j'aperçois la fille qui revient de plus bas. Je suppose qu'elle a été se laver car elle a encore le visage mouillé. En me voyant approcher, elle a un sourire qui illumine son visage.

— Bonjour, Cal, comment es-tu ce matin ?

— Bien... Mais toujours sans souvenir, réponds-je en souriant à mon tour. Tu es bien jolie, ce matin, tu sais.

Ma parole, elle a rougi ! En tout cas ses yeux brillent.

— Tes souvenirs sont peut-être absents mais tu as retrouvé tes façons de parler.

— Si tu veux, en attendant que le gosse se réveille, raconte-moi ce que tu sais à mon sujet.

Un bon moment après, je reste silencieux. Rien de ce qu'elle m'a raconté n'a évoqué de souvenir en moi, pas même ce Giuse, mon ami, paraît-il, mon cousin. En fait, cette vie d'intrigues que je semblais mener m'apparaît bien vide. Cela ne me dit rien, comme si ce n'était pas ma vie réelle. En outre, ce matin je ressens une curieuse impression. Je dois faire quelque chose... mais impossible de savoir quoi. Or il y a une dangereuse urgence, je le sais ! La situation dont je ne me souviens pas est dramatique. Je crois que ma vie est en danger, mais pas seulement la mienne... Ah ! si je pouvais me souvenir d'une petite chose, le reste viendrait comme un écheveau que l'on dévide. J'ai quelque chose à faire... mais quoi donc ?

Haussant les épaules, je pose la main sur l'épaule de Toug. Je ne

sais pas ce que je ressentais pour elle autrefois, mais aujourd'hui elle m'est chère, j'ai beaucoup de tendresse pour elle... De tendresse, mais pas d'amour ! Un visage très flou surgit fugitivement de mon passé. Une femme que j'ai aimée, je le sais, et... Ah ! je ne sais plus ! Si : elle est morte, dans des circonstances terribles. Ça, je ne m'en souviens pas vraiment, c'est une impression.

— Vraiment, tu ne te souviens pas de ce que je t'ai raconté ? demande Toug d'une petite voix.

— Vraiment. Mais ça reviendra sûrement, ne t'inquiète pas. Maintenant il est temps de rechercher la famille du gosse. Il y a peut-être des survivants. Après, on se mettra en route pour Blirod.

Ce matin, je décide de remonter le courant puisque hier on n'a vu personne.

Vers dix heures, Toug aperçoit une fumée, sur la crête. C'est le grand gaillard, celui qui tenait le frein, m'explique Toug car son visage ne me rappelle rien... Le gosse que j'ai sauvé est son neveu, dont la mère est l'une des deux femmes qui ont pu s'accrocher au char et s'en tirer. Il y a encore un homme, celui qui tenait la barre : Siz. Le grand type s'appelle Tumé et paraît être le chef du petit groupe. En tout cas on est accueilli à bras ouverts. Mon histoire racontée par Toug les impressionne beaucoup.

— On va aller à Blirod avec vous, décide Tumé. Maintenant qu'on a tout perdu, il faut arriver à Blirod pour trouver du travail. On pourra traverser plus loin, à l'est, je pense.

Ils ont pu sauver un peu de nourriture et nous mangeons un bout de galette avant de partir.

Le soir nous campons de l'autre côté du fleuve, à une quinzaine de kilomètres. Mais il n'y a plus rien à manger. La pluie a redoublé et le fait me trouble sans que je n'arrive à comprendre pourquoi. Il y a bien la phrase de Tumé qui a dit tout à l'heure que l'on n'avait jamais vu cela... L'urgence du danger me harcèle sans cesse, comme si je perdais un temps précieux !

À douze heures, le jour suivant, on arrive dans un village où, enfin, on peut faire un vrai repas et apprendre des nouvelles. Les habitants partent vers le nord. Je ne sais pas non plus pourquoi je les ai persuadés, au contraire, de se diriger au sud...

Ils nous ont dit que Blirod avait été désertée. Si la ville est construite, comme le dit Toug, le long d'un fleuve, c'était la meilleure chose à faire.

Pendant trois jours nous marchons sous la pluie et un après-midi le ciel se met à gronder. Tout le monde s'est arrêté.

— Que faites-vous ? Venez donc !

— Ce bruit, dit Tumé.

— L'orage, oui, et alors ?

- Il est si fort !
- C'est quand même de l'orage.
- Tu connais cela ?

Il me stupéfie. Pourquoi faire toute une histoire d'un orage ? À ce moment un coup de tonnerre d'une violence terrible claque et les femmes poussent un hurlement de terreur. Un éclair aveuglant dans la teinte plombée qu'a pris le ciel, et la foudre tombe à moins de cinq cents mètres ! Cette fois, je m'inquiète à mon tour. Dans la plaine, nous sommes bien placés pour être foudroyés !

- À terre, couchez-vous ! je hurle en montrant l'exemple.

La mère du gosse, terrorisée, loin d'obéir se met à courir au moment où un grondement se fait entendre. Je démarre comme un fou, la rejoins et plonge dans ses jambes, l'écrasant sous moi.

Un déchirement au-dessus de nous et la foudre tombe un peu à gauche, à quelques dizaines de mètres... De toutes mes forces j'immobilise la femme, tentant de la calmer en lui parlant.

L'orage a duré une heure et demie... Lorsqu'il s'éloigne, nous nous relevons. Chacun a un visage marqué. Toug vient près de moi sans rien dire, mais elle ne me quitte plus.

- Que se passe-t-il. Cal ? vient demander Tumé, le visage défait.
- Une surtension du champ...

Je m'arrête soudain. Qu'est-ce que je suis en train de dire ? La réponse m'est venue toute seule, comme si je savais très bien ce qui se passe, alors que les autres sont paniqués. Comment ?

- Ce n'est pas normal, Cal !

C'est vrai, ce n'est pas normal, je le sais. Pourtant je m'efforce de calmer mes compagnons. Et toujours cette sensation d'avoir à faire quelque chose, un simple geste. Je claque la langue, irrité, et une fois encore me fige. J'étais sur le point de trouver, j'en suis sûr, mais l'idée m'a fui...

Nous nous remettons en marche.

Le cinquième jour nous amène devant Blirod, ou ce qu'il en reste. Ici aussi le fleuve a débordé, inondant la ville sous deux mètres d'eau au moins ! Toug a un petit visage crispé. Les larmes ne sont pas loin. C'est que les deux derniers jours ont été durs. À chaque pas on enfonce dans un sol spongieux qui rend la marche fatigante, épuisante. Cette déception, maintenant. Apparemment, la ville a été désertée. Une ville qui ne me rappelle rien. Je comptais pourtant sur ce retour, étant donné ce que m'avait dit la jeune fille.

Assis sur des rochers au sommet de la crête qui borde la rive sud du fleuve, nous restons silencieux.

— Peut-être y a-t-il des choses à récupérer en ville ? dis-je enfin. Tumé, on peut essayer de trouver un moyen de traverser pour aller voir ?

Il hoche la tête, sans conviction.

L'expédition nous prend toute la journée. Mais quel plaisir de pénétrer dans une maison, de ne plus recevoir la pluie sur le dos ! Cela fait des jours que nous sommes trempés jusqu'aux os, 30 heures sur 30. Je me demande comment il n'y a pas de malades parmi nous.

Un radeau grossier nous a permis de passer de l'autre côté. Là un coup de chance nous a fait découvrir une barque avec laquelle nous avons circulé dans les rues. Tumé, Toug et moi. La présence de la jeune fille était indispensable pour s'y reconnaître dans la ville.

Son hôtel de famille était recouvert ou presque, car il se trouve dans un creux. À force de chercher, la chance nous a souri sous la forme de vêtements grossiers et de toiles certainement imperméables. Ailleurs, dans un grenier, Tumé est tombé sur des vivres, galettes et viande fumée, de quoi tenir pendant une dizaine de jours. La richesse ! De mon côté, en fouillant dans un hangar envahi par les eaux, j'ai découvert un vieux char à voile que j'ai pu dégager. En lui mettant des tonneaux sous le plancher, on a pu le faire traverser tant bien que mal.

Une grande toile taillée rapidement servira de voile. Voilà de quoi voyager et, oh ! luxe, dormir au sec, à l'abri ! Le moral est remonté un peu. En tout cas on ne peut pas rester ici. Il n'y a pas de quoi survivre. On a ramené aussi des outils, ce qui nous manquait cruellement, haches et couteaux.

Ce soir-là, nous dînons à l'abri en apaisant complètement notre faim. Tout le monde est d'accord pour partir vers le sud. Peut-être y trouverons-nous des hommes ? Depuis des jours, pas trace d'être vivant. Même les animaux semblent avoir disparu...

Sur le plateau, au sud de la ville, les eaux ne stagnent pas, s'écoulant vers des points plus bas, si bien que la route est découverte et nous la suivons facilement dès le matin. Le vent vient de l'ouest et le chariot avance sans trop de mal.

Nous sommes arrêtés, à quatorze heures, lorsque le gosse se dresse :

— Des hommes !

À deux cents mètres, un petit groupe avance par ici. Enfin, nous allons avoir des nouvelles ! Au fur et à mesure qu'ils se rapprochent, je distingue quatre hommes vêtus de haillons, un vague ballot sur le dos.

Lorsqu'ils sont à dix mètres, ils s'arrêtent et celui qui marche en tête a un grand sourire.

— Vous avez sûrement de quoi nourrir des pauvres diables, braves gens ?

— Bien sûr, répond la mère du gosse. De la viande fumée ; venez vous asseoir.

Les quatre se regardent et avancent d'un même pas. Tout en se goinfrant de nourriture, ils jettent de petits coups d'œil dans notre char. Au bout d'un moment, celui qui semble être le chef demande :



— Et où vous allez comme ça ?

— Vers le sud, répond Tumé brièvement. Et vous, d'où venez-vous ?

— Oh ! de par là..., fait l'autre d'un geste vague. Mais on va à l'est. Vous ne voulez pas aller à l'est ?

— Ce n'est pas notre direction, et puis le char est déjà assez chargé.

— Ça c'est bien mon avis, lâche le chef avec un grand éclat de rire qu'imitent ses hommes.

J'ai compris !

— Tu as fini de manger ? je demande, ouvrant la bouche pour la première fois.

Il se tourne vers moi, m'étudiant entre ses paupières à demi fermées :

— Pourquoi, tu es pressé, étranger ? Tu n'es pas accueillant.

— Cesse ce petit jeu... et va-t'en. Nous voulons continuer notre route.

— Vers l'est ?

Je ramène mes pieds sous moi d'un mouvement naturel. Du coin de l'œil, je regarde Tumé qui n'a pas l'air de comprendre. L'autre, dont je ne connais toujours pas le nom, a l'air inquiet.

— Vous, vous allez à l'est... seuls. Nous nous continuons au sud.

Lentement, les quatre hommes se redressent, nous faisant face. Je m'aperçois que je n'ai pas peur de ce qui va arriver ! Je n'ai pourtant aucune arme...

— Fini de rigoler ! gronde le chef. Descendez !

Je me mets debout sur le bord du char et soudain, bondis à terre. Surpris, deux hommes ont reculé d'un pas. Aussitôt je me retrouve dans une position étrange, les jambes fléchies, les pieds écartés, les bras tendus, mains raidies. Pourquoi ai-je fait cela ? Pas le temps de m'interroger davantage, le chef a sorti un long couteau de son ceinturon.

Je fais rapidement un pas en avant, lance un bras qui attire son arme et, pivotant d'un quart de tour sur la gauche, ma jambe droite part lui décochant un terrible coup de talon à la poitrine. Il pousse un grognement de douleur et tombe à la renverse. Tout de suite je fais demi-tour face à l'autre homme resté près de son chef. Il plonge vers moi, le couteau en avant. J'esquive et saisis le poing armé au passage, tirant sec en faisant un pas de côté. Il s'effondre en avant et j'accroche son cou au creux de mon bras droit. Mon genou est venu se loger au creux de ses reins. Un claquement et je le lâche. Je sais qu'il est mort !

À gauche, Tumé est aux prises avec un troisième agresseur, tandis que le quatrième se bat avec le barreur du char.

Le chef est debout. Cette fois, il a un regard méfiant. Il m'a vu lui tuer un homme en une seconde et il fait attention. La lame décrivant

de petits cercles devant lui, il avance sur moi.

Je recule à petits pas jusqu'au char où je m'adosse. Il s'arrête deux secondes, puis attaque. J'ai juste le temps d'éviter la lame ! Déjà il a repris du champ.

Un cri à gauche, le barreur se tient le bras que son adversaire a fendu, du coude à la main ! Feintant à gauche, je démarre à droite et fonce sur le type qui est sur le point d'embrocher sa victime. Il ne m'entend pas arriver et je saute, les jambes à l'horizontale. Il prend ma ruade au milieu du dos et va voler à plusieurs mètres... Je suis dans la foulée et, le désarmant, lui enfonce son poignard dans la poitrine.

L'arme à la main, j'avance maintenant sur le chef qui a suivi à son tour mais trop tard pour sauver son ami.

— Tu veux absolument mourir ? dis-je, pour lui laisser une chance.

Il ne répond pas. Tant pis, j'attaque. Une feinte de chaque côté, un pas à gauche, refeinte et un pas à droite. Il ne sait plus où il en est ! Rapidement je fais sauter mon poignard dans la main gauche et frappe son poignet. Il est touché légèrement mais lâche son arme. Je fais de même lançant la mienne au loin.

Il pousse un grondement de fureur et bondit. Je le laisse m'empoigner et me laisse tomber à la renverse. D'un coup de reins j'inverse nos positions pendant la chute et c'est lui qui se retrouve dessous... Mes deux bras passent sous ses épaules pour venir saisir son cou que j'attire en arrière. Poussant sur le menton je me dégage de sa prise. À peine libre, ma main se lève et, raidie, du tranchant je frappe violemment sa carotide. Il a une convulsion et c'est fini...

Je me redresse pour voir Tumé près de son copain le barreur. Tous nos adversaires sont morts.

Toug se précipite vers moi.

— Tu n'as rien. Cal ? C'est vrai ? J'ai eu tellement peur ! J'aurais voulu faire quelque chose mais tout a été tellement vite...

C'est vrai que le combat n'a pas duré plus de trente secondes ! Levant son menton, je dépose un baiser sur ses lèvres tièdes. Je vois ses yeux changer de couleur pendant qu'elle rougit violemment. Adorable Toug, si spontanée...

— Il faut s'occuper du blessé, maintenant.

Il a l'air de souffrir quand je m'approche. La plaie est nette, une belle coupure, profonde malheureusement.

— Apporte de l'eau, je demande à Toug, il faut nettoyer cette plaie.

Je demande ensuite des linges pour serrer la plaie. Lorsque c'est fini, le bras solidement maintenu et surtout les deux lèvres de la plaie sont rapprochées. Cela me semblait nécessaire pendant que je faisais le pansement sans que je puisse expliquer pourquoi. Ces étranges connaissances que je possède m'intriguent.

Une dizaine de jours plus tard, nous avons rencontré d'autres fuyards comme nous.

À plusieurs reprises, des petits groupes nous avaient croisés, ces derniers jours. De pauvres hères encore plus démunis que nous qui faisons figure de riches avec notre char. Personne, cependant, n'a essayé de nous le prendre. Nous avons appris que tout le pays est dans la même situation, sous cette pluie continuelle qui a fait des dégâts terribles. Le grand problème est de trouver à manger.

Cet après-midi, nous avons eu un coup de veine en traversant un bosquet où la vitesse du char était tombée avec l'absence du vent. Raz, le barreur, a repéré des arbres à pain, du moins ces grosses boules vertes contenant un aggloméré qui, une fois séché, devient une farine. Nous en avons fait une razzia. Le problème sera de faire sécher tout ça ! Mais la chance continue, et dix kilomètres plus loin nous trouvons un village abandonné.

Les maisons sont inondées sauf deux, placées plus en hauteur, et on s'y installe. En utilisant les charpentes des maisons en contrebas, nous nous procurons suffisamment de bois pour nous sécher et préparer la farine. Mais il faudra plusieurs jours. C'est un repas de fête ce soir-là. Nous terminons les vivres qui nous restaient. Le repas s'achevait lorsque des bruits de pas se sont fait entendre, dehors.

C'était un grand convoi, composé de plusieurs chars et même d'antlis. Un village entier, du nord de Blirod, qui allait vers le sud-ouest, à la recherche du soleil. Ils nous ont donné des tas de nouvelles. Il paraît qu'ils ont rencontré, dans le nord des Porsages, des habitants des pays de l'ouest, qui fuient de la même manière. On dirait que tout le continent est sous les eaux...

Eux aussi ont rencontré des bandits qui se multiplient, poussés par la faim. On dit que l'armée s'est dispersée par petites unités qui s'efforcent de les pourchasser. Le Protecteur serait parti en voyage peu avant le début des grandes pluies. Mais personne ne sait où. Enfin il a été question de Sifra, une ville loin au sud.

À ce nom, Toug a bondi, demandant des précisions que personne n'a pu lui fournir. On dirait qu'il s'agit d'une légende ! Toug m'a pris à part pour me raconter, qu'autrefois, je voulais m'y expatrier. Là encore c'est le vide...

Nous avons partagé les maisons sèches avec nos amis, nous serrant tous dans une pièce. Et le lendemain à l'aube, ils repartaient en nous laissant un peu de viande. Ça nous permettra d'attendre que Tumé rapporte du gibier. Il prétend qu'il n'est pas possible qu'il se soit enfui

et qu'il est sûrement possible d'en prendre au piège.

Je suis donc allé l'aider à poser des collets. C'est la nuit suivante que tout a changé.

Vers le milieu de la nuit, je me suis levé. Machinalement je suis allé à la porte : pas un bruit. En levant le nez, là-haut j'ai aperçu une étoile ! Ça m'a réveillé... Il ne pleuvait plus. La joie d'abord, puis un sentiment bizarre ensuite. Une idée ne voulait pas sortir de mon crâne. Elle était là, juste sur le bord, mais impossible de la saisir. Je suis retourné me coucher.

— Le soleil, le soleil !

Les hurlements n'en finissaient pas, au matin. Toug est arrivée au galop.

— Cal... Cal le soleil est revenu !

— Oui, je sais, ai-je répondu en bâillant.

— Comment tu sais, fichu menteur...

— Toug.

Elle continue à m'agonir jusqu'à ce que je pose la main sur sa bouche. Elle en profite pour m'embrasser la paume.

— Je suis sorti cette nuit, les nuages étaient partis. Elle a l'air stupéfaite.

— Et tu n'as rien dit ?

— Rien n'était sûr encore.

Tumé arrive un grand sourire sur les lèvres, ce qui est rare.

— Tu sais ?

Je hoche la tête.

— Il faudrait peut-être en profiter pour faire sécher toute la farine qui reste ?

On sort ensemble. Le soleil n'est pas haut sur l'horizon mais j'ai l'impression qu'il est déjà chaud... Perdu l'habitude.

Trois heures plus tard, on est allé relever les collets, je redresse la tête. Je transpire à grosses gouttes. Cette pensée confuse est revenue. Machinalement, je lève le visage vers le soleil et pousse un grognement de douleur. Bon sang ! jamais je ne me suis fait brûler à ce point, surtout si tôt. Je vais doucement jusqu'au bord de la colline. Toute la plaine en contrebas a disparu... L'impression de contempler une mer blanche : le brouillard ! Avec un sol aussi gorgé d'eau, rien d'étonnant. Une nouvelle fois je m'étonne, en revanche, de savoir cela. J'appelle Tumé pour lui montrer. Il a un moment d'effolement.

— Calme-toi, ce n'est que du brouillard.

— Du quoi ?

Apparemment, il n'en a jamais vu, alors je lui explique que le soleil est en train de faire évaporer l'eau.

— Mais on ne peut pas respirer, et si ça monte jusqu'ici ?

Je n'y avais pas pensé... Voilà qui va nous compliquer la vie.

Combien de temps faudra-t-il pour assécher le sol ? Pas question de partir, en tout cas. Pour le reste, je le rassure à nouveau.

Pendant les dix jours suivants, nous avons vécu dans la purée de pois. On ne voyait pas à cinq mètres, au point que ceux qui voulaient quitter la maison devaient prendre des précautions, traînant derrière eux une branche pour pouvoir en suivre la trace au retour !

C'est après que le calvaire a véritablement commencé.

## CHAPITRE XI

Comme une blessure qui fait souffrir à chaque pas, l'esprit de Cal ne lui laisse aucun répit. Urgent, danger, c'est ce qu'il ressent sans savoir ce que cela veut dire.

Il y a si peu de vent – encore du nouveau dans un pays qui est toujours balayé par un vent régulier – que le char avance au pas, lui laissant tout le loisir de réfléchir. Confusément, il se « sent » différent, mais ne sait pas si ses compagnons s'en rendent compte. Même Toug n'a pas l'air d'en être consciente. Pourtant, ça lui semble évident. Il sait trop de choses par rapport aux autres, ce n'est pas explicable.

Est-ce que ce danger est lié à leur situation actuelle, à ces changements de climat ?

Ils sont restés dix jours paralysés par le brouillard et, depuis qu'ils ont repris la route, ils souffrent abominablement de la chaleur. Les avant-bras sont brûlés par les rayons impitoyables. Dès le premier jour. Cal s'est confectionné une sorte de chapeau à larges bords et bientôt tout le monde l'a imité.

Et on dirait qu'il fait plus chaud de jour en jour... Déjà l'eau est rare et ils ont dû faire des provisions dans tout ce qu'ils ont pu trouver comme récipients. L'herbe a vite séché et ils trouvent depuis deux jours des étendues complètement brûlées. Le gibier qui a réapparu en souffre terriblement. Ils trouvent de plus en plus de cadavres, ce qui inquiète Cal. Il songe qu'il va falloir faire bouillir l'eau avant de la boire. Encore une chose que les autres ne savaient pas !

\*

Trois jours ! Cela fait trois jours qu'ils marchent, qu'ils se traînent plutôt. L'une des femmes est morte hier soir, et l'autre doit être portée.

Tumé et Siz se relaient. Toug a l'air d'une morte vivante, mais une volonté farouche la pousse à lancer une jambe après l'autre.

Sans vent, au milieu d'une plaine ils ont dû abandonner le char après une longue discussion. C'était une sage décision car depuis qu'ils sont partis à pied, pas un souffle d'air n'a rafraîchi leur peau. Sur place, ils seraient morts. Même s'ils n'en valent guère mieux. Ils marchent maintenant la nuit, dormant tant bien que mal le jour, à l'ombre d'un arbre ou d'un rocher.

Comme un leitmotiv. Cal se répète « le sud, le sud ».

\*

Cinq jours... La femme de Tumé a rendu son dernier soupir cette nuit. Le pauvre diable voulait rester près d'elle, mourir là ! Cal a dû longuement le raisonner, vidant ses propres forces. Toug est encore debout il se demande par quel miracle ! Mais elle ne parle plus, ne réagit plus, les yeux vides.

\*

Est-ce le jour, la nuit ? Il serait bien incapable de le dire. Penché en avant, il tire la courroie qu'il a attachée à la ceinture de Toug, il ne sait plus quand, une heure, un siècle. Il n'a pas eu non plus la force de se retourner pour voir si les autres suivaient. Il croit se souvenir que le jeune garçon est mort à son tour...

Il marche. Cette jambe... l'autre ! Ses lèvres sont éclatées. Il n'y a plus d'eau depuis quand ?

Un bruit sourd. Son cœur, probablement.

On dirait que ça s'amplifie. Son esprit enfiévré note le fait avec un détachement mortel. « C'est mon cœur qui va éclater. » Cette pensée lui arrache un rire... invisible sur son visage brûlé.

Allons bon, voilà une main, maintenant. Elle se promène sur son visage. Il voudrait la chasser comme une mouche agaçante. Pas la force...

Oh ! quelque chose de froid vient de le frapper au visage. Mon Dieu c'est... de l'eau. Non, c'est impossible, voyons ! Qu'est-ce qui le retient comme ça ? Il voudrait avancer et ne peut pas.

On dirait des voix, dans le lointain. Ah ! une trombe d'eau vient de lui tomber sur la tête... Il suffoque...

\*

Un convoi de chars est arrêté en plein soleil. Des voitures de

l'armée tirées par des antlis. À l'ombre d'une bâche tendue à la hâte, Toug a été étendue. Près d'elle : Podji !

Elle a repris connaissance, après s'être évanouie, comme les survivants de leur petit groupe : Tumé, Siz et Cal. Régulièrement, Podji humidifie un linge posé sur son front.

— Tu vas mieux ?

Podji a une voix inquiète, et elle sourit doucement.

— Cal ? demande-t-elle soudain.

— Il est toujours évanoui mais on s'occupe de lui, ne te fais pas de souci.

— Il y a... longtemps que tu nous as trouvés ?

— Une dizaine d'heures, ce matin exactement. Tu m'as fait peur, tu sais ? Mais ça va aller. Tu veux boire encore ?

— Oui... Vous avez fait bouillir l'eau, vous aussi ?

— Bouillir ? Pourquoi bouillir ? Allons, calme-toi, Toug.

— Ça va, Podji. C'est Cal qui nous a dit qu'il fallait le faire, pour éviter des maladies, je crois.

Le jeune homme se redresse songeur. Ainsi c'était cela ? La troupe a eu de nombreux morts ces jours-ci. Il appelle un sergent et lui donne l'ordre de faire chauffer l'eau des outres. L'autre prend une mine stupéfaite mais incline la tête.

— Podji, comment est Cal ? Comment le trouves-tu ?

— Mais il est exténué comme vous tous...

— C'est que... il est malade. Depuis notre fuite il... a perdu la mémoire !

— Quelle fuite ? Tu veux parler de votre départ de Blirod ?

Toug secoue la tête et avance la main pour prendre celle de Podji.

— Il faut que je te raconte...

Une demi-heure plus tard, la jeune fille a terminé son récit. Son compagnon a l'air sombre.

— Je ne savais rien de tout cela. J'ai reçu un message de mon père m'annonçant qu'il partait avec Léna, quelques jours plus tard, pour une ville appelée Sifra. De mon côté, je suis parti presque aussitôt avec les canons. L'armée était stoppée et des pourparlers de paix sur le point d'être conclus. J'ai pris la route pour Blirod. C'est sur le chemin que tout a commencé. Il a fallu abandonner les canons quand l'eau a tellement monté. Ils étaient complètement embourbés. J'ai continué vers Blirod. En voyant ce qui restait, de la ville, j'ai décidé d'emmener les hommes à Sifra, pour rejoindre mon père.

Un soldat se présente.

— Capitaine, votre ami s'est réveillé.

Toug a un mouvement pour se relever mais Podji lui prend le bras.

— Tu le verras tout à l'heure, repose-toi. Je vais aller le trouver.

Cal a été installé dans un chariot dont les flancs de la bâche ont été



relevés pour que le peu d'air lui parvienne. Podji monte près de lui et s'assied en silence, les yeux fixés sur son ami. Cal tourne la tête de son côté.

— C'est vous le chef de ce convoi ?

Sa voix est lente mais il est sorti d'affaire. En tout cas il n'a pas reconnu Podji. Celui-ci tente de l'aider.

— J'ai perdu les canons.

Cal a l'air perdu.

— Quels canons ?

— Tu ne te souviens pas ?

— Nous nous connaissons, si je comprends bien ? Qui êtes-vous ?

— Podji de Kerval, le frère de Léna... le fils de Jaïs... Celui à qui tu as donné une compagnie et des canons.

À chaque nouvelle précision. Cal remue la tête. Rien, cela ne lui rappelle rien. Podji pose la main sur son épaule, en un geste d'apaisement.

— Cal, tu as fait beaucoup pour mon père et pour moi, peut-être pourrai-je bientôt te rembourser un peu de cette dette. Nous allons rester ici jusqu'à demain, tu peux te reposer en paix.

Il se lève pour s'en aller quand Cal le rappelle :

— Podji, as-tu encore assez d'eau pour tes antlis ?

— Rien de trop... quelques outres.

— Tu devrais marcher la nuit et mettre les bêtes à l'abri le jour. Elles auraient moins besoin d'eau et résisteraient plus longtemps.

Le Vahussi est secoué d'un long rire silencieux.

— Tu n'es pas si malade que ça. C'est encore toi, dans cet état, qui me dis ce que j'aurais dû faire depuis des jours !

Un peu plus tard, un soldat vient avec une crème qu'il étend sur les lèvres et les brûlures du Terrien.

À la nuit, il va déjà beaucoup mieux et s'alimente avec les autres. Les compresses d'eau qu'on leur a renouvelées régulièrement les ont suffisamment réhydratés pour que leur organisme prenne la relève.

Au moment de partir, Podji arrive avec Toug, la soutenant pour marcher.

— Elle veut voyager avec toi. Mais si vous le pouvez, ne vous fatiguez pas à parler, dormez plutôt.

\*

Au bout de deux jours, les survivants du petit groupe sont à peu près rétablis, à l'exception de leurs brûlures encore douloureuses. Ils voyagent assis dans les chariots. Les soldats se relaient chaque heure pour se reposer. Podji a d'ailleurs dit que les bêtes sont plus vaillantes depuis qu'elles marchent la nuit.

Un matin, alors que l'on termine ce qui doit être le dîner, un homme arrive en courant.

— Capitaine, capitaine, les montagnes !

Aussitôt ils grimpent sur les chariots pour mieux voir.

— Je les vois ! lance Toug d'une voix excitée.

— Bien sûr, tu ne te souviens pas où se trouve exactement Sifra ? demande Podji à Cal.

Le Terrien hausse les épaules d'un air désolé.

— Tant pis, reprend le jeune capitaine. Une fois là-bas, on tâchera de trouver de l'eau et j'enverrai des hommes rayonner, en antli. Ils finiront bien par découvrir un indice. Il doit y avoir de l'eau dans ces montagnes, n'est-ce pas. Cal ?

— En principe, oui. Avec l'altitude, il doit faire moins chaud : un degré tous les cent mètres.

— Un quoi ? demande Toug.

Cal prend un air songeur pour répondre :

— Rien.

Encore ces mots étranges ! D'où lui vient cette science ? Il a répondu sans réfléchir et serait bien incapable de dire ce qui l'a poussé.

Le lendemain, ils arrivent au pied de la chaîne au début de l'après-midi. Le convoi fait halte et Podji vient vers le chariot de Cal et Toug.

— Alors, de quel côté ? L'est ou l'ouest ? Que proposes-tu ?

— Si tu envoyais un cavalier de chaque côté ? Qu'ils marchent une heure en cherchant une grande vallée. Comme ça on sera au moins sûr de pouvoir entrer assez profondément dans la chaîne.

Peu après, deux cavaliers partent au petit galop. C'est une allure que les antlis peuvent soutenir longtemps, malgré leur état de fatigue. En attendant leur retour, on installe les bâches à la fois pour les hommes et pour les antlis qui sont dételés.

Une heure après, l'un des cavaliers est déjà de retour. Il a découvert une large vallée qui s'enfonce très loin dans le massif. Un cours d'eau, presque tari, en longe le flanc ouest. En montant, on devrait trouver davantage de débit.

Podji fait préparer la troupe et dès le retour de l'autre cavalier, qui n'a rien trouvé, le convoi repart.

Il n'a pas fait un kilomètre que, soudain, un bruit étrange naît. Une sorte de grondement sourd qui s'enfle.

Les hommes à pied se mettent à vaciller, le paysage tremble. Un tremblement de terre !

Cal l'a tout de suite compris. « Danger, urgent. » Les mots résonnent dans sa tête, et il se sent plus que jamais inutile.

Une nouvelle secousse jette à terre la plupart des soldats paniques. Un attelage s'emballe, là-bas, les antlis fous de terreur.

— À terre tout le monde ! crie Cal qui s'est redressé dans son chariot. Prenez les rênes, empêchez-les de s'emballer !

Il ne sait pas si les hommes sont encore en état de comprendre que si les attelages s'enfuient, ils ne pourront jamais les retrouver. Les bêtes vont courir jusqu'à épuisement. Quant aux chariots, ils vont se renverser.

— Saute, Toug, saute !

La jeune fille n'hésite pas et s'élance du siège au moment où une nouvelle secousse agite le sol. S'écroulant sur le côté, elle est relevée par son compagnon qui la quitte dès qu'il voit qu'elle n'a pas de mal, pour se précipiter sur les antlis de tête d'attelage. Les deux bêtes se cabrent, tirant chacune de leur côté, annulant ainsi les mouvements désordonnés de l'ensemble. Il agrippe enfin un mors et ne le lâche plus, se laissant secouer tant et plus.

— Attention, Cal ! crie Toug.

Un chariot aux antlis emballés fonce droit sur lui... Il pousse alors un hurlement strident et la bête qu'il tient s'écarte sur la droite. Le Terrien pousse de toutes ses forces pour accentuer le mouvement. Le chariot fou passe à le frôler !

— Mets-toi à l'écart, lance-t-il à la jeune fille, qui lui obéit et part en courant.

Plusieurs chariots rebondissent comme des balles derrière leur attelage en folie lancé à toute vitesse vers la plaine.

Une autre secousse, tellement forte que le chariot de Cal est sur le point de verser ! S'il y avait une ville ici, elle serait rasée maintenant... Que s'est-il passé à Sifra ? est-ce très local ?

C'est une scène de cauchemar alentour. Hommes et antlis s'agitent dans tous les sens. Des soldats courent de tous côtés, des chariots renversés sont traînés par leur attelage dans un nuage de poussière. Des blessés hurlent à la fois de souffrance et de peur au milieu de cette agitation démentielle, risquant à chaque instant d'être écrasés.

Cal voudrait aller à leur secours, rameuter quelques hommes pour essayer de mettre un peu d'ordre dans cet affolement, mais il ne peut pas lâcher le mors de l'antli !

— Tumé !

Il vient d'apercevoir le grand gaillard, là-bas. Tumé a entendu et accourt. Il semble avoir encore son sang-froid.

— Tiens ces bêtes...

Le Vahussi hoche la tête et prend la suite, tandis que le Terrien lance des ordres à grands cris.

Bientôt il a réuni six soldats qui vont transmettre ses conseils.

Le sol tremble encore deux petites fois puis s'apaise. Lorsque la poussière retombe, Podji et Cal s'aperçoivent que la moitié des chariots manque ! Quatre hommes ont été tués et huit autres sont

blessés... Enfin trois ont disparu, emmenés par leur attelage sans doute.

— Il ne sert à rien de rester davantage, dit Cal. Donnons les soins d'urgence aux blessés que l'on peut aider ici et filons vers cette vallée. Il faut trouver de l'eau rapidement et un terrain où s'installer provisoirement à l'abri de la chaleur.

— On dirait qu'il fait encore plus chaud qu'avant, remarque Podji d'une voix lasse.

Cal approuve de la tête en silence. Lui aussi avait noté cela...

Une demi-heure après, le reste du convoi démarre. Les antlis tremblent encore... comme beaucoup de soldats d'ailleurs. Aucun d'eux n'avait jamais entendu parler des tremblements de terre, pas même Podji. Il n'y en a peut-être jamais eu sur cette planète.

« Planète ? » Où ai-je été pêcher ça encore ? Cal secoue la tête furieusement. Il en a assez !

\*

L'après-midi est bien avancé lorsque Cal, qui a rejoint Podji dans le chariot de tête, tend le bras. Cela fait deux heures passées, presque trois, qu'ils avancent dans une vaste vallée dont le sol monte régulièrement. Il fait déjà un peu moins chaud et les hommes paraissent respirer plus facilement.

— Regarde là-bas, un torrent !

Effectivement, au fond d'une petite vallée qui part sur la droite, à l'ouest, on distingue, plus haut, un filet argenté. Podji fait obliquer le convoi et, après encore deux heures de grimpée, ils arrivent à un petit réservoir dans le creux des rochers, à l'ombre. Il doit même être à l'abri des rayons solaires le matin, ce qui explique qu'il soit si plein d'une eau transparente, pure !

— Retenez les antlis, mettez pied à terre ! crie rapidement Cal devant l'énervement des bêtes qui ont senti l'eau.

Les soldats ne sont pas de trop pour empêcher les animaux de se ruer ensemble. Mais, finalement, lorsque la nuit tombe, elles ont toutes bu et sont plus calmes. Les outres ont été remplies au-dessus du réservoir, à l'arrivée du petit torrent. Venant du flanc de la montagne, l'eau est fraîche !

— Il va falloir trouver du gibier, dit Podji un peu après qu'ils aient fini de manger, à la lumière d'un feu où a été cuite une galette. Nous n'avons plus de viande.

— Logiquement, il devrait y en avoir par ici, répond Cal. Les bêtes ont fait probablement le même raisonnement que nous, au moins celles qui vivent habituellement près des montagnes.

— Il faudra s'y mettre dès demain matin, c'est le plus urgent.

— Est-ce que tes antlis sont uniquement dressés pour l'attelage ou peut-on les monter ?

— Non, on peut les monter ; il doit rester quelques selles. Tu penses à des éclaireurs ?

— Oui, répond Cal. Il faut aller aussi loin que possible. Il doit bien y avoir des traces de cette satanée ville !

Ce soir-là, lorsque Cal vient se coucher après avoir été faire une dernière inspection du convoi, il trouve Toug en train d'installer une litière confortable, à l'écart. Une litière pour deux ! Il sourit dans l'ombre, puis son visage se rembrunit. Toug a tout pour lui plaire, elle le trouble, et pourtant sans se souvenir exactement d'une autre femme, il ne peut se décider à lui demander d'être à lui ! Il sait bien qu'elle ne demanderait que cela mais quelque chose, il ne sait quoi, lui fait penser que ce n'est pas aussi simple qu'il y paraît.

Haussant les épaules, il avance vers elle.

— Ce n'est pas un peu à l'écart ? demande-t-il d'un ton léger.

La jeune fille, qui ne l'avait, pas entendu venir, sursaute.

— Ça ne te plaît pas ?

Son ton est agressif. Elle est déjà sur la défensive. Sacrée Toug ! Craignant d'avoir froissé son compagnon, elle ajoute aussitôt :

— Je t'en prie. Cal, reste là.

— Tu sais ce que vont penser les autres ? répond le Terrien.

— Et alors ! Rien ne t'empêche de leur donner raison ! Tu sais que je veux être à toi. Ce serait fait depuis longtemps si tu l'avais voulu aussi. Tu n'as vraiment pas envie de moi ?

— Tu sais bien que si, dit Cal d'une voix douce. Mais... je ne veux pas que tu aies de la peine à cause de moi, plus tard.

— C'est ce que tu m'as dit une fois à Blirod. À l'époque, tu disais que tes voyages t'emmèneraient au loin.

— Je t'ai dit cela ?

Cal devient songeur. Ainsi malgré sa perte de mémoire il continue à agir inconsciemment de la même manière ? Après tout, peut-être retrouvera-t-il ses souvenirs ?

Il se baisse et s'allonge sur la litière de feuillage. Toug s'agite un moment comme pour se donner une contenance, puis vient s'installer à ses côtés. Souriant, il tend le bras, soulève sa tête et la pose au creux de son épaule où elle se blottit immédiatement. Il incline son visage et pose ses lèvres sur celles de la jeune fille qui répond aussitôt, l'entourant de ses mains.

Sentant son cœur s'accélérer. Cal l'éloigne. À ce petit jeu il perdrait trop vite son contrôle...

— Bonne nuit, ma douce.

L'air est merveilleusement doux au matin quand le camp s'éveille, à l'ombre de la montagne.

Les hommes font chauffer de l'eau quand un galop se fait entendre dans la vallée. Cal se lève pour observer. C'est un cavalier qui arrive à bride abattue. Le Terrien avance pour mieux voir quand il se souvient que les hommes désignés hier soir pour partir en reconnaissance sont toujours là !

Le cavalier vient droit sur le campement dont la fumée devait s'apercevoir de loin. Cal porte la main à son ceinturon, le poignard qu'il a pris à sa victime, là-bas dans la plaine, est bien en place. Sur ses gardes, il laisse l'inconnu approcher, distinguant le sourire sur le visage. L'homme stoppe vigoureusement sa monture.

— Bien heureux de te voir, dit-il d'une voix forte. Mais pourquoi as-tu mis aussi longtemps ?

Cal scrute longuement la face souriante avant de secouer la tête.

— Comment t'appelles-tu ?

Un silence, pesant.

— Je suis Lou, voyons ! Qu'est-il arrivé ? HI essaie de te joindre depuis des semaines ! Pourquoi n'as-tu pas utilisé ton émetteur ?

— Mon émetteur ? répète Cal d'un ton vague... Écoute, autant te le dire tout de suite : j'ai perdu la mémoire.

— Tu ne te rappelles de rien ?

— Rien de ce qui précède les inondations.

— HI te fait dire que...

— Qui est HI ? le coupe le Terrien.

Quelqu'un arrive du camp et Lou baisse le ton pour dire rapidement :

— Pas le temps de te l'expliquer, il faut que tu viennes avec moi, tout de suite ! C'est urgent !

Podji surgit, essoufflé.

— Lou ! Ce que je suis content de te voir ! Sifra n'est pas loin alors ? Comment va mon père, et ma sœur ?

Lou sourit :

— Dans l'ordre : Sifra est à quatre heures de route, ton père va très bien et ta sœur aussi. Ils vont être heureux de te revoir, ils étaient inquiets. Podji, je ne peux pas te l'expliquer, mais il faut que j'emmène Cal immédiatement.

— Il a perdu la mémoire, dit le jeune homme, il ne t'a pas reconnu, je suppose ?

— Non, justement.

— Tu crois que tu pourrais le guérir ? Toug pense qu'il a été drogué à très hautes doses.

— Avec quel produit ? demande vivement le robot. Il est important

de le savoir.

— On ne sait pas très bien. Il ne se souvient même pas du goût, évidemment ! D'après ce qu'en a dit Toug, ça pourrait être de la Farouj, tu sais cette plante qui fait rêver.

— Bien, maintenant il faut partir.

— Je peux très bien partir avec les autres, tout à l'heure, intervient le Terrien.

— Non, tout de suite !

— Podji, cet homme est vraiment ton ami ? demande alors Cal en se tournant vers le Vahussi.

— C'est surtout le tien, tu sais.

— Autrefois je lui aurais fait confiance ?

— Oui, je le pense...

Cal baisse la tête, réfléchissant. Cette idée de partir avant les autres l'intrigue.

— Je t'en prie. Cal, c'est vraiment urgent ! insiste Lou.

« C'est la seconde fois qu'il emploie ce mot », se dit Cal. *Urgent, Danger*, le leitmotiv qui le poursuit...

— D'accord, je te suis, se décide-t-il, le temps de seller un antli...

— Inutile, tu vas monter derrière moi.

— Il n'y a tout de même pas d'urgence à ce point-là !

— Si. Il faut te guérir très vite.

— Je crois que tu exagères, mais allons-y.

Il monte en selle derrière Lou qui fait faire volte-face à sa monture et démarre au galop.

— Eh ! tu ne leur as pas dit dans quelle direction se trouve Sifra ?

— Belem arrive pour les prendre en charge. Il sera là dans vingt minutes, répond le robot en tournant la tête pour se faire entendre. Nous allons directement à la base.

— Quelle base ?

— Fais-moi confiance. Si on peut te soigner, HI le fera à la base, sinon il te racontera qui tu es. Mais il faut se dépêcher, la Folle a encore accéléré, il reste très peu de temps pour intervenir. Après il sera trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

— Pour empêcher cette planète d'exploser. Ce que je te dis ne te rappelle rien ?

« *Urgent, danger* ». Plus que jamais ces mots vibrent dans sa tête. Il ne comprend rien à tout cela, mais il s'est décidé à faire confiance à Lou.

— Tu vas voir des choses étranges, dit celui-ci comme si il avait deviné ce qui se passait dans le cerveau de Cal. Ne t'effraie pas. Tu comprendras tout plus tard, quand HI t'aura expliqué qui tu es.

Arrivé dans la grande vallée, Lou fait tourner son antli à droite,

pour s'enfoncer dans le massif.

Au bout d'une demi-heure de course, il arrête l'animal près d'un bloc de rochers, et descend.

— On va venir nous chercher, se borne-t-il à dire. Cal regarde autour de lui avec curiosité, va pour ouvrir la bouche, puis se ravise. Il y aurait trop de questions à poser. Autant attendre.

D'ailleurs un léger bourdonnement se fait entendre. Il lève la tête pour apercevoir au-dessus d'eux une sorte de grand œuf métallique ! Il sent quelque chose de bizarre en lui. Il ne sait pas ce que c'est mais il n'en a pas peur...

— Monte, lui indique Lou montrant une porte qui s'est ouverte dans le flanc de l'appareil, à un mètre du sol.

Il obéit, s'étonnant au passage de ce que ses mains trouvent si bien les prises pour grimper à bord. Au fond, peut-être a-t-il eu déjà l'occasion de voyager dans cet engin ?

\*

Le module descend dans le long silo noir de la base. À peine immobilisé, la porte s'ouvre. Un homme est là, Giuse !

— Cal, mon vieux Cal...

Il lui a pris les épaules dans un geste d'amitié si spontané que Cal ne peut pas douter que cet inconnu en face de lui soit vraiment son ami !

— Pardonne-moi, dit-il avec un sourire gêné, je ne sais pas quel est ton nom...

— Bien sûr, Giuse, c'est Giuse. Allez, viens vite !

— Est-ce qu'il y a vraiment une si grande urgence ? Lou me tarabuste depuis tout à l'heure.

— Urgence... urgence ? Mon vieux on fait un quitte ou double. En prenant le temps de te soigner maintenant, on abandonne la possibilité de fuir la base avec l'essentiel. Alors c'est tout ou rien. Ou HI peut te rendre la mémoire, et ceci rapidement, hein, et on a une chance de dévier la Folle... si elle n'explose pas, ou il ne peut pas et on pourra s'enfuir, certes, mais sans sauver le millième de la base, parce que l'espace sera tellement perturbé par l'opposition de deux magnétismes que les modules et le cargo n'auront pas assez de puissance pour passer en subespace à temps. Voilà ! On sauvera notre peau, mais une planète disparaîtra avec ses habitants, et le savoir de millénaires de culture et de technologie s'en ira en fumée. On sera en vie, mais démunis...

Le laboratoire. Cal ne reconnaît toujours rien. Mais, docilement, il obéit quand la voix de HI, qu'il lui semble entendre pour la première fois, lui ordonne de s'allonger sur une couchette.



On le place sous un écran transparent et, soudain, il s'endort.

\*

Pas un bruit dans la base. Giuse est assis dans le fauteuil de la salle de contrôle. De temps à autre, il anime le grand écran circulaire, sélectionnant une partie de Vaha. Il voit des hommes mourir de soif, d'épuisement, sur les trois continents.

Dans l'archipel, la situation est un peu différente, grâce à la mer. D'abord la chaleur est un peu moins élevée, et puis les populations se sont rapprochées du rivage où elles luttent en se baignant régulièrement. Quant à la nourriture, la pêche y pourvoit en grande partie, même si les poissons semblent vivre maintenant à une plus grande profondeur. Il reste l'eau qui manque cruellement...

Un peu partout, des épidémies font des ravages terribles parmi les survivants. Forcément, l'eau stockée devient très vite polluée et les précautions élémentaires ne sont pas encore connues à cette époque.

À regarder cette misère, Giuse se prend à aimer ces habitants. Il comprend l'amitié que leur voue Cal. D'ailleurs, il y a Léna... En pensant à la jeune fille, il songe qu'il va devoir retourner à Sifra. Il faut tenir compte de la vraisemblance. Il a déclaré qu'il partait en montagne, il ne peut pas être absent des jours, et combien de temps durera le traitement de son ami ?

— HI ? interroge-t-il. Où en es-tu ?

— L'analyse de son état général est terminée. Il a souffert mais son corps semble s'être endurci. Je suis en train d'explorer son cerveau. Il a subi des perturbations importantes.

— Tu en as pour longtemps ?

— Oui. Il faut que j'en suive chaque circonvolution séparément. Il faut trouver l'endroit où la suite logique s'interrompt, et trouver pourquoi, avant de tenter une soudure mémorielle au cas où une stimulation neuronique sur la partie lésée ne donnerait aucun résultat.

— Où en es-tu en ce moment ?

— À sa onzième année.

— Mais c'est très loin de l'accident ! Tu ne peux pas aller directement à la dernière époque ?

— Impossible de savoir où elle se trouve. La seule façon de la retrouver est de défiler le cours des souvenirs. J'ai d'ailleurs découvert des distorsions dans la chronologie, que j'ai redressées au passage. De mauvais souvenirs, si tu veux, erronés. Mes circuits travaillent en ce moment sur les troubles provoqués par l'abus de Farouj et les résultats sont indispensables pour commencer un traitement.

Giuse baisse la tête, déçu.

— Tu ne veux toujours pas donner l'ordre aux robots de déclencher

les explosions sur la Folle ?

— Je te l'ai dit, seul Cal peut me donner cet ordre.

— Mais tu vois bien que la situation est dramatique !

— Je constate un état de fait mais cela ne change rien aux consignes enregistrées dans mes banques mémorielles. Il faut attendre le réveil de Cal. Il est le chef de cette base et le seul à pouvoir me donner un ordre de cette importance.

Sur terre, Giuse est cybernéticien et sa formation lui permet de comprendre la machine sans se mettre en colère. Il a un geste vague de la main et se lève.

## CHAPITRE XII

### CAL

Des ondes parcourent le cerveau, comme des vagues de souffrance.  
Oh ! ces formes...

Des triangles, très plats... pointus... si pointus...

Respirer... Ne plus avoir mal... Faire le vide. Et cette voix qui reprend...

— ... dois ordonner cela... possible...

Les cercles foncent... Ils grandissent, grandissent... jusqu'à tout absorber. On dirait qu'ils ont partie liée avec les triangles... *Oooh...* Le vide...

Et la voix reprend, inlassablement :

— *Non !... Dois...* ordonner... famille de formes...

Les autres, maintenant. Celles-là sont moins douloureuses, on les chasse plus facilement. Les voilà qui s'en vont... plus loin. Il ne faut pas qu'elles reviennent. Maudits trapèzes !

Un triangle brillant !

Un autre grandit derrière... Il ne faut pas qu'ils passent... Repousser le premier... Il *recule*, il va heurter l'autre...

Ça y est, ils ne font plus qu'un... Leur brillance se confond...

Il n'y a qu'à les mettre chacun d'un côté... Les triangles à droite et les cercles à gauche... Ils attaquent à nouveau...

Oh... fuir... fuir...

— ... lutte... ordonner... catégorie ou famille... Cal...

On dirait que leur couleur change, maintenant... Plus pâles... Un triangle essaie de rejoindre les cercles...

Allez, reviens de ton côté... Je le veux... *veux !*

Tout s'accélère... Les triangles n'ont pas le temps de grandir... pas plus que les cercles... Ils obéissent... *obéissent...* *J'ai gagné...*

— ...tinue... jusqu'au bout...

Ils reculent devant moi... Pas une chance... Maudites formes...

Il n'y a plus qu'un triangle... Je vais le faire reculer... Il diminue...  
s'écrase... Une ligne, une immense ligne qui va vers l'infini...  
Je suis épuisé...

\*

— ...veille-toi. Cal !

La voix me tire de mon sommeil. L'impression que c'est HI. J'ai mal partout ce matin.

J'ouvre les yeux. Tiens, le labo...

— Ça y est ! Comment te sens-tu ?

Je me redresse sur la couchette. Qu'est-ce que je fiche ici ?

— Souviens-toi comment tu es venu ici ! Il est bien autoritaire, aujourd'hui, HI...

— Eh bien je suis ve... Oh !...

Une douleur effroyable dans la tête. Je me la prends à deux mains. Bon sang ! que j'ai mal !

— Réponds, Cal ! Sais-tu ce qui s'est passé ? Réponds !

— Lou... C'est Lou qui m'a amené... Oh ! je souffre. Bon Dieu !

— Et avant, souviens-toi d'avant !

— Je...

Une sorte d'éclair dans ma tête... Je revois brusquement la cave, la cellule... Je me souviens de tout.

— Je me souviens, HI. La drogue dans ce gobelet, les cauchemars, la fuite...

— Et de ce qui s'est passé pendant ta fuite ?

— Aussi... Je me souviens que j'étais amnésique. Je...

— Ça suffit, bois ça et dors.

Un robot bleu fait surgir devant moi un verre plein d'un liquide sombre. Je le bois avec peine ; c'est écoeurant. Me tenant toujours la tête, tant je souffre, je me rallonge.

L'impression de tomber dans un puits. Je vais crier... et m'endors.

\*

Ma tête est lourde lorsque je me réveille de nouveau, mais je n'ai plus mal. Je reste un moment immobile sans bouger. Le fil des dernières semaines est présent à mon esprit. Que de morts...

Je passe dans la salle de contrôle après avoir passé une combinaison bleu pâle dans ma chambre. Ma chambre ! Je n'y ai guère dormi depuis que je l'ai fait faire.

— Vas-y, HI, ton rapport sur mon état.

— Tu as subi un empoisonnement grave qui a perturbé ton processus cérébral. Ton cerveau a ressenti des tensions énormes. Le

premier résultat a été cette amnésie profonde. J'ai pu t'appliquer un traitement grâce aux renseignements de ton amie Toug, mais il a fallu prendre des risques importants. Je comptais sur la connaissance de tes processus mentaux que j'ai enregistrés à ton arrivée dans la base, autrefois. Tu es guéri, maintenant.

— Des conséquences ?

— Une, importante. La grande tension cérébrale a stimulé les circonvolutions, en activant des parties inutilisées jusqu'ici : le troisième niveau. Il en ressort que tes capacités générales sont très améliorées. Tu es désormais capable d'assimiler de nouveaux programmes.

— Ça veut dire que je pourrais ingurgiter de nouvelles banques de connaissances ?

— Oui, mais surtout des banques complexes, ce que tu n'aurais pas supporté auparavant. Ton cerveau « utilisable » est plus important.

Ça alors ! Je n'en reviens pas... C'est l'occasion, peut-être, d'assimiler la banque de chef de base, alors que je n'ai pour l'instant que celle d'adjoint ? J'y réfléchirai à un autre moment, il y a plus urgent.

— Où est Giuse ?

— Il est retourné à Sifra. Il était utile de se faire voir là-bas.

— Les robots ?

— Ils sont tous à Sifra également.

— L'installation est terminée ?

— Oui, pratiquement.

— La population est nombreuse ?

— La moitié de Blirod. Mais ce n'est pas évident à première vue, car la ville est très étendue. Elle est située à la convergence de trois vallées en étoile, et les faubourgs se prolongent assez loin dans chacune d'elles. Les habitations ont dû être multipliées quand les premiers convois ont été décelés, Giuse me l'a ordonné. Ce sont des maisons particulières, du type de celles du centre de Blirod.

Des maisons « bourgeoises » alors ! Très bien.

— Pas de problème particulier ?

— Non. Les réserves d'eau sont suffisantes avec les torrents de la chaîne de montagnes. Le gibier s'est réfugié dans les vallées parallèles et j'ai pu sauver du bétail que j'y ai amené.

— Bon. La Folle maintenant.

— Elle est très proche. L'installation est prête. Le calcul montre 53,4 % de chances de réussite.

— Si elle éclate, que va-t-il se passer ?

— Une énorme déflagration qui atteindra Vaha et la propulsera hors de sa trajectoire. La surface sera entièrement bouleversée.

— Des chances pour qu'il y ait des survivants ?

— Aucune.

— Combien de temps de répit avant le début des cataclysmes ?

— Environ onze heures, à cause de l'accélération après l'explosion.

Je réfléchis longuement. Le choix est simple : les deux planètes se percutent ou la déviation peut se faire... sans que la Folle ne parte en morceaux !

— La mise à feu doit se faire quand ?

— Dans huit heures trente-trois minutes ce sera la position optimum, face au pôle sud de Vaha. La mesure de la déviation sera rapidement visible.

— Bien... Rappelle Giuse et les robots. À propos, et les autres robots où en es-tu ?

— Tu m'as ordonné de préparer les quinze carcasses stockées, dont une en priorité. Il est prêt, les autres sont presque achevés.

— Fais-en un garde du corps de Giuse. Les autres, beaucoup de travail dessus ?

— L'électronique à contrôler, c'est tout.

— Il faudrait qu'ils soient terminés avant la mise à feu. Si ça ne marche pas et que l'on doive partir dans l'espace, je veux disposer du plus grand nombre possible de super-robots.

— J'ai besoin de quarante heures au moins.

— Alors prévois de les terminer dans l'un des engins, le cargo lourd, le *Galab*, par exemple.

— Bien.

— Le nouveau, tu l'appelleras... Siz, comme le copain de Tumé. Maintenant as-tu utilisé les deux cents robots-soldats ?

— Pour la construction de la ville, oui. Quarante-trois sont restés sur place pour aider les premiers arrivants. Ils y sont toujours :

— Il faudra les récupérer si ça tourne mal.

— As-tu l'intention de prendre ta décision d'évacuation totale au dernier moment ? demande HI.

— Si j'y suis amené, ce sera au moment où la Folle aura fait explosion. Moi, il est probable que je partirai au dernier instant.

Je me lève pour aller réfléchir en marchant de long en large dans le living de mon appartement.

\*

Des bruits de pas. Ce doit être Giuse qui arrive avec les robots.

— Tu es guéri, c'est vrai ?

Un grand sourire sur son visage. Je mesure à le regarder combien il m'a manqué. Depuis qu'on est gosse, on ne s'est guère quitté. Même le destin n'a pas pu nous séparer bien longtemps. Juste quelques siècles, en somme ! S'il ne m'avait pas mis dans ce module pénitentiaire,

avant l'explosion de la Terre, je ne serais pas là...

— Ça va, mais je peux te dire que tu vas peut-être y passer à ton tour, enfin si tu es d'accord.

— Eh là ! passer à quoi ?

— HI a découvert que ce genre d'intoxication provoquait une stimulation du cerveau, que ça en augmente la capacité, si tu veux. Ce serait l'occasion de te donner quelques banques supplémentaires...

— On en reparlera plus tard, si tu veux bien, dit-il avec une grimace.

Il n'a pas encore la confiance illimitée dans la science des Loys que j'ai acquise sur le tas !

— Pendant que j'y pense, je reprends, ton robot-garde du corps est prêt ; il s'appelle Siz. HI va nous l'envoyer. À partir de maintenant, il te suivra partout.

La porte s'ouvre et un grand gars arrive. HI n'a pas tardé ! Cette fois c'est un corps mince que lui a fabriqué l'ordinateur de la base. Une allure dégingandée, presque nonchalante, qui devrait plaire à Giuse. Il le regarde curieusement. C'est une scène étrange que celle où deux « amis » se rencontrent pour la première fois. Pas de temps à perdre, j'enchaîne :

— Giuse, tu vas m'accompagner. On va aller faire la mise à feu dans l'espace. Siz, Lou et Belem vous nous suivez.

Ils hochent la tête.

— HI, je prends un dijar. Salvo et Ripou, vous restez ici dans un autre dijar, pour venir à notre aide si quelque chose allait de travers.

\*

C'est la première fois que Giuse monte dans un engin de ce genre, mais les connaissances de pilote intergalactique que je lui ai fait donner l'incitent à se comporter avec un grand naturel. J'étais comme ça moi aussi la première fois. Ce n'est pas loin !

Il s'assied à côté de moi dans le siège du copilote. Je le vois du coin de l'œil qui regarde les commandes, du moins la boule de pilotage. Sur Terre, c'était un bon pilote, qualifié « espace » sur les petits engins civils de tourisme.

— Vas-y, dis-je, tu nous mets en orbite large autour de Vaha. Je voudrais faire quelques mesures d'intensité du champ magnétique.

Il me remercie d'un sourire et sa main vient empoigner la boule argentée pendant qu'il anime l'écran extérieur pour piloter à vue pendant la remontée du puits.

Je passe derrière et manipule les contacteurs du poste d'analyses.

— Siz, assure la navigation, Belem, prends le central de tir et toi, Lou, viens avec moi.

Le dijar s'ébranle doucement pendant que j'examine la carte de la portion d'espace que l'ordinateur de bord trace devant mes yeux sur l'écran mural. J'appelle HI pour lui dire de m'envoyer, en couplage sur l'ordinateur, les plans des travaux effectués sur la Folle. Je mesure les distances et les angles. Ça va être drôlement juste, même si tout se passe à merveille. D'accord, la Folle déviara peut-être, mais elle passera près de Vaha ! Quand je pense aux cataclysmes actuels qui ont détruit une partie de la population, qu'est-ce que ce sera...

— HI, combien de temps te faut-il pour installer de nouvelles charges dans les cônes de la Folle ?

— Une heure environ.

— À quoi penses-tu ? intervient Giuse sur le réseau général.

Je lui explique ce que je crains.

— Tu comprends, si elle n'explose pas on peut faire péter une autre série de charges pour augmenter l'angle de déviation et lui faire prendre une autre route, plus éloignée de Vaha.

— Mais pour ça il faut que les cônes soient orientés du bon côté, sinon tu auras l'effet inverse et tu la précipiteras vers nous.

— Je compte un peu sur une accélération de sa vitesse de rotation sur elle-même pour que ces sacrés cônes reviennent rapidement dans une position favorable. HI, je voudrais que tu calcules toutes les positions à partir desquelles on obtiendrait une déviation supérieure. Tu les feras apparaître sur les graphiques de l'opération sur la console de pilotage et sur ce poste.

Le grand ordinateur de la base accuse réception.

— Cal, on est en place.

— D'accord, je fais les mesures.

Je bascule le contacteur du central d'observation dont j'ai enregistré le programme. Tout de suite une lampe rouge s'allume devant moi...

Bon sang ! on est dans un rayonnement dur ! L'ordinateur de bord réagit à peine plus vite que moi qui hurle :

— Isolation ! Giuse, fous le camp, fonce !

Sur ma gauche une pastille est en train de rosir. On se fait bombarder à outrance par le rayonnement. À ce régime-là, dans une minute Giuse et moi on va prendre feu... Les protections faiblissent. Bon Dieu ! Pourquoi HI ne m'a pas averti de la présence d'une concentration de rayonnement dur autour de Vaha ?

Un ronronnement. C'est le convertisseur principal qui s'emballe. Giuse va nous précipiter en subespace. Plus que vingt-huit secondes avant que les boucliers claquent... La pastille est orange maintenant ! Si elle passe au rouge, on est fichu...

Un petit claquement et une sensation de vide à l'estomac, on est en subespace... Je jette un œil au décompte-temps : il nous restait trois



secondes et vingt-deux centièmes avant de griller ! Ça me secoue...

— Giuse, tu as pu brancher la navigation automatique ? Avant de plonger, je veux dire ?

— Oui. Dis donc, que s'est-il passé ? J'ai réagi sur les signaux de danger par radiations mais pourquoi tout ça ?

Je passe dans le poste de pilotage en réfléchissant et viens m'asseoir à la place de droite. L'écran est zébré de traits horizontaux, comme toujours en subespace.

— Lou, apporte-nous un verre de quelque chose de costaud !

Je reviens au tableau de bord, pensif.

— D'où viennent ces rayonnements ? je demande à l'ordinateur de bord.

— Ce sont des pulsions. Elles étaient rares jusqu'ici. C'est un effet de masque de focalisation et d'intensification produit par la Folle. Un phénomène très rare.

Je me demande pourquoi l'ordinateur de navigation ne les a pas décelées immédiatement et déclenché l'alerte. Si je n'avais pas vu la pastille, on aurait perdu plusieurs secondes, jusqu'à l'alerte du pilote automatique. Étant donné qu'il nous en est resté trois et des poussières... Je réponds à Giuse qui attend toujours :

— Il y a un truc qui ne va pas... On aurait dû être prévenu qu'on entrerait dans une zone rouge. Voyons, tout est en ordre au tableau, les contacteurs de stimulation, le second étage des... mais l'assistance automatique de l'ordinateur n'est pas enclenchée !

— Hein ?

— Mais oui, regarde ! dis-je en montrant le repère de fonction devant une fenêtre vide.

— Mais je lui ai posé des questions et il m'a répondu.

— Bien sûr, il est en veille, puisqu'on vole, mais il n'intervient pas de lui-même.

Giuse a pâli.

— C'est ma faute..., reprend-il. Je ne suis pas capable de piloter ça !

— Mais non, c'est moi. J'avais commencé et je t'ai passé la suite sans te prévenir de ce que j'avais fait. Ça nous servira de leçon. Celui qui commence la mise en activité la termine. Le remplacement se fera après ! Allez, pour l'instant il faut revenir dans la périphérie de la Folle. Fais une émergence et repars en automatique sur les coordonnées de proximité.

Je me lève et reviens dans le poste d'analyse. Le sondage s'est effectué automatiquement tout à l'heure et la bande est prête pour examen. Je la fais dérouler : ça va, il n'y a rien à part ces pulsions que l'atmosphère de Vaha doit avoir de la peine à tamiser. Voilà peut-être la raison des brûlures profondes que montraient certains soldats de

Podji.

Une demi-heure plus tard, on arrive à proximité de la Folle. Je vais m'installer dans le poste de pilotage face au tableau de contrôle secondaire du commandant de bord, derrière le siège du copilote. L'ordinateur de bord me transmettra ici les indications. Je préfère être à côté de Giuse, au centre nerveux du dijar. J'appelle HI :

— Où en est le décompte ?

— La mise à feu est possible dans huit minutes. Je me tourne vers mon ami.

— On va faire ça en automatique, il faut que ça claque au millième de seconde. Descends rapidement au-dessus des cônes vérifier si tout est correct et éloigne-toi ensuite. Il faut être prêt à plonger en subspace si elle saute ; les morceaux voleront partout.

— D'accord. Tu ne veux pas prendre les commandes ?

— Ne sois pas idiot ! Tu en sais autant que moi. Il manœuvre et le dijar fonce vers le sol de la Folle.

Voilà les cônes. Il immobilise le dijar au-dessus pendant que nos sondeurs explorent le fond. Apparemment, les charges n'ont pas bougé.

Encore trois minutes. Il met pleine puissance et nous remontons comme une flèche.

Vingt-huit, vingt-sept, vingt-six... La voix de l'ordinateur égrène les secondes. Je branche l'exploration périphérique sur HI.

— Tension des circuits ? je demande.

— 0,6 à 0,8, c'est bon, répond la voix de HI qui a pris le relais.

— Oscillation planétaire ?

— Contrôlée, le réseau principal est synchronisé dessus, pas d'alternance.

Dix-sept, seize, quinze...

— Position sur l'axe planétaire ?

— 0,2 admissible, tendance en amélioration.

— Rayonnement ?

Je viens d'y penser in extremis. Si on fait exploser la planète au moment où elle expédie une pulsion de rayonnement dur, ça risque d'être dramatique avec l'accélération.

— Négatif. Cinq quatre...

Je n'ai pas un instant d'hésitation, c'est le quitte ou double...

— Feu !

Giuse se penche en avant vers l'écran où la Folle est grosse comme un ballon. Il me semble apercevoir quelque chose sur la surface. J'avance la main pour ordonner un gros plan lorsque la voix de HI m'interrompt :

— Bruits de cassures internes dans le réseau d'écoute souterraine.

Giuse et moi avons un petit frémissement. Est-elle en train de se

briser ? L'analyse profonde que HI a faite hier montre que le noyau central de la Folle est très actif. Si une fissure va jusque-là, tout explose !

Le silence, intolérable au bout de quelques secondes. Que ça claque ou que l'écorce planétaire tienne, mais vite !...

— Une fissure s'est ouverte.

— À quel endroit ?

Je suis sûr que ma voix a tremblé. Si cette fissure suit la ligne des cônes, c'est foutu ! La Folle va s'ouvrir en deux comme une noix...

— Dans l'hémisphère nord, perpendiculaire à l'équateur.

Loin des cônes ! Pas besoin de regarder la carte, je l'ai en mémoire. Un énorme soupir.

— Profonde ?

— L'écorce n'est pas traversée.

On se regarde avec Giuse, la même phrase sur les lèvres : « Ça va peut-être marcher... » Je jette un œil sur le décompte : + 128. On a dépassé les deux minutes après la mise à feu sans déclencher l'explosion de la Folle.

— Les bruits internes s'apaisent, prévient HI.

— Commence les mesures de déviation, je veux savoir où elle va passer.

— L'installation va donner les premiers résultats dans trois minutes. Qu'elles sont longues ces minutes...

— HI, sais-tu où l'onde de choc va frapper Vaha ? demande Giuse.

— Dans le grand océan de l'ouest. Les terres doivent être épargnées du choc direct, il reste les effets secondaires.

Le petit écran à ma droite s'anime soudain. Une série de chiffres, puis ça s'ordonne et je lis toute la série de résultats, au milieu desquels, enfin, la déviation : 3°,75. Rapidement j'intègre cette donnée sur le graphique-plan de la trajectoire de la Folle. Des petites lignes lumineuses matérialisent l'ancienne et la nouvelle trajectoire : la Folle passera à côté !

À côté mais pas loin... Giuse mesure la distance de proximité minimum et fait la grimace en me regardant. On a eu la même pensée. J'appelle HI.

— Envoie un module sur place examiner les cônes. As-tu une approximation de l'accélération de la vitesse de rotation ?

— Un module est en route et va arriver dans quelques minutes au-dessus des cônes. La rotation n'est pas régulière, on assiste à un cycle d'oscillations autour de l'axe. La vitesse va s'accélérer lorsque les oscillations vont se calmer.

— Mais si la vitesse s'accélère, remarque Giuse, l'effet d'une nouvelle série d'explosions sera d'autant moins efficace...

Il raisonne bien, et c'est bien sa remarque qui m'inquiète. Comme

un ballon de football qui tourne sur lui-même, la Folle luit étrangement sur l'écran.

Une nouvelle poussée n'aura pas grand effet si on attend que cette vitesse de rotation augmente.

Sur l'écran secondaire, je sélectionne un gros plan du module. Le voilà, il est en stationnaire. Le premier cône est noirci et un nuage danse au-dessus : l'atmosphère qui a dû être gazéifiée.

— Les cônes sont en bon état, annonce HI. Les flancs intérieurs sont vitrifiés.

— Hi je veux que tu me calcules les conséquences d'une nouvelle explosion aussitôt que possible. Je trouve la trajectoire encore trop près de Vaha.

— Les dangers sont les mêmes que pour la première fois. Pour le reste, il me faut plusieurs minutes.

Je m'enfonce dans mon siège, tourné vers Giuse. Il se détend lui aussi.

— À propos, où en es-tu avec Léna ? je demande.

— Je ne vois pas le « propos », mais ça va très bien ! Nous... vivons ensemble.

— Ah bon ! tu es marié... Tu aurais pu me le dire, salopard !

Il a un petit rire gêné.

— Tu sais, on a pas eu beaucoup de temps pour bavarder.

— Quelles sont tes intentions ? Tu sais qu'on ne peut pas rester bien longtemps dans cette époque... À moins que tu veuilles y rester définitivement ?

— Je sais tout cela. J'y ai beaucoup réfléchi. Je n'aurais peut-être pas dû. Je... crois que je l'aime vraiment.

Je ne réponds pas. Moi aussi je me suis trouvé dans cette situation, je sais ce qu'il doit souffrir. C'est à lui de prendre sa décision, je n'ai pas le droit de l'influencer, quoi qu'il m'en coûte de penser que je pourrais me retrouver seul. HI appelle.

— Risques d'explosion identiques, mathématiquement, mais les probabilités sont plus favorables en raison de la résistance aux premiers chocs. La nouvelle déviation serait plus importante à cause du déséquilibre planétaire et du coefficient d'élasticité planétaire. Mais les mouvements d'oscillation seront amplifiés et désordonnés, sur plusieurs axes. Une nouvelle série d'explosions après la prochaine serait impossible avant que les mouvements ne se soient calmés.

Je me tourne vers Giuse.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Si la trajectoire doit s'éloigner encore de Vaha, ça vaut peut-être la peine. Elle a déjà tant souffert.

C'est aussi mon avis et je hoche la tête.

— Fais déposer de nouvelles charges, HI, et essaie de calculer le

moment le plus favorable pour éviter des répercussions graves sur Vaha.

— Bien. Apparemment, il faut attendre une révolution complète.

Qui, il faut attendre que les cônes soient une nouvelle fois du bon côté. Attendre, le mieux est de dormir.

— Lou, apporte-moi un soporifique léger.

Il arrive presque tout de suite, silencieux. J'ai une curieuse impression : comme si les robots étaient moins « amicaux » depuis l'arrivée de Giuse ! Ils ne sont tout de même pas jaloux ?

Je hausse mentalement les épaules et m'interromps. Ce n'est pas si idiot que ça. Étant donné que je leur ai fait attribuer un comportement humain, HI a tout mis en banque et leur a injecté l'ensemble. J'aurais dû préciser qu'il pouvait éliminer les défauts typiquement humains... Cette pensée me reconforte : Lou est un peu jaloux ! Extraordinaire technique Loye.

Il me tend un gobelet rempli d'un liquide jaunâtre. Je bois et une idée me vient.

— Lou, j'ai décidé que Giuse aurait un garde du corps pour le protéger en toute circonstance, du fait qu'il n'a pu recevoir que quelques banques... et aussi que nous autres humains sommes plus vulnérables que vous, robots. Ce sera donc Siz. Mais, finalement, le principe est valable pour moi de la même manière, alors à partir de maintenant tu ne me quitteras plus. Tu es mon garde du corps à moi, tu dois me rappeler ce que je pourrais oublier, me protéger, etc.

Il me regarde et, je le jure, je vois... une petite lueur s'allumer dans ses yeux !

— Pour l'instant, je reprends, je vais aller dormir. Réveille-moi quand HI sera prêt. Mets-toi à ma place et veille.

— D'accord.

Je surprends le regard stupéfait de Giuse. Lui aussi a remarqué le comportement de Lou et, en cybernéticien d'origine, il se demande s'il ne rêve pas. Je comprends mieux parce que je vis avec mes robots depuis déjà un certain temps.

— Finalement, je vais faire la même chose, dit-il. Siz, apporte-moi ta médecine à toi.

En me dirigeant vers le compartiment inférieur où se trouvent les cabines, je croise Siz, toujours nonchalant, un gobelet à la main. Marrant...

\*

Les yeux fixés sur le décompte, je réfléchis une dernière fois. C'est la dernière chance pour Vaha. Je sens Giuse tendu, à côté. Lou est derrière, au poste de veille, où il dispose des voyants de contrôle de

l'ensemble du dijar. Il surveille l'ensemble des deux cent trente-huit voyants en une fraction de seconde...

Plus à hésiter.

— Feu !

Bon sang ! on voit d'ici la Folle faire une véritable embardée ! HI m'avait bien prévenu que cette explosion risquait d'être beaucoup plus spectaculaire que la précédente et plus efficace. Seulement on a toutes les chances de se retrouver avec une vraie Folle sur les reins. Enfin, on verra bien.

Depuis que je suis parti dormir un peu, Giuse est silencieux. Je le vois réfléchir. Mais les bonds de la Folle le sortent de son « absence ».

— Bruits de ruptures dans le réseau d'écoute, annonce HI.

— Important ?

— Plus qu'à la première série. Il se tait un instant et reprend :

— La fissure s'agrandit, une autre vient la rejoindre, perpendiculairement, dans le même hémisphère... moins profonde... Le sol travaille à la convergence... Elle atteint presque la limite de l'écorce planétaire.

Bon Dieu ! Si elle cède...

— Giuse, sois prêt !

Ses mains se tendent vers la commande de puissance... Je vois la Folle faire un véritable saut sur le côté ! Comment résiste-t-elle encore ?

— Bruit de rupture dans l'hémisphère sud... La tension est effroyable ici...

— Nouveau cycle de rotation en marche... Oscillations internes en ralentissement.

Elle se stabilise.

— Déviation opérée, annonce Lou d'une voix calme, apparemment de l'ordre de 12°,38.

Je crois avoir mal compris.

— Combien ?

— Rectification, plus de 12°,38.

— S'ajoutant à la précédente ?

— Affirmatif.

Alors ça c'est extraordinaire ! Jamais je n'aurais pensé que l'on pourrait obtenir une déviation de 16°,3...

Giuse m'envoie une grande claque sur l'épaule.

— C'est gagné ! Bon Dieu ! c'est gagné. Cal, tu te rends compte ! Siz, tu as entendu ?

— Ça ne m'étonne pas, vous êtes les plus forts, répond la voix du robot dans les haut-parleurs d'ambiance.

Soufflés, on se regarde Giuse et moi. Un robot humoriste ! Décidément, c'est leur jour. Rapidement je pianote l'intégration de la

déviations sur le tableau du répétiteur de navigation et la trajectoire nouvelle s'inscrivent.

Elle passe au large de Vaha. Je suis sûr qu'il n'y aura pas de perturbation...

— HI, calcule les conséquences et la destination de la Folle dans le système. Commence aussi une exploration systématique de son sol, je veux savoir ce qu'elle a subi et ce qu'elle pourrait encore encaisser. Une fiche complète. Nous rentrons maintenant.

— Tâchez de revenir rapidement, Sifra est en difficulté.

— Hein ?

On a crié ensemble, avec Giuse.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il, inquiet.

— Une importante bande a encerclé la ville. Il doit s'agir en partie d'éléments de l'armée car ils ont une technique de manœuvre et un armement éprouvés.

— Fais savoir aux robots que tu as laissé sur place de tenir les points névralgiques et prépare ceux de la base avec une tenue de l'époque. Donne-leur à tous les arbalètes qu'on a fabriquées à tout hasard. Prépare aussi des plates-formes pour les amener sur place.

Je me tourne vers Giuse qui est très pâle :

— Fonce !

## CHAPITRE XIII

Deux plates-formes, chargées de trente soldats chacune, du moins de robots-soldats, remontent une petite vallée derrière un module d'exploration où les deux Terriens, et les cinq super-robots se sont entassés. C'est Cal qui est aux commandes du module, les cinq robots sont allongés les uns sur les autres dans la petite soute. C'était la seule façon de les emmener dans le module fait pour un équipage de trois.

Sifra est derrière la crête ouest. Cal veut s'en approcher le plus possible, et de toute manière, HI a amené quelques antlis dans un creux et il faut passer par-là pour les prendre.

Les voilà d'ailleurs. Cal descend en douceur.

— HI, appelle-t-il, amène les plates-formes jusqu'à la crête où nous rejoindrons la troupe montée sur antlis. Fais descendre quatre robots puisque je vois onze antlis.

Il ouvre la porte et tout le monde descend rapidement. Ils ont revêtu des tenues de voyageurs, une longue épée pendant au côté. Les robots portent en outre une arbalète à deux flèches.

— Giuse, tu ne sais pas te servir de ces armes, le mieux est que tu te faufiles en ville avec Siz qui saura te défendre au besoin.

— Pas question de...

— Écoute, tu n'as reçu aucune banque de combattant, même pas à mains nues. Ce serait idiot d'essayer quelque chose comme ça. Je t'en prie, fais-moi confiance. Pour l'instant, il suffit de pénétrer dans Sifra. Je pense d'ailleurs que je vais laisser une quarantaine de robots à flanc de montagne. On va faire une percée avec les vingt autres, c'est largement suffisant. Allez, on y va !

Les quatre robots-soldats se dirigent vers les antlis apparemment bien dressés car ils ne bougent pas. La seule différence entre les super-robots et les robots-soldats concerne leur taille. Les soldats sont un peu moins grands, et ont beaucoup moins de possibilité.



Cal grimpe sur la monture que lui amène Lou et se retourne vers la petite troupe.

— En avant !

Giuse se cramponne comme il peut, pendant que les antlis donnent des coups de reins pour monter la pente parsemée d'arbres immenses et de buissons. Les plates-formes suivent au niveau des cimes d'arbres.

Au sommet de la crête. Cal s'arrête. La ville est là. Giuse s'approche de son ami.

— Tu vois que la ville est grande.

— Tu peux le dire. Je ne pensais pas... en tout cas c'est foutrement difficile à défendre.

Effectivement, elle s'étale largement dans chaque vallée. Comment établir une ligne de défense autour d'une étoile à trois branches ? Depuis la crête, on ne voit pas les combattants. Pourtant Cal remarque que les faubourgs ouest, à l'opposé de leur position, semblent agités. Une fumée paresseuse monte dans l'air lourd. Il bascule l'interrupteur de sa dent émettrice pour appeler HI.

— Débarque la troupe ici et qu'elle attende mes ordres. Elle se mettra sous les ordres de Stuil.

— Qui est Stuil ? demande Giuse.

— L'un des soldats. Il commandait ses copains pendant mon dernier passage, à Kankal. Je te raconterai. En tout cas il s'est bien débrouillé. Bon, nous on va faire une percée avec les antlis.

Il talonne sa bête qui part au trot dans la descente.

Vingt minutes après, la petite troupe arrive à la lisière de la forêt, à un bon kilomètre des dernières maisons. Un groupe de cavaliers apparaît, sur la gauche. L'ennemi !

— On va foncer, décide Cal. Salvo, Ripou, Belem, vous attaquez ce groupe avec les 4 robots-soldats pendant que nous passons. En avant !

Les onze cavaliers démarrent en même temps, tirant l'épée hors du fourreau. Après une hésitation, Giuse fait de même. L'épée tendue en avant. Cal galope trois mètres devant.

Les autres, là-bas, les ont aperçus. Ils se mettent sur une ligne pour interdire le passage. Cal se dresse sur ses étriers et crie à Giuse :

— Fais exactement comme moi, on va obliquer sur la droite !

Il se penche sur l'encolure de l'antli pour offrir une cible minimum. L'ennemi n'est plus qu'à vingt mètres.

— Maintenant ! hurle Cal en basculant les rênes de sa main gauche.

L'antli fait un crochet et file le long de la ligne de cavaliers, surpris. Déjà les 4 robots et Salvo, Ripou et Belem ont percuté la ligne ennemie. Six bandits ont vidé les étriers...

Cal ne s'attarde pas à regarder la suite du combat dont l'issue ne fait aucun doute. Personne ne peut vaincre cette extraordinaire machine de guerre qu'est un robot...

Ils galopent maintenant dans une longue ligne droite, bordée d'arbres et de maisons de chaque côté. Lou et Siz encadrent leurs maîtres pour les protéger sur les côtés. « Jamais je n'ai pris des précautions pareilles », songe Cal.

Une barricade !

Elle a été dressée en travers de la chaussée, donc il doit y avoir des assaillants de ce côté-ci. Cal se penche encore plus.

Heureuse idée, une flèche siffle près de sa tête. Il oblique légèrement pour aborder la partie la moins haute de l'obstacle. Un coup de reins... son antli est passé facilement. Giuse ?

Ça va, il passe aussi, un peu acrobatique mais ça passe.

Des cris ! Il regarde en avant et aperçoit des femmes. Ils sont probablement dans le camp retranché. Se redressant, il ralentit l'allure, puis stoppe son antli.

Des soldats surgissent d'une rue à droite, accompagnés de plusieurs ouvriers, menuisiers d'après leurs vêtements. Tous sont armés.

— Arrêtez ! lance vigoureusement Giuse. Je suis Giuse de Ter ! Vous me reconnaissez ?

— C'est vrai, je le reconnais, dit un soldat en levant un bras.

— Un autre groupe de cavaliers va arriver, prévient alors Cal. Ce sont des amis aussi. Ils viennent se battre avec nous.

Des silhouettes apparaissent un peu partout. L'armement est assez hétéroclite, arbalètes et épées pour les soldats aussi bien que longues piques pour les ouvriers. Peu de commerçants, ce ne sont jamais de grands soldats...

Un groupe apparaît au bout de l'avenue : ce sont les robots, menés par Salvo.

— Amène-nous chez Jaïs, dit Cal à son ami, il nous mettra au courant de la situation.

— Et puis, tu veux peut-être voir Toug ! répond Giuse en riant.

Cinq minutes plus tard ils arrivent devant une belle maison de deux étages, dans une large avenue.

Lorsqu'ils pénètrent dans le salon, un double hurlement retentit. Léna et Toug se lèvent brusquement et courent vers les deux Terriens.

— Cal ! Tu es guéri... Tu es là !

La jeune fille se lève sur la pointe des pieds et presse ses lèvres sur celles de Cal.

— Toug, je...

À côté, Léna s'est carrément jetée dans les bras de Giuse ! Tant bien que mal. Cal réussit à écarter Toug. Il est un peu rouge. L'accueil de la jeune fille est agréable, mais il est un peu gêné devant Jaïs, plus à gauche, qui contemple ahuri ces effusions.

— Heureux de vous revoir, monsieur, dit Cal en marchant vers Jaïs de Kerval, la main tendue. Et excusez, je vous prie, ce retour...

bruyant.

Le visage du vieil homme se détend et il prend la main de Cal qu'il garde un moment dans la sienne.

— Je suis heureux aussi, Cal de Ter, Certes, je savais que ma fille trouvait beaucoup de charmes à votre cousin mais... enfin les jeunes ont leurs habitudes, j'imagine ! Cependant, je ne savais pas que vous et Toug...

Le Terrien a un geste de la main.

— Toug est très enthousiaste. Mais peut-être pourrions-nous parler de cela plus tard. Est-ce que Podji est ici ?

— Il est sur les barricades, répond Jaïs. Comme il était le seul officier disposant encore de quelques troupes, le Protecteur l'a désigné pour commander la place.

— Comment se comporte le Protecteur ?

— Il a voulu retourner à Blirod lorsque les pluies ont tout inondé. Mais nous avons des difficultés pour apprécier l'étendue des dégâts, en montagne, si bien qu'il était déjà trop tard. Il a dû se résoudre à rester ici et envoyer des messagers dans toutes les directions pour évaluer la situation et tâcher de réorganiser le pays.

— Et le reste, la ville ?

— Ah ! s'il n'y avait pas ces catastrophes... Il y a ici les plus grands savants de Rangel et plusieurs étrangers comme Tel Vissa le physicien, Sip Dougaro le naturaliste, etc. Et les laboratoires sont extraordinaires. Nous avons fondé une Université et chaque Maître donne des cours auxquels tous assistent. Bref, je suis émerveillé ! La population est très bien logée dans de bonnes maisons, les commerçants ont ouvert des échoppes, les corporations d'ouvriers commencent à s'organiser... enfin commençaient lorsque les catastrophes d'abord, puis ces bandits...

— Ce sont ceux-là dont il faut s'occuper en premier, l'interrompt Cal. J'ai amené des amis qui attendent dans la montagne...

— J'étais sûre que tu allais nous sauver ! s'écrie Toug.

— Toug, chère Toug, ton indulgence est parfois... gênante, tu comprends ? Je ne suis qu'un pauvre diable d'homme.

— Mais qui tombe toujours à point !

— La chance. Bien, si vous voulez, monsieur, nous allons rejoindre Podji.

Reprenant les antlis, la petite troupe suit un domestique des Kerval. Ils arrivent ainsi dans un faubourg où se tient le quartier général des défenseurs. Trois minutes après. Cal, Giuse, Lou, Siz et Salvo sont en présence de Podji et... du Protecteur.

— Je vois, monsieur de Ter, que vous avez la vie dure ! Je m'en félicite vivement, nous avons bien besoin de quelques bras de plus.

— Heureux de pouvoir vous servir. Protecteur, répond Cal en

s'inclinant de même que ses compagnons.

— J'ai appris vos mésaventures et sachez que je ferai toute la lumière sur les responsabilités de chacun.

Apparemment, il a repris du poil de la bête, le Protecteur ! Et puis il doit savoir que Blirod n'est plus et il se félicite de la disparition de ses adversaires...

— Merci, Protecteur. Je suis sûr que vous aurez toutes les facilités pour gouverner dans l'avenir.

Cal n'a pas pu résister au plaisir de faire savoir qu'il n'est pas dupe, ce qui amène un petit sourire sur les lèvres du chef de Rangel.

— Décidément, vous me plaisez, monsieur de Ter. Vous avez une vue perçante des choses. Cela dit, vous aviez des nouvelles à nous apprendre, vous qui venez de l'extérieur ?

— Peu, à dire vrai. Nous sommes arrivés par l'est où nous n'avons vu qu'un petit groupe ennemi. Quelle est la situation ?

— Podji de Kerval est notre commandant en chef, il va vous l'expliquer lui-même.

— Maintenant que Cal est arrivé, Protecteur, il est plus qualifié que moi pour nous sauver.

— Non, Podji, intervient le Terrien, tu es le chef et ça me paraît très bien. Je me bornerai à t'assister si tu veux bien et si le Protecteur m'y autorise.

Celui-ci sourit.

— Il est préférable que je donne tout de suite mon accord pour éviter... les insubordinations. D'ailleurs, je suis entièrement d'accord.

Podji se dirige vers une table où s'étale une carte.

— Voilà la ville et les vallées alentour. Ils sont arrivés par le nord, évidemment, et ont occupé très vite les faubourgs de ce côté. Depuis hier nous avons dû reculer encore et céder les limites ouest et sud. La situation est difficile, tu le vois.

— Combien sont-ils ?

— Environ deux cent cinquante. Je sais que ce n'est pas grand-chose, mais il s'agit d'anciens soldats, très bien armés, expérimentés et encadrés. Nous avons ici environ soixante soldats et trois cents hommes, des civils sans entraînement, désarmés, qui ne tiendraient pas cinq minutes devant un véritable assaut.

— Alors pourquoi les autres n'ont-ils pas attaqué ?

— J'ai disposé les hommes de telle façon que l'ennemi croie que nous avons une garnison importante de soldats... Les arbalètes passent d'une barricade à l'autre, etc.

— Tu es un garçon habile, Podji. Tu vois bien que tu es un vrai chef !

— Seulement j'ai l'impression qu'ils ont compris, maintenant. Ils ont déclenché de petites échauffourées simultanément sur chaque

barricade, il y a deux heures. On a pu répondre seulement à l'ouest où se trouvaient les arbalètes à ce moment-là.

Cal examine la carte en réfléchissant.

— Qu'est-ce que c'est ici ? demande Giuse en posant le doigt sur un espace vide, au sud de la ville, au pied de la montagne.

Cal lève les yeux vers Podji pour écouter sa réponse. Lui aussi avait remarqué cet espace.

— C'est une grande place. Nous avons l'intention d'y installer un terrain de football.

— Un quoi ? dit Giuse stupéfait.

— Un terrain de football, tu sais bien ce jeu d'équipe... avec un ballon, fait Cal en regardant fixement son ami d'un air un peu gouguenard.

— Vous ne connaissez peut-être pas ? reprend Podji. C'est un vieux jeu d'autrefois. Mais pourquoi cette question ?

— Ce serait un bon endroit pour livrer bataille, dit Giuse.

— Comment livrer bataille avec nos faibles forces ?

— Vous avez raison tous les deux. Non, il faut trouver une astuce pour livrer bataille dans les circonstances qui nous conviennent... Ce que j'aimerais, c'est les troubler, leur faire perdre leur avantage de l'expérience du combat. Il faut que je réfléchisse.

\*

Vingt-quatrième heure. La nuit est presque là. La petite garnison évacue la barricade ouest en prenant bien soin de se faire voir. Les maladrresses s'accumulent : bruits de course, chocs d'une épée contre la pierre, silhouettes se relevant trop tôt.

Effectivement, dès les premiers indices, les postes avancés des ennemis ont compris et le renseignement est parvenu à son chef, Dalol, un ancien sergent d'une personnalité exceptionnelle.

Avec la nuit, il est hors de question d'attaquer, mais la consigne est donnée à tout le monde : demain matin on attaque la ville par les faubourgs ouest.

Une heure du matin : Ripou, Belem et Salvo se faufilent dans l'ombre jusqu'au poste ennemi de l'est et anéantissent ses gardes. Après quoi ils foulent le sol généreusement en direction de la montagne. La population de la ville est censée avoir quitté Sifra pendant la nuit... Durant deux heures ils font des traces profondes revenant sur leurs pas en utilisant les dispositifs anti-G.

En réalité la population s'est cachée. Ça n'a d'ailleurs pas été une mince affaire de faire descendre femmes, enfants et non-combattants, ceux-ci, notamment, dans les caves du centre de la ville. Cal a compris pourquoi Podji a annoncé si peu de combattants civils alors que la

ville comporte autant d'habitants. Il y a une énorme quantité d'enfants et les hommes ne sont pas tout jeunes en général. Paz Inakos, le seul membre du gouvernement à avoir suivi le Protecteur, a raconté à Cal que la consigne donnée aux Bâtitseurs a surtout été suivie par les plus anciens. En tout cas les corporations d'ouvriers sont surtout composées de « Frères Bâtitseurs ». Enfin, Podji avait envoyé, sur l'ordre du Protecteur, une bonne centaine des hommes, les plus jeunes, vers les grandes villes de Rangel, pour annoncer que la capitale de L'État était maintenant Sifra où se trouvait son chef. D'où le grand vide de combattants en âge de tenir les armes.

Pour la bonne conduite de son plan, Cal voulait des hommes motivés, quel que soit leur âge. Or beaucoup de gens sont persuadés que l'ennemi va massacrer la population.

Enfin, à trois heures, ça y est. Tout le monde est à son poste ou caché. La ville est silencieuse. Belem ne doit pas revenir puisqu'il doit aller informer les robots de la partie du plan qui leur incombe. Podji n'aurait pas compris que personne ne s'en charge. Il doit revenir avec les robots de Stuil.

\*

Cinq heures. Salvo est en sentinelle sur le toit de la grande maison qu'occupe le Protecteur, son nouveau et modeste palais qui donne sur une place d'une centaine de mètres de côté. Ce n'est pas exactement un carré mais peu s'en faut. C'est lui qui doit donner le signal à Stuil. Cal se trouve plus bas, bien placé pour voir l'ennemi arriver, s'il agit comme on l'espère...

Il fait encore noir, mais plus pour longtemps. Sur Vaha, le jour vient assez vite.

Dans le camp des bandits – la Compagnie Noire, comme les appellent les Vahussis en souvenir de compagnies de hors-la-loi qui écumaient le pays au siècle précédent, avant l'installation de garnisons militaires dans la plupart des grandes villes – un cavalier vient de partir faire le tour des postes. Salvo vient de l'annoncer à Cal.

— Bon, dans une demi-heure il rentrera pour annoncer que nous avons dû fuir cette nuit. C'est ce qui se passera après qui m'intéresse.

Le temps s'écoule lentement. Cal voudrait pouvoir aller voir les combattants, soutenir leur moral après une nuit entière sans dormir, cachés pour un combat dont ils ne sont pas persuadés qu'ils le gagneront. Le petit matin, c'est l'heure où les doutes sont les pires ennemis.

Six heures. Salvo se penche.

— Ça remue, à l'ouest... au nord aussi.

Aïe ! Cal avait prévu qu'ils viendraient plus probablement de

l'ouest !

— Il n'y a qu'un petit groupe sur antlis de chaque côté, des éclaireurs, sans doute, précise Salvo.

\*

Il fait grand jour maintenant. D'où il est, Cal entend les sabots des antlis. Les cavaliers avancent prudemment. Le groupe du nord s'est arrêté un moment. Un soldat est entré dans une maison. La fouille doit avoir rassuré le chef car les cavaliers avancent plus vite.

— Ils stoppent, annonce Salvo... Ils font demi-tour !

Et à l'ouest ? demande Cal.

— Ils ont stoppé aussi. On dirait qu'ils attendent quelque chose.

— HI, appelle Cal, dit à Stuïl d'avancer sans se faire repérer.

— Il demande s'il peut passer par les toits, en utilisant les anti-G, interroge la voix de l'ordinateur de la base, sous le palais du Terrien.

Celui-ci se gratte furieusement avec la langue, maudissant ce récepteur si désagréable...

— D'accord.

— Le groupe du nord coupe à travers la ville en direction de l'ouest, dit Salvo.

Cette fois, Cal a compris. Ils vont rejoindre le gros de la troupe pour informer le chef que la ville a été abandonnée. Effectivement, un peu plus tard, la Compagnie Noire reformée, reprend sa marche vers le centre. Cal descend à l'étage inférieur et dit à Ripou d'aller prévenir les défenseurs que le plan se déroule normalement et que l'ennemi ne va plus tarder.

\*

Les voilà.

Les premiers cavaliers débouchent d'une grande avenue. Ils avancent tranquillement. En apercevant l'étendard au-dessus de la porte du palais, ils s'arrêtent. L'un d'eux fait demi-tour. Il va probablement prévenir son chef de la découverte.

Quelques minutes plus tard, le gros de la troupe arrive. Peu à peu, la place se remplit de la Compagnie Noire. Les deux tiers de l'effectif sont à pied.

Cal lève la tête et murmure à Salvo :

— Dès que ça commence, abats le chef !

Le silence se fait en bas. Les hommes se sont écartés, examinant avec curiosité les maisons alentour.

— Donne le signal, Lou.

Le grand robot court à une fenêtre donnant sur une rue parallèle et

secoue un morceau d'étoffe blanche. Vingt secondes plus tard un vacarme retentit...

Toutes les fenêtres des maisons à l'angle des rues donnant sur la place se sont ouvertes à la fois. Des fagots de bois ont été jetés à terre, immédiatement enflammés avec des torches, les rues sont impraticables. La place est devenue un piège.

Des étages supérieurs une pluie de flèches tombent sur les assaillants. Pourtant peu d'hommes sont touchés.

Au milieu de son groupe, le chef de bande s'agite et Salvo n'a encore pas pu le toucher. Un semblant d'ordre paraît quand même s'établir et la compagnie reflue vers l'avenue utilisée pour arriver, la seule à ne pas être bouchée. Le chef l'a remarqué et crie à ses hommes de s'y réfugier.

Giuse vient de rejoindre Cal.

— Les autres devraient intervenir, non ?

— Regarde !

L'avenue est maintenant barrée d'un double cordon de robots-soldats. Le premier rang est à genoux, le second debout. Tous ont épaulé leur arbalète. Cal voit Stuïl lever un bras et l'abaisser rapidement. Le premier rang a tiré !

Une trentaine de bandits s'effondrent...

C'est l'affolement dans les rangs de la Compagnie Noire. Son chef a pris un homme en croupe, ce qui paraît assez étonnant jusqu'à ce que Cal remarque que l'homme a le dos criblé de flèches ! Il s'en sert comme bouclier...

Le second rang tire à son tour, causant une nouvelle hécatombe ! Mais les bandits, poussés par le chef, montent à l'assaut, persuadés que les arbalètes sont désarmées. Au corps à corps les bandits sont encore à trois contre un et pensent bien qu'ils vont culbuter le bouchon du piège.

C'est alors que Stuïl fait tirer la seconde flèche aux soldats du premier rang. Les bandits qui étaient partis à l'assaut en courant sont cueillis au vol. Ceux qui ne tombent pas s'arrêtent net et, soudain, c'est la panique. Ils repartent à toutes jambes vers la place.

Les barricades de feu sont encore plus infranchissables que tout à l'heure, alimentées constamment par les civils. Depuis les fenêtres, les quelques robots amenés par Cal tirent tranquillement, faisant mouche à tout coup. La place est devenue une arène d'animaux affolés courant en tous sens pour tenter d'échapper à ce piège impitoyable.

Bientôt il ne reste plus qu'une vingtaine d'hommes et Cal, ouvrant les fenêtres du palais, hurle de cesser le combat.

Peu à peu le tumulte se calme. Il ne reste que le sol jonché de cadavres et quelques survivants hébétés. Le combat n'a duré que dix minutes...



Déjà les femmes et les enfants sortent des caves, éteignant les barrières de feu, contemplant le spectacle sans bien comprendre. Stuïl a fait avancer ses hommes pour enfermer les rescapés dans un cercle. Ils n'ont d'ailleurs pas envie de fuir. Salvo et quatre robots examinent les victimes cherchant des blessés à soigner. Le chef de la compagnie est mort sur son antli qui trotte au hasard jusqu'à ce que deux habitants puissent l'attraper.

Giuse est très pâle.

— Un massacre...

Cal hoche la tête, voulant dissimuler son propre dégoût.

— Le pire est que si nous avons perdu cette bataille, ce seraient les femmes et les enfants qu'on verrait étendus là.

— Peux-tu en être sûr ?

— Jamais, autrement je n'aurais accepté cela. Giuse fait quelques pas hésitants.

— Alors ce sera toujours la même chose, partout la mort, le sang, partout où il y a des êtres humains ?

— Autrefois les Vahussis étaient pacifiques, bons, hospitaliers, et ils ont failli en mourir. J'ai traversé une crise morale terrible lorsque j'ai dû leur apprendre à se battre pour se défendre. Entre une arme de défense et une arme d'attaque, il y a si peu de différence... et tellement de tentation de s'en servir autrement !

Les deux Terriens reviennent à petits pas vers le palais, suivis par Lou et Siz qui, désormais, ne les quittent plus de vue.

— Il n'y a nulle part de planète où l'on puisse vivre en paix ? Où la violence soit exceptionnelle, où les hommes ne deviennent pas des machines à tuer ?

Il y a du désespoir, de la rancœur dans la voix de Giuse. Cal s'arrête, les yeux perdus vers les montagnes couvertes d'arbres immenses, majestueux.

— Lorsque je suis arrivé ici, j'ai découvert un paradis. Tu ne peux pas savoir ce que cette planète est belle. La nature profonde des Vahussis est bonne, tout était en harmonie. Sauf peut-être le monde animal qu'il fallait combattre. En tout cas après la Terre c'était merveilleux, sain, réconfortant. Et puis les Porsages sont arrivés. Ils venaient du nord, étaient plus rudes, plus durs, conscients de cette puissance, et ils ont eu envie d'en jouer... Moi aussi j'ai été découragé. C'est pour cela que je me suis retiré dans la base, que j'ai mis au point mon projet de guider les Vahussis. S'il y a une chance d'amener une planète à la paix, je crois que c'est celle-ci. J'interviens chaque fois que les choses tournent mal, que l'évolution prend une voie dangereuse. Je la remets sur un chemin plus pacifique, plus... enfin j'essaie ! Il faut bien tenter quelque chose...

Il se tait brusquement, découragé peut-être par l'énormité de cette

tâche, par sa solitude.

D'un pas lent, ils montent les six marches du perron. Le Protecteur est là, sur le seuil, contemplant la place l'air sombre.

— Il y a des victoires qui ont des goûts de défaites.

Les deux Terriens se regardent. Quelle extraordinaire coïncidence que cet homme ait redécouvert une phrase pareille, à cet instant surtout...

— Pourtant, je dois vous remercier, messieurs, vous nous avez sauvés. Il y a tant de différence entre un ouvrier et un soldat que nous aurions été massacrés. Nous vous devons décidément beaucoup.

— Dommage que cela ait dû aboutir à ceci, dit Giuse en désignant la place du doigt.

Le Protecteur le regarde longuement et finit par sourire légèrement.

— Je vois que je ne suis pas le seul à déplorer la violence et je me sens réconforté. Mais je voudrais vous poser une question. Qui êtes-vous ? Tout ce qui vous entoure est tellement étrange, vous semblez disposer de moyens si puissants, l'adversité n'a pas de prise sur vous. Vous savez toujours quoi faire, comme si vous connaissiez tout... Qui êtes-vous ?

— Des amis. Protecteur, seulement des amis sincères, répond Cal.

— Cela je le sais, mais qui ? Vous êtes autre chose aussi.

— Est-ce que cela a une importance quelconque ? intervient Giuse.

Le Protecteur les examine l'un après l'autre, et secoue la tête.

— Non, pas pour moi. Mais je suis curieux, vous m'intriguez au plus haut point. Il y a en vous quelque chose de... d'anormal, d'exceptionnel. Je pense parfois que l'un de vous devrait être Protecteur à ma place !

Cal sent un petit frémissement le parcourir. Étrange qu'à chaque séjour un individu ait soupçonné la vérité...

— Vous êtes le meilleur Protecteur que Rangel puisse désirer, répond Cal en mesurant ses paroles. En outre, en ce qui me concerne, ma présence ici est provisoire, je suis un grand voyageur et je partirai un jour.

— Pas éloigné, je suppose ? C'est votre façon de me prévenir que votre tâche est terminée ! Tenez, je suis sûr que vous en savez long sur les cataclysmes qui ont ravagé Rangel. Parce que, finalement, la guerre est arrêtée, les luttes d'influences sont stoppées, le Pouvoir est rétabli et une nouvelle ville est là, donnant par la joie que l'on a d'y vivre un exemple de ce qu'il faut bâtir.

Il attribue aux Terriens des choses qu'ils n'ont pas faites et en oublie d'autres, mais son analyse est quand même trop proche de la vérité pour que Cal ne sente pas le danger. Il ne serait pas souhaitable que le souvenir de son passage à cette époque soit perpétué. De là à en faire une religion, il n'y a qu'un pas... Or les Vahussis n'ont pas besoin

de religion ! Plus au stade où ils en sont. Leur société est établie, leur morale précisée, à quoi servirait une religion sinon aux intérêts d'un homme ou d'une faction ?

— Vous vous laissez aller. Protecteur. Nous avons seulement eu la chance de parcourir le monde et d'y apprendre que l'intelligence est universelle, et aussi d'avoir des soldats, ce qui n'a rien d'étonnant quand on a notre fortune, reconnaissez-le.

Le Protecteur rit doucement.

— Je ne me faisais pas d'illusions, je savais que vous ne me feriez pas de réponse ! Peut-être ne le pouvez-vous pas, d'ailleurs ? Mais vous ne me refuserez pas un avis : après avoir réfléchi longuement, je ne suis plus persuadé que Sifra fasse une bonne capitale. Qu'en pensez-vous ?

— Vous avez raison. Je crois qu'il serait plus profitable de lui laisser sa vocation de ville de la connaissance, à l'abri des tourments du pouvoir. Que les plus grands érudits, les hommes de science y viennent comparer leur savoir, y viennent étudier, et ce sera infiniment plus riche pour Rangel. En outre Blirod doit être reconstruite. C'est elle la capitale, elle est située au cœur du pays et elle a une histoire. Laissez Sifra à l'écart, laissez-la vivre sa propre histoire. Mais il vaudrait mieux ne pas trop tarder à rejoindre Blirod, sinon vos anciens ennemis, les rescapés en tout cas, y seront avant vous et planteront leur autorité.

— Oui, voilà un conseil sage, messieurs, qui me prouve une fois de plus l'étendue de vos connaissances à un âge trop peu avancé pour que ce soit plausible... Mais je vous laisse en paix, plus de question sur vous ! D'autant que je dois maintenant faire acte de présence sur ce... champ de bataille.

Les deux hommes regardent la grande silhouette descendre les marches.

— Tu crois qu'il a compris quelque chose ? demande Giuse.

— Oh oui ! Enfin il se doute que nous ne sommes pas des Vahussis. Pour le reste, il a seulement des soupçons. Mais c'est un type bien et il gardera ça pour lui. Un grand bonhomme.

## CHAPITRE XIV

### CAL

Cela fait bien une heure que je rêve devant la fenêtre de ma chambre. Je regarde sans les voir les montagnes, bleues à cette heure où le jour tombe. Le dîner sera servi dans une heure et j'ai le temps de m'habiller. Depuis une semaine je réfléchis ainsi le soir, depuis que je me suis rendu compte que jamais je n'avais pris conscience que Toug a perdu toute sa famille dans les cataclysmes ! Elle n'en a jamais parlé et je n'y ai pas réfléchi... Elle m'a suivi et je n'ai pas pensé davantage.

Elle m'aime et mon problème est là. Je suis sa vie. Le savoir m'accable parce qu'il va falloir partir. La bataille date maintenant de deux mois. La vie a repris, le Protecteur est reparti pour Blirod et Jaïs est devenu le Délégué Protectoral de Sifra. Podji est très occupé par la nouvelle manufacture de poudres et canons que j'ai mise en route. Quant à Léna, elle file le parfait amour avec Giuse, et travaille activement à l'imprimerie installée dans les faubourgs de la ville.

Giuse est amoureux fou de Léna et je crois que je l'ai perdu ! J'en ai beaucoup souffert. Me retrouver seul après tout cela... Aujourd'hui je crois que j'ai réussi à accepter le fait qu'il va rester ici.

Pour Toug, c'est moins facile. D'après HI, je ne suis pas encore « guéri » de la mort de Casseline massacrée par des prêtres au cours de mon dernier passage. Pour moi l'hibernation n'a duré qu'une nuit et, malgré les traitements de régénérations que l'on subit pendant ces périodes, je suis toujours traumatisé. Ça explique que les charmes de Toug m'aient laissé presque insensible. Seulement elle m'aime... Elle va souffrir terriblement de ma disparition, surtout dans sa solitude actuelle, même si Léna a une grande tendresse pour elle. Bon sang ! que faire ?

Je vais évidemment lui laisser une fortune, comme aux de Kerval, mais ce n'est pas cela qui comblera le vide de sa vie. Je ne l'aime pas et ce n'est tout de même pas ma faute ! D'ailleurs si je l'aimais, ce

serait la même chose...

Des coups frappés à ma porte me ramènent à la réalité. Giuse entre à pas hésitants, les traits tirés.

— Je ne te dérange pas ?

— Ne sois pas idiot.

Il va à la fenêtre sans se rendre compte exactement de ce qu'il fait, me semble-t-il.

— Tu as une belle vue d'ici.

— Très, je réponds en dissimulant un sourire. Il a envie de dire quelque chose... et je ne veux pas l'aider.

— Tu ne t'habilles pas ? recommence-t-il au bout d'un silence.

— Il y a encore le temps.

Il se retourne brusquement, le visage mécontent.

— Tu ne m'aides pas beaucoup, hein ?

Cette fois je ris.

— Allez, parle. Que se passe-t-il ?

— Il se passe que tu m'emmerdes avec ta façon de faire ! Tu sais très bien que je voudrais te parler, que je ne sais pas comment m'y prendre et que tu te fous de moi...

Je lève les mains en signe de paix.

— D'accord, d'accord ! Excuse-moi, je ne suis pas moi-même en très bonne forme.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Toug...

— Tu ne sais pas comment la prévenir ? dit-il en venant s'asseoir près de moi.

— C'est plus grave que ça. Je ne suis pas amoureux d'elle, et je ne sais pas comment lui faire plaisir, je ne « sens » pas la façon de la préparer à mon départ. Elle sera seule...

— Peut-être pas.

— Comment cela ?

— Alors, tu n'as jamais rien remarqué, hein ?

— Écoute, tu m'agaces ! Raconte !

— Podji ! Si tu avais fait un peu attention, tu aurais vu qu'il en est amoureux, lui, et sûrement pas depuis hier. N'oublie pas qu'ils se connaissent depuis leur enfance...

Ça alors, c'est la meilleure nouvelle que je pouvais recevoir ! Mais lui aussi a dû souffrir... Et il n'a jamais rien dit, ne m'a jamais montré la moindre animosité. Je me trouve assez honteux.

— Ça va mieux ?

Je pose la main sur son épaule. Cher Giuse !

— Maintenant parlons du départ, quand et comment ?

— Dans très peu de temps et de la façon la plus simple : je pars en voyage en laissant une lettre qu'on leur donnera dans un mois. Une

lettre pour Toug aussi. Les fois précédentes, j'organisais ma « mort », mais je devais quitter une épouse, il fallait qu'elle se sache libre... pour refaire sa vie éventuellement. Sauf pour Casseline, bien sûr.

— Qui est Casseline ?

Je vais pour lui expliquer quand je me ravise ; à quoi bon ? Alors je fais un geste vague.

Il se lève et commence à marcher en silence. Au bout d'un moment il s'arrête près de moi.

— Que vas-tu faire... après ?

— Je veux mettre en train un projet pour domestiquer la Folle. Les Vahussis en auront peut-être besoin plus tard.

— Toujours eux, hein ?

— Toujours. J'arriverai peut-être à faire un paradis de cette planète...

— Est-ce que tu as des projets en ce qui me concerne ?

Je le regarde, surpris.

— Mais tu es libre, Giuse !

Il s'écarte.

— Tu sais que j'aime Léna.

— Oui, bien sûr.

— Elle va avoir un enfant.

— Vraiment ? Bravo, je suis ravi pour toi !

Un silence, encore.

— Cal...

— Oui ?

— Je repars avec toi !

— Mais tu viens de me dire que Léna attendait un enfant...

— Justement ! Si j'attends, ce sera pire. Je... je ne suis pas dans mon époque ici. Tout à l'heure, à l'imprimerie, j'enrageais de ne pas pouvoir améliorer ces machines, dire ce que je sais. J'ai le crâne plein et je n'ai pas le droit de me servir de mes connaissances. Je n'en peux plus ! Et eux ne sont pas prêts à en savoir davantage. Ils trouvent déjà presque surnaturel ce qu'ils ont acquis avec nous... Non, il faut que je parte avec toi. Là-bas, dans la base je suis dans mon élément. Plus tard, peut-être, à une autre époque plus moderne... Trop de choses me manquent.

Je ne dis rien. Je suis heureux, c'est tout. Giuse sera là, je ne serai plus seul...

Et moi aussi j'ai pensé que plus tard...

Je me secoue.

— Il est temps de s'habiller, maintenant.

— Quand part-on ? demande-t-il encore.

— Dans trois jours, ça te va ?

Il a brusquement l'air plus détendu.

— O.K. ! trois jours. Sacré vieux HI, il va être soufflé de me voir !

\*

J'ai passé la soirée avec Jaïs. Je lui ai annoncé notre départ. Il a eu l'air peiné. Mais quand j'ai commencé à lui donner des conseils, il a marqué le coup, demandant si je comptais bien revenir. Je m'en suis tiré en racontant que les voyages sont dangereux... Je voudrais que Sifra prenne un bon départ, à l'abri de la politique. La fabrique de canons devrait lui donner son indépendance. On ménage une ville qui a une telle puissance. Et ça devrait aussi lui apporter assez d'argent pour entretenir les savants.

Podji est venu me voir plus tôt. À lui je n'ai rien caché pour qu'il sache que Toug est à lui. En rougissant, il a reconnu qu'ils s'aimaient, avant mon arrivée.

Quant à Toug, elle m'a dit, elle-même, d'un faux air dégagé :

— À propos, quand pars-tu ? Je lui ai dit la vérité :

— Demain matin très tôt.

Elle n'a pas répondu, quittant la pièce. Son intuition a dû lui faire comprendre.

Avec les trois lettres que je laisse à Jaïs, Toug et Podji, je joins deux petits sacs de pierres, taillées, émeraudes, rubis et diamants. Ils ont là de quoi laisser une fortune considérable à leurs héritiers. Je laisse aussi une bague-émetteur à Podji !

\*

Il est cinq heures. Dans peu de temps le jour va se lever. Giuse vient de venir me chercher dans ma chambre. Il est assez nerveux. Les robots nous attendent en bas. On va prendre des antlis pour grimper dans la montagne.

\*

Sur la ligne de crêtes, je m'arrête un instant. Un dernier regard à Sifra, ruisselante de soleil, à ses belles avenues, ses grands arbres... et je me détourne, rencontrant les yeux de Giuse, humides.

Un léger bourdonnement, deux modules nous survolent suivis de plates-formes ; les camions de la base. Je grimpe dans le premier module et fais signe à Giuse de prendre le second.

La porte se referme. Je vois que Lou et Salvo m'ont suivi. Ripou, Belem et Siz doivent être à l'étroit dans l'autre.

La poignée de pilotage... Je ne sais pourquoi je mets toute la

puissance au décollage. Les équilibreur de pesanteur gémissent mais je n'y fais pas attention.

— Où vas-tu comme ça ? résonne la voix de Giuse dans les haut-parleurs.

— Faire un tour du côté de la Folle, ma copine la Folle.

— En module ?

C'est vrai qu'il... Mais moi aussi ! J'allais dire qu'il n'a pas reçu beaucoup de banques de connaissances, ce qui m'a fait penser à la proposition de HI de lui « agrandir » la partie utilisable du cerveau, mais moi aussi je peux en recevoir de nouvelles. Ma tête se met à fourmiller d'idées et je renverse les commandes, plongeant vers le pôle sud et la base.

Finalement, on arrive presque en même temps à l'entrée du tunnel.

— Tu ne sais pas ce que tu veux, dis donc ? ricane sa voix.

— Oh ! si, et tu vas faire une drôle de tête, mon mignon ! À toi l'amnésie...

Il est furieux en sortant de son module.

— Non mais, tu es malade ? Et si ça ne marchait pas ? Je ne veux pas tout oublier, moi !

— On va d'abord enregistrer tes souvenirs propres, comme ça il sera toujours possible de te les réinjecter.

— Ben voyons, quelle belle petite salade, hein ? Tu sais tu es complètement loufoque parfois ?

Je m'arrête pour le contempler, la mine apitoyée.

— Mon pauvre vieux, tu es un vrai demeuré...

— Un de..., éclate-t-il. Un demeuré ! Demeuré ! Moi qui pourrais t'en remonter dans n'importe quel domaine de technique !...

— Erreur, je le coupe. Toi qui « pouvais », aujourd'hui tu es un gamin, à côté de moi !

— Un gamin...

— Parfaitement ! Et même je vais te dire : ton ignorance crasse me fait honte !

Là j'y ai été un peu fort et il comprend que je me paie sa tête.

— Giuse, je reprends, sérieux cette fois, pourrais-tu décrire les circuits mémoriels de Siz ?

— Tu sais bien que non. La technique loye est trop en avance.

— Moi je pourrais.

Il reste silencieux à me regarder.

— Ça me paraît extraordinaire. Je te crois, bien sûr, mais c'est fou ! Je pensais que tu te bornais à utiliser les secrets des Loys et que tu me charriais un peu. Tu... l'as vraiment apprise ?

— Exact. Alors, qu'est-ce que tu dis maintenant ?

— Et tu... crois que ça marcherait avec moi ?

— HI prétend que l'intoxication contrôlée, au Farouj, n'est pas



dangereuse.

— Bon, dans ce cas. Et toi ?

— Je me sens bien, merci, je réponds en riant. Eh bien, moi aussi je vais repartir pour une petite leçon.

On arrive dans mon appartement. Tiens une porte que je ne connaissais pas ? Je demande à HI.

— La porte de communication avec l'appartement de Giuse.

On passe dans la salle de contrôle.

— HI, j'interroge, que donnent tes études sur le Farouj ? Giuse pourrait-il recevoir des banques supérieures ?

— Techniquement, oui. Mais il faut d'abord voir comment il réagit à la drogue.

— Et pour moi ?

— Quand tu voudras.

Je me tourne vers mon ami.

— On commence par toi ?

— Si... si tu veux.

— Bon, alors suis le robot-boule au labo, je reste ici.

Après son départ, je réfléchis longtemps avant d'interroger HI.

— Combien de banques puis-je assimiler ?

— J'ai étudié ton comportement devant l'afflux de connaissances et la capacité théorique nouvelle de ton cerveau, selon la nature des banques choisies et les interférences des connaissances, cela peut varier de trois à sept banques.

— Mais c'est beaucoup plus que la première fois ! Je n'avais reçu que « chef-adjoint de base, pilote intergalactique et technicien supérieur en électronique avancée ».

— Exact.

Ça change tout ! Du coup je replonge dans mes cogitations.

— Pourrais-je recevoir, dans l'ordre, « cybernéticien supérieur, médecin supérieur, physicien supérieur et chimiste supérieur » ?

— Un instant... Oui, c'est possible.

— Quel potentiel me restera-t-il ensuite ?

— Un programme important.

Là il faut réfléchir. Si à une autre époque j'ai à recevoir de nouvelles connaissances pour évoluer dans le monde du moment, sera-ce possible ? Je pose la question.

— À condition qu'elle ne soit pas complexe.

— Et en supprimant maintenant l'une des banques ? Chimiste par exemple ?

— C'est un programme nouveau pour toi et il empiète beaucoup sur ton potentiel. En le supprimant, tu auras encore une réserve de deux grosses banques ou six banques inférieures.

Je n'hésite pas un instant.

— D'accord. Dès que je saurais à quoi m'en tenir pour Giuse, je passerai sous l'injecteur. Où en es-tu avec lui ?

— Il a déjà perdu conscience sous la drogue, mais je contrôle la fuite de son cerveau.

\*

Deux jours et demi que Giuse est dans le cirage. Il semble que son inconscience soit plus profonde que la mienne. S'il était réveillé, il serait complètement fou. Cela vient de la pureté du produit, d'après HI, alors qu'on m'avait donné une dose très mélangée. Pourtant le grand ordinateur dit qu'il n'a aucune difficulté.

Il doit cesser le traitement aujourd'hui. Une nuit de repos et il sonde le cerveau de Giuse pour voir ce qui a été « ouvert » à l'activité cérébrale.

De mon côté j'ai abreuvé HI de travail au sujet de la Folle. Un programme ambitieux qui m'incite à me demander si je ne joue pas avec des planètes. De toute façon, les risques sont minimes.

\*

Sur l'écran, je contemple le corps de Giuse dans le labo. Il a un petit air frais et rose ! Ça me rassure.

— Les sondages sont terminés, dit la voix de HI. Ton ami peut recevoir des programmes supérieurs, son cerveau s'est beaucoup ouvert. Fais ton choix.

Il lui faut des choses que je n'ai pas, de façon à couvrir à nous deux la plage de connaissances la plus grande possible.

— Voyons, chef de base adjoint pour qu'il ait déjà un niveau appréciable, ensuite pilote intergalactique, c'est complémentaire de ce qu'il sait, physicien supérieur, c'est complémentaire aussi, et pour lui faire plaisir, technicien en électronique avancée, et chimiste supérieur. Enfin, donne-lui une banque de combat à mains nues, celle qui est la synthèse des anciennes techniques terriennes du judo, karaté, kung-fu. Peux-tu lui donner cela ?

— Oui.

— Que lui restera-t-il comme potentiel ensuite ?

— Comme toi, deux grosses banques et environ cinq petites.

Très bien. Avec ça nous serons armés pour faire face à ce qui pourrait se produire dans l'avenir.

— Tu peux y aller. De mon côté, je vais en salle d'injection aussi.

\*

Quelque chose me réveille. Il me semble que je mets un temps fou à faire surface. Tiens, Lou est là, un verre à la main. Et Siz aussi ! Lui aussi tend un verre à Giuse, allongé à côté. La mémoire me revient soudainement. Je me tourne vers mon ami.

— Alors comment ça va, petit génie ?

— Ça n'a pas marché, hein ? Je m'en doutais.

— Qu'est-ce qui te fait dire que ça n'a pas marché ?

— Je viens juste de m'endormir ! Et je ne ressens rien du tout de nouveau...

— Que penses-tu d'une installation de troisième niveau d'analyse dans les circuits secondaires mémoriels des super-robots ?

— Idiot, ça ne peut rien donner, ni en vitesse de réponse, ni... Bon Dieu ! Comment je peux savoir ça ?

— Tu sais beaucoup de choses. Tu en prendras conscience au fur et à mesure quand tu en auras besoin. Formidable, non ?

Il saute à terre et m'empoigne par le bras.

— Cal, Cal ! Cal... Prodigeux ! C'est... Oh ! je ne sais pas comment te dire... je voudrais je ne sais quoi. Quelle extraordinaire impression de puissance ! Dieu que j'ai bien fait de revenir avec toi !

Je me lève doucement en me souvenant de la première fois où je suis passé sous l'injecteur hypnotique. Mais tout se passe bien.

— Tu es en forme ?

— Impeccable ! répond-il.

— Alors si tu veux, on file voir la Folle.

— Ton projet ? D'accord !

\*

Je vole parallèlement à la grosse planète, à distance respectueuse pour ne pas être attiré.

— Dis donc, Giuse, j'ai l'impression qu'elle a accéléré ?

— Ça je ne saurais pas te le dire. Je n'ai pas les chiffres en mémoire. Qu'est-ce que tu en dis, HI ?

— Exact, fait la voix métallique du grand cerveau. Accélération de 18,57 %.

Je passe le dijar en pilotage automatique en laissant Lou aux commandes, et nous allons dans la salle de navigation. Penchés sur une carte céleste, on examine la trajectoire future de la Folle. Elle quitte résolument le système. Je demande la carte suivante que Siz fait apparaître, depuis la salle de pilotage, sur l'écran de navigation. J'inscris les références de la trajectoire sur le clavier manuel et son trait rouge apparaît sur l'écran.

Je siffle doucement entre les dents, tandis que Giuse sursaute.

— Dis donc, mais elle va passer à proximité du soleil ?

— HI, analyse cette situation. Je veux savoir ce qui va se passer. Va-t-elle orbiter autour du soleil, à quelle distance, répercussion sur le sol, etc.

— Tu veux la conserver si j'ai bien compris ? dit Giuse.

— Affirmatif ! Je voudrais lui dégoter un bon petit coin pour qu'elle ne se balade plus dans l'espace à travers les systèmes. Je sais qu'il y en a quelques centaines de millions dans la seule galaxie, mais ça ne me semble pas une raison suffisante. Ça fait désordre !

Il rit et demande à Siz de nous apporter à boire. On sirote tranquillement pendant que HI fait ses calculs. En fait, on serait très capable de les faire avec ce que l'on sait maintenant, mais HI va tellement plus vite ! Il nous appelle d'ailleurs.

— Elle va se mettre en orbite, conjointement avec une autre planète : CZ alpha 3 du répertoire. Orbite très excentrée, très proche du soleil à une extrémité, lointaine à l'autre.

— Ça ne va pas, je murmure entre mes dents. Dis donc, pas moyen de modifier sa trajectoire par petites corrections ?

— À raison de faibles charges, si.

— Dans combien de temps sera-t-elle mise en attraction ?

— Deux cent vingt-sept années.

— Donc il y a le temps d'intervenir.

— Si tu me tenais au courant, rôle Giuse.

— J'allais le faire. On va lui travailler encore un peu la peau pour l'amener doucement en orbite parfaite autour de ce soleil, l'intégrer dans l'équilibre planétaire du système où elle se mettra à graviter sagement pour l'éternité. Maintenant, toi le chimiste, dis-moi comment on pourrait lui redonner la vie ?

— Pour l'instant, son atmosphère est glacée puisqu'elle n'est plus réchauffée par un soleil, mais ça va revenir tout seul en orbite.

— Ouais, incontrôlé, je ne veux pas de ça. Et d'abord, quelle vie va s'installer ?

— Là tu poses une colle. Les germes de Vie sont peut-être définitivement morts, auquel cas ce sera une planète vierge, sans faune ni flore, sinon elle redeviendra peu à peu ce qu'elle était autrefois.

— Et si on l'ensemence ?

— Quoi ?

— Si on répand des germes de vie ?

— Eh bien..., je suppose qu'il y aura lutte jusqu'à la victoire de l'une des formes de Vie.

— Et la faune ?

— Là c'est plus simple : rien.

— Les probabilités de redémarrage de sa Vie d'origine ?

— Peu de chances depuis le temps.

Je lui lance une grande claque amicale dans le dos.

— Alors on va créer une seconde Vaha ! Il me contemple un moment.

— On va la placer de manière à obtenir un climat agréable et on va semer, mon fils ! Je vais choisir la végétation, et la faune aussi. On collera dans les mers les poissons les plus comestibles que l'on trouve dans les océans de Vaha, de même pour les crustacés.

— Et l'équilibre biologique naturel ? me coupe-t-il.

— On peut le conserver en choisissant les races, les espèces. Sur les continents, la même chose : des animaux de consommation, non belliqueux, et les oiseaux les plus beaux. Je veux faire un paradis !

— Mais pourquoi « comestibles » ?

— Parce qu'il est possible qu'un jour les habitants de Vaha connaissent des problèmes démographiques et que la famine soit là. Je veux pouvoir avoir une solution à leur proposer, mettre des robots sur la Folle et la faire cultiver par exemple, et amener les produits sur Vaha ensuite.

Il secoue la tête.

— Tu vois loin, hein... Mais c'est un projet drôlement excitant.

— Je veux que l'on puisse se promener sur la Folle dans un décor magnifique, et sans courir le moindre danger. Une Vaha de paix, tu comprends ?

— Ce que tu essaies de refaire c'est une Terre redevenue humaine, non ?

Il a raison, bien sûr. Je ne peux toujours pas accepter aujourd'hui l'assassinat de ma planète par les hommes, leur orgueil, leur envie, leur soif de conquête et leur bêtise...

— Tu veux refaire ce que nous aurions voulu trouver en quittant la Terre : un refuge de paix. Eh bien, je suis ton homme, matelot. Une dernière question : un jour les Vahussis iront dans l'espace et la découvriront. Alors ?

— Ce n'est pas pour demain. Il faudra d'abord qu'ils aient découvert le subespace, sinon la distance est trop grande. J'aviserai, du moins on avisera. D'ici là il faudra encore les protéger, ta descendance aura fait souche, comme la mienne.

— Tu sais que j'ai hâte d'en être à la prochaine fois ! Que va-t-on trouver ? Comment fais-tu, en général ?

— Tout simple. On va donner les instructions à HI pour qu'il mette en route ce plan pour la Folle, il n'a pas besoin de nous et nous réveillerait si quelque chose n'allait pas, et on se met au lit ! L'hibernation se fait ensuite. À ton réveil, tu as l'impression d'avoir dormi une bonne nuit. Pendant le sommeil, il nous applique une cure de régénération cellulaire qui bloque pratiquement le vieillissement.

Tu es désormais un homme de trente et un ans pour toujours si tu le veux...

Nous repassons dans le poste de pilotage.

— Et les robots ? C'est que j'y suis habitué à Siz.

— Ils sont stockés sous vide, aucune détérioration. HI utilise les robots-boules pour la base. Tiens, tu m'y fais penser. HI ! mets en chantier des super-robots pendant notre sommeil, autant que tu le pourras. Je veux pouvoir disposer du plus grand nombre possible de ce modèle pour qu'ils remplacent les robots-soldats qui passeront à la défense intérieure de la base.

— Pourquoi, ils sont parfaits, extérieurement ? demande Giuse.

— Oui, mais ils ont des performances très inférieures aux super-robots en cybernétique. Ils ont moins de banques que les autres. Tu n'as pas remarqué qu'ils ne parlent pas beaucoup ? Pour les employer dans la population, ça risque un jour de poser des problèmes. Lou, Siz et leurs copains sont de vrais humanoïdes et des combattants prodigieux avec un comportement humain absolument parfait, autant n'utiliser qu'eux. Et HI aura le temps d'y travailler. Il aura d'ailleurs besoin de robots sur la Folle et les robots-soldats peuvent agir dans le vide absolu. Allez, on rentre maintenant.

\*

Giuse entre dans ma chambre alors que je suis en train de choisir une vue d'îles ensoleillées sur mon écran-fenêtre.

— Un dernier verre avant d'aller se « coucher » ?

— Un bon petit scotch, alors !

On s'installe devant la « fenêtre », verre en main.

— C'est où ça ? demande-t-il en montrant l'immense plage.

— Dans l'archipel, je suppose.

— Ce que c'est beau !

— On ira à notre réveil, demain matin...

Il éclate de rire. Un rire sain, qui me fait chaud au cœur. Cher Giuse...

**FIN**